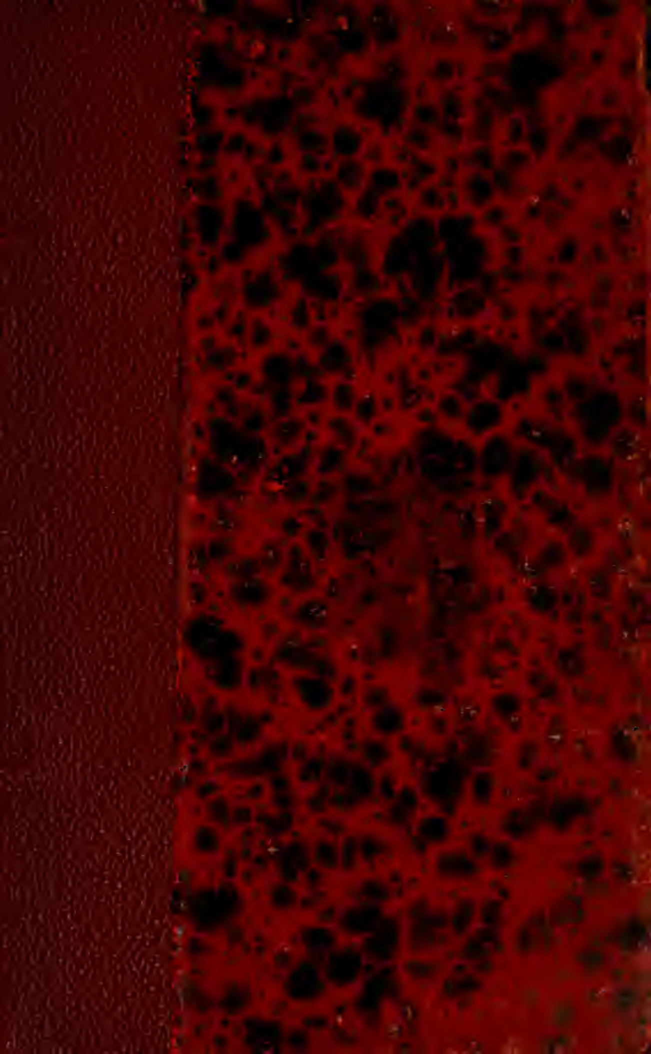


LES CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

66

COUSIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

COUSIN

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste,

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



COUSIN

LES CONTEMPORAINS

COUSIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD 15,

1856

COUSIN

Au centre du Marais, dans un pension-
nat dépendant de Charlemagne, il y avait,
en 1809, une étrange figure d'écolier.

C'était un jeune homme de seize à dix-
sept ans, d'une complexion frêle et mala-
dive.

Son œil brillait d'un éclat fiévreux, et

son teint blême trahissait la fatigue de l'étude.

Il portait, comme un abbé, la chevelure très-longue et très-en désordre.

Jamais il ne se mêlait aux jeux des autres élèves.

On le voyait se promener de long en large dans la cour du pensionnat, gesticulant et dialoguant avec lui-même.

Ses camarades le prirent en grippe.

Ils l'accusèrent d'être brutal, méchant, sournois, despote, et cela parce qu'il dominait par l'intelligence tous ces gamins tapageurs, et qu'il ne daignait pas honorer de son intimité les héros du pensum et de la retenue.

Pour se venger de ses mépris, ils lui donnaient un sobriquet fort humiliant : ils le surnommaient *Prix d'honneur*.

Cela voulait dire, dans l'idiome de ces jeunes bourgeois :

— Tu n'es pas ici, comme nous, pour ton argent ; tu y es en qualité de galérien, les pieds rivés au thème grec et traînant le boulet de la version latine. Les haricots que tu manges, tu dois les rembourser en prix, en couronnes, sous peine de faire faillite au chef d'institution ; tu es condamné au prix d'honneur, et le *Journal de l'Empire* dira ta gloire à la suite du feuilleton de l'abbé Geoffroy. Travaille donc, malheureux, travaille sans cesse, travaille toujours !

Victor Cousin, — nos lecteurs le devinent, — était le nom de cet élève.

Il avait pour père un obscur horloger de la rue Saint-Antoine.

Depuis un an, l'instituteur lui octroyait bourse complète en raison des facultés admirables qu'il déployait.

Jusqu'à sa quatorzième année, Victor ne fréquenta que l'école gratuite et ne sortit point du domaine de l'instruction primaire. Sur cette ligne modeste, le succès de ses études fut si éclatant, que l'ambition jeta racine dans son cœur. Il se promit à lui-même de ne jamais entrer en apprentissage.

Malheureusement il fallait pour cela

soutenir une lutte avec l'autorité paternelle.

Ouvrier fort têtu, nourri dans les rêves les plus exaltés de la Révolution, et fanatique de Jean-Jacques Rousseau, M. Cousin père n'admettait pas d'autre évangile que le *Contrat social*. Il avait pour article de foi que tout homme, le riche comme le pauvre, le poëte comme l'idiot, doit être pourvu d'une profession manuelle.

Soit dit entre nous, et sans faire à la philosophie de l'auteur génevois une concession trop large, l'application de ce principe devrait être surtout exigible en ce qui concerne les poëtes.

Lorsque Victor parla d'apprendre le latin, M. son père lui répondit :

— Jean-Jacques n'en a éprouvé le désir qu'à l'âge de quarante-cinq ans. N'importe, tu es ton maître, pourvu que tu gagnes ta subsistance en travaillant dans une autre partie. Graveur, opticien ou horloger, voilà trois états que je te propose. Tu as vingt-quatre heures pour fixer ton choix.

Quand M. Cousin père avait parlé, toute espèce de réplique était défendue.

Victor, chez lequel se trahissait déjà cette nature fine, hypocrite et louvoyante qui, plus tard, lui a fait éviter tous les écueils pour aller bercer mollement sa chaloupe sur les vagues fallacieuses de l'éclectisme, — Victor, disons-nous, recourut à une combinaison que n'eût pas désavouée Tartufe.

Sa mère était une sainte et digne femme, un cœur humble, animé d'une foi vive.

Au plus fort des orages de l'impiété révolutionnaire, elle fit baptiser son fils par un prêtre non assermenté [1]. Puis elle travailla courageusement à l'élever en chrétien.

Mais l'horloger, bonnet rouge endurci, trouva convenable d'étouffer cette pieuse semence.

Il la remplaça par des germes d'athéisme qui se développèrent d'une façon si inquiétante, que Victor, à treize ans, ne

[1] Victor Cousin est né à Paris le 28 novembre 1792.

saluait plus un prêtre et jurait par Lamettrie et par le baron d'Holbach.

La pauvre mère pleurait toutes ses larmes.

Elle croyait son fils perdu en ce monde et en l'autre. Sa joie fut donc extrême quand celui-ci vint lui dire :

— Mère, j'ai fait sur le christianisme des réflexions sérieuses. Il se pourrait bien que la vérité fût là.

Jugez comme l'excellente femme accueillit ce début.

— Cher enfant! serait-il vrai? Le ciel exauce mes prières et la grâce touche ton cœur! dit-elle en lui prodiguant les

caresses. Il faut partir en Normandie chez notre cousin l'abbé [1].

— J'y songeais, répond Victor.

— Il achèvera de dissiper tes doutes, mon enfant ; il te ramènera dans le bon chemin.

— Oui... mais je tremble que mon père ne s'y oppose ; il veut que j'entre à l'atelier.

— Miséricorde ! est-ce pour te perdre plus sûrement par les mauvais exemples? Sois tranquille, j'obtiendrai que tu partes.

Elle l'obtint en effet.

Le soir même, Victor prenait la dili-

[1] Ce prêtre desservait une paroisse aux environs de Nantes.

gence et se faisait à lui-même le petit raisonnement qui va suivre :

— Mon cousin l'abbé me trouvera des dispositions, il me proposera de continuer mes études au séminaire. J'accepterai, sauf à jeter plus tard la soutane aux orties quand je saurai le grec et le latin.

Vous voyez que notre héros était un petit Machiavel d'une certaine force.

Le bon ecclésiastique dont il espérait faire sa dupe avait heureusement de la clairvoyance. Il devina, sous les protestations de l'écolier, le véritable mobile qui le faisait agir et lui épargna son rôle hypocrite.

— Tu veux à tout prix continuer tes études, lui dit-il. Rien n'est plus simple.

Un chef d'institution de ma connaissance te prendra pour cent écus par an.

— Cent écus! Mon père ne donnera jamais un pareille somme, objecta Victor.

— Je la trouverai sur mes économies, dit l'abbé. Si ton orgueil s'alarme, il dépendra de toi de faire bientôt cesser la subvention. Quand les instituteurs de Paris découvrent un élève à succès, ils le conservent gratuitement, et même ils offrent une pension à sa famille pour ne pas le perdre.

Victor apprit ainsi à connaître l'industrie bizarre de messieurs les marchands de soupe universitaires.

— Nous sommes en avril, tu resteras ici

jusqu'au mois d'octobre, continua l'abbé. Si tu as du courage, et si tu travailles activement sous ma direction, tu peux être, à cette époque, de la force d'un bon élève de quatrième.

Notre héros remercia le digne ecclésiastique avec une effusion qui n'avait plus rien de l'hypocrisie.

Leur plan s'exécuta sans encombre. De la part de M. Cousin père aucun obstacle ne vint l'entraver.

Dans tous ces arrangements, la bourse de l'admirateur de Jean-Jacques ne subissait aucune atteinte : il renonça volontiers à l'application des doctrines du *Contrat social*.

Victor, à son retour des parages nor-

mands, entra d'emblée en troisième dans ce même pensionnat du Marais où le lecteur a pu le voir, au début de notre récit.

L'année scolaire se passa pour le jeune élève de la façon la plus victorieuse.

Il remporta tous les prix de sa classe au collége Charlemagne, et le grand concours proclama trois fois son nom l'année suivante.

Dès lors il eut bourse entière.

— Ah! mes condisciples m'appellent *Prix d'honneur!* s'écriait-il en éperonnant son courage : eh bien, je ne veux pas les faire mentir!

Il se tua de travail, et conquit effectivement, à la fin de l'année de rhétorique,

ce prix glorieux, qui devait être le point de départ de sa fortune.

Son Excellence le grand maître de l'Université lui décerna de sa noble main la couronne classique en papier vert.

Or ceci se passait au mois d'août 1809.

Un an plus tard, Victor Cousin entrait à l'École normale sans concours, et avec le titre de premier élève, par le *droit divin* du prix d'honneur.

Ce bienheureux prix lui rendit un autre service, dont l'importance n'était point à dédaigner, c'est-à-dire qu'il l'exempta de la conscription, ou plutôt de la mort, car ce fut une seule et même chose pour le contingent de 1812.

A l'École normale, Victor Cousin ne fut pas tourmenté comme au collége.

Là, plus de railleries jalouses, plus de propos taquins et méchants. Il était avec l'élite des écoliers travailleurs; il se trouvait au milieu de la pépinière studieuse du professorat.

Néanmoins il ne sut pas se faire aimer de ses nouveaux camarades.

Ceux-ci baissaient pavillon devant son intelligence si élevée et si lucide. Ils applaudissaient volontiers à ses chaleureuses déclamations sur l'art, sur la musique, pour laquelle il montrait un goût décidé. Tous le croyaient parfaitement capable d'écrire un opéra-comique ou non comique; on s'accordait à le trouver plus fort que cette *ganache* de Spontini.

Mais on ne l'aimait point.

Ses condisciples remarquaient la sécheresse et l'égoïsme profond de sa nature, son besoin de domination constante, son avidité pour l'éloge. Rien de tout cela n'excitait leur sympathie.

Victor Cousin se destinait à l'enseignement des lettres.

Chose à noter, la philosophie lui déplaisait souverainement, lorsqu'un jour le hasard le fit entrer dans la classe de Laromiguière.

Comme Malebranche, auquel la lecture fortuite de Descartes révéla ses aptitudes, cet instant décida de la vocation de notre héros.

L'illustre professeur expliquait à son

auditoire la doctrine de Locke et de Condillac.

Il modifiait sur quelques points cette doctrine, un peu trop propice aux passions sensuelles, et s'en acquittait avec une grâce, une élégance, un charme de bonhomie qui pénétraient et subjuguaient.

Victor Cousin se sentit pénétré et subjugué.

Cependant il n'abandonna point encore le domaine des lettres. Nous le trouvons, en 1812, répétiteur de littérature grecque à cette même École normale où, deux années auparavant, il était simple élève.

En 1814, il y occupe la position de maître des conférences [1].

[1] Titre équivalent à celui de professeur de faculté.

Vers la même époque se place une anecdote déplorable, et qu'il est impossible d'omettre, puisque nous écrivons l'histoire du brillant jeune homme.

Il logeait à l'hôtel Praslin, rue du Petit-Bourbon, dans le quartier de l'Université.

Chacun le considérait déjà comme un grave personnage Il avait bien un peu l'air d'un professeur de mimique, grâce aux gestes multipliés et solennels dont il accompagnait chacune de ses phrases; mais ceci ne faisait qu'ajouter à sa considération. Il se montrait rangé, laborieux, ne recevait que de rares visites, jamais de femmes.

On le vit, un jour, reconduire jusqu'à la porte de l'hôtel un homme à cheveux

gris, et d'une mise plus qu'ordinaire.

Le visiteur parti, Victor entra chez le concierge et lui fit cette recommandation expresse :

— Quand ce monsieur reviendra, dites que je n'y suis pas !

— Oh ! oh ! chuchotèrent les voisins, notre piocheur aurait-il des créanciers ?

Le même homme revint à quelques jours de là. Tout aussitôt le Cerbère de lui barrer le passage, en criant :

— M. Cousin n'est pas chez lui !

— Pour d'autres, c'est possible; mais, pour moi, je vous affirme qu'il y est toujours : je suis son père.

Le concierge pétrifié laissa forcer la consigne.

Il ne fut pas seul à entendre la révélation, ou plutôt il en a propagé le scandale, puisque la *Gazette des Écoles* du 6 novembre 1832 nous le transmet, à vingt-quatre ans de distance.

Peut-être Victor Cousin craignait-il que le vieil horloger, trop simple de costume et de langage, ne rencontrât chez lui M. Royer-Collard, son illustre protecteur.

M. Royer-Collard, porté à la Chambre au commencement de la seconde Restauration, venait de choisir Victor Cousin pour son suppléant à la Faculté des lettres.

Et Victor Cousin fit sa leçon d'ouverture le 7 décembre 1815.

Nous allions oublier de dire que, l'année précédente, il avait, pendant quelques mois, professé la philosophie au lycée Bonaparte.

Il se déclarait alors admirateur passionné de Napoléon.

Ses anciens condisciples de l'École normale avaient plus d'une fois applaudi à ses harangues chaleureuses en faveur du héros.

Quelle fut donc leur surprise de voir M. Cousin, ce partisan déclaré de l'Empire, imiter l'exemple de messieurs les volontaires royalistes, charger le mousquet sur son épaule débile et *courir sus* au brigand de l'île d'Elbe, suivant l'aimable expression féodale de Louis XVIII !

Ces innocents jeunes gens ne pouvaient revenir de la métamorphose [1].

Les premières leçons de notre héros à

[1] Voici une anecdote empruntée au *Censeur de Lyon* (1845) : « En sa double qualité de philosophe et de traducteur de Platon, M. Cousin eut longtemps la prétention d'être un modèle de vertu et d'austérité. Déjà pair de France, le péripatéticien moderne se rendait pédestrement de sa demeure au restaurant Risbeck, situé place de l'Odéon. Il y dînait pour trente sous, quarante sous au plus, et n'humectait qu'avec de l'eau pure les simples mets dont il nourrissait l'enveloppe matérielle de son âme. Un jour qu'il venait d'achever son fricandeau modeste, arrive un gros garçon qui prend place à la table voisine de la sienne. Celui-ci n'était ni philosophe ni pair de France : il fait honneur à la carte, et, levant la tête au dessert, il aperçoit son pâle vis-à-vis. — Eh ! si je ne me trompe, s'écrie-t-il, c'est M. Cousin ! — Oui, monsieur; mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — Quoi ! vous ne remettez pas un de vos anciens élèves de Louis-le-Grand ! J'étais un des moins favorisés de la classe. — Je ne me rappelle pas le moins du monde... — Comment donc ! et votre petit logement de la rue Saint-Jacques, sur la table duquel nous dessinions de si gro-

la Sorbonne ne se passèrent pas au milieu de cet immense concours d'auditeurs que les passions politiques lui donnèrent plus

tesques figures! — Ces souvenirs, monsieur, ne sont pas de notre âge. — En effet, j'en ai de plus sérieux à vous rappeler, car nous avons failli être ennemis mortels. En 1815, j'étais artilleur volontaire, et vous vous étiez fait volontaire royal. Comme nous vous trouvions magnifiques avec vos chapeaux ronds, relevés d'un côte et garnis d'une cocarde blanche! N'avez-vous pas fait la campagne de Vincennes ou de Villejuif?... Si nous nous étions rencontrés dans la plaine... Voyez-vous l'élève canonnant le professeur! M. Cousin ne jugea pas convenable d'achever son dîner. Il se leva, fit un salut très-froid à son ex-élève, et prit la porte en le laissant déconcerté d'une aussi brusque retraite. Le pauvre garçon revenait des colonies, où il avait fait un long séjour. Il ignorait la fortune inespérée de son ancien répétiteur de troisième au collége Louis-le Grand. L'anecdote a couru, et les biographes de M. Cousin ne doivent pas négliger l'épisode de la campagne de Vincennes. J'aurais donné beaucoup pour voir passer le traducteur de Platon dans son costume de *volontaire royal.* »

B. DE B.

tard, ainsi qu'à ses collègues Villemain et Guizot.

Presque toujours la salle était vide. On n'y apercevait qu'un très-petit nombre d'adeptes zélés.

Parmi les plus assidus, Victor Cousin remarquait un vieillard qui ne manquait pas une séance et venait régulièrement s'asseoir dans le voisinage du poêle. Sa mise décente, son linge blanc, révélaient une existence modeste charmée par l'étude, une médiocrité de fortune soutenue par un caractère digne.

Victor avait pris en affection ce vénérable auditeur.

Ses regards s'arrêtaient sur lui avec complaisance toutes les fois qu'il lançait

du haut de sa chaire quelque période à effet, renforcée d'une pantomime démonstrative.

Le vieillard inclinait alors silencieusement la tête, comme un homme à qui la force d'une vérité philosophique arrache un signe d'acquiescement.

Un jour d'hiver (il faisait un temps épouvantable : deux pieds de neige couvraient les rues, et la bise glaçait impitoyablement tous les nez qui s'aventuraient dehors), notre professeur ne trouva qu'un seul homme à son cours.

C'était l'héroïque vieillard.

Il avait pris sa place habituelle à côté du poêle.

— Voilà, certes, un beau trait! se dit

Cousin. Je ne le laisserai pas sans récompense. Adressons la parole à cet ami inconnu, et traitons-le d'une façon cordiale.

— Eh bien, dit-il en descendant de sa chaire, il paraît, monsieur, que nous allons être seuls, aujourd'hui?

Le bonhomme le regarde et hoche sa vieille tête.

— Vous étiez à mon dernier cours. Que pensez-vous du *sens moral* d'Hutcheson[1]?

Cette fois le vieux arrondit sa main gauche, la porte à son oreille en forme de cornet acoustique, et lance au professeur ce monosyllabe significatif :

[1] Il expliquait alors la philosophie écossaise, Smith, Reid, Dugald-Stewart, etc., etc.

— Hein?...

Le pauvre homme était sourd à ne pas entendre Dieu tonner.

Depuis le commencement de la saison rigoureuse, il venait là demander au poêle universitaire le calorique bienfaisant que sa bourse ne lui permettait pas de trouver ailleurs.

M. Cousin fut excessivement humilié.

Par bonheur il ne tombait pas de la neige tous les jours. D'autres adeptes, à l'oreille plus sûre, recueillirent ses leçons et les sténographièrent.

Il se fit même assez de bruit autour du jeune professeur.

Dans les cercles lettrés on parlait avec

éloge de la philosophie écossaise et de Victor Cousin, son prophète. Royer-Collard en prit de l'humeur; il donna brutalement un coup de boutoir au travers de cette gloire naissante.

— Vous appelez ça des révélations, dit-il; ce sont tout au plus des exhibitions !

Royer-Collard n'avait pas tort. On pouvait écouter M. Cousin, mais en prenant bien garde de le croire sur parole.

Ceux qui, de bonne foi, l'auraient suivi pas à pas dans l'application de ses systèmes multiples ressembleraient à autant de malades imbéciles qui, après avoir puisé tour à tour dans les bocaux d'une pharmacie, absorberaient un abominable mé-

lange de remèdes salutaires et de poisons.

M. Cousin prend d'abord les armes que lui fournit l'idéalisme écossais, puis il *va-t'en guerre* et attaque vaillamment la philosophie sensualiste de Condillac.

« Cette philosophie mesquine et dégradante, dit-il, qui prétend renfermer l'âme humaine dans le cercle étroit de la sensation; qui, pour se délivrer des faits intelligents qui l'embarrassent, les mutile et les amoindrit ou les passe sous silence; qui peut bien faire sortir de son principe les conseils de la prudence, la morale de l'intérêt, mais qui n'en tirera jamais les règles du devoir, les croyances de l'homme de bien, car elle sape la vertu par les fondements et anéantit la conscience. »

Voilà, certes, une argumentation parfaite.

Mais, après avoir écrasé le matérialisme, notre professeur, dont l'esprit est d'une mobilité rare, s'éprend tout à coup de la philosophie panthéiste et athée des allemands.

Il admire le fils du sellier de Kœnisberg[1], ouvre les grammaires tudesques afin de mieux le comprendre, s'extasie en lisant la *Critique de la raison pure*, et se plonge tête baissée dans cet abîme.

En même temps que les idées de son nouveau maître, il épouse sa terminologie grotesque.

La chaire française retentit pour la pre-

[1] Emmanuel Kant.

mière fois des absurdes et folles doctrines d'outre-Rhin. Kant le démolisseur, Fichte l'idéaliste athée, Schelling le philosophe de la nature, puis enfin Hegel, le sublime Hegel, obtiennent tour à tour les louanges de Victor.

Hegel est l'auteur de cette proposition blasphématoire : « *Dieu arrive dans l'homme à la connaissance de lui-même.* »

Ébloui d'une aussi magnifique pensée, M. Cousin, dans un premier voyage en Allemagne, à la fin de 1817, tombe aux genoux du maître et porte pieusement à ses lèvres un pan de sa redingote [1].

[1] Henri Heine s'est moqué fort agréablement, à son point de vue, de cette passion subite de notre héros

Revenu à Paris, il commence un cours de philosophie morale.

Sa parole brûlante, imagée — beaucoup trop imagée pour l'exactitude et la sévérité philosophiques — son accent plein d'enthousiasme quand il touche la corde du patriotisme, tout contribue à enflammer la jeunesse des écoles.

Un jour il appelle l'homme « *une force libre.* »

pour la philosophie allemande. « M. Cousin, dit-il, a toujours observé à l'égard de cette philosophie le sixième commandement : il n'y a pas *filouté* une idée. Tous les témoins déposent unanimement que, sous ce rapport, M. Cousin est la probité même. Je vous prédis que la renommée de M. Cousin, comme la Révolution française, fera le tour du monde. J'entends déjà les ricaneurs ajouter : En effet, la renommée de M. Cousin fait le tour du monde ; on ne la trouve déjà plus en France. »

Cette définition est couverte d'applaudissements. On y voit une protestation courageuse contre les menées envahissantes du parti prêtre et des ultras.

·Les congréganistes prennent la chose en mauvaise part. Notre philosophe révolutionnaire voit suspendre son cours.

Dans le délire de son revirement libéral, il a poussé l'audace jusqu'à faire une apologie de Marat, en pleine Restauration.

Bien d'autres à sa place n'eussent point osé louer ce monstre en pleine République.

M. Cousin, devenu martyr, accepte les palmes consolatrices que toute la presse de l'opposition lui décerne.

Du reste, il ne se plaint pas d'être condamné au silence, car une maladie de poitrine, causée par un travail opiniâtre sur les manuscrits de Proclus [1], commence à donner de l'inquiétude à ses amis.

Les souffrances de Victor deviennent intolérables. Il se retire dans un modeste logement de la rue d'Enfer, dont la fenêtre donne sur les marronniers du Luxembourg.

Il ne travaille plus. Seulement il emploie quelques heures à la lecture pour ne point mourir d'ennui.

Ce fut alors que lui tomba dans les

[1] Philosophe néoplatonicien qui s'appliqua, de concert avec tous les adeptes de l'école d'Alexandrie, à lutter vigoureusement contre les progrès du christianisme et à le confondre.

mains une brochure intitulée *De la révolution piémontaise*, avec ce vers d'Alfieri pour épigraphe :

Sta la forza per lui, per me sta il vero[1].

Elle venait d'être publiée en France par le chef avoué de cette révolution, le fameux comte de Santa Rosa, qu'on a très-justement appelé le Don Quichotte du libéralisme.

Victor brûlait de voir ce héros transalpin.

On le lui amena juste au moment où sa maladie le jetait dans une crise violente. Il vomissait le sang et se croyait perdu.

— Monsieur, dit-il au proscrit en lui

[1] « Qu'il garde la force, la vérité me reste. »

tendant la main, vous êtes le seul homme que, dans mon état, je désire connaître encore.

Une liaison très-intime s'établit entre eux.

Santa Rosa prenait en France le nom de *Conti*. Logé rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, dans le voisinage du professeur malade, il le visita tous les jours et se rencontra chez lui plus d'une fois avec Humann et Royer-Collard.

Ce dernier prévint un soir le comte italien qu'on jugeait prudent de s'assurer de sa personne et de le tenir sous les verrous.

Dans cette mesure, ordonnée par le

ministère, il y avait une menace d'extradition peut-être.

Or, de l'autre côté des Alpes, Santa Rosa voyait l'échafaud.

Victor le cache à Anteuil dans la maison de campagne de M. Viguier. Tous les deux y établissent leurs pénates pendant les premiers mois de 1822, ne recevant aucune visite et ne sortant jamais de l'enceinte du parc.

M. Cousin s'occupe d'une traduction de Platon.

Le comte écrit ses *Recherches sur les gouvernements constitutionnels*.

Effrayé des progrès de la maladie du

philosophe, Santa Rosa le décide un jour à retourner à Paris, afin d'y consulter l'illustre Laennec, leur ami commun.

Victor suit ce conseil.

Ne le voyant pas revenir le soir même et cédant à l'inquiétude, notre Italien commet l'imprudence de quitter Auteuil et d'aller chercher, rue d'Enfer, des nouvelles du malade.

La police avait l'œil au guet.

Sur la place de l'Odéon, Santa Rosa tombe dans une embuscade de sept ou huit agents, qui l'appréhendent au corps et l'emmènent à la préfecture de police.

On l'accusait de complot contre la sûreté de l'État.

Deux ordonnances de non-lieu, rendues

successivement par les juges civils et par la cour royale, ne permirent pas au ministère de prolonger la captivité du patriote piémontais, qui reçut l'ordre d'interner à Alençon d'abord, puis à Bourges.

Ce fut de cette dernière résidence qu'il écrivit à M. Cousin ces lettres si charmantes et si tendres, publiées depuis sous le couvert du prince de la Cisterna.

Victor alla visiter son ami dans le chef-lieu du département de l'Orne.

Il y composa l'argument du *Phédon* sur l'immortalité de l'âme.

Le séjour du comte à Bourges ne fut pas de longue durée. Bientôt on le pria d'accepter un passe-port pour l'Angleterre et

de prendre la route de Calais en compagnie d'un gendarme.

Pythias et Damon ne devaient plus se se revoir.

Après avoir vécu longtemps de privations à Londres, Santa Rosa partit pour la Grèce et voulut mettre son épée au service du gouvernement national; mais on n'accepta point cette offre, car la Sainte-Alliance, très-haute et très-ombrageuse dame, eût probablement dressé l'oreille au nom du révolutionnaire piémontais.

Désespéré, le comte s'engage dans les rangs des Palikares avec le titre de simple soldat; puis il va mourir obscurément, d'un éclat de mitraille, au siége de Missolonghi.

Victor Cousin n'avait pu mettre obstacle à cette funeste détermination, ni par sa correspondance ni par ses conseils, attendu qu'il était alors lui-même au secret le plus absolu dans les cachots de cette même Sainte-Alliance, qui persécutait si cruellement le patriotisme d'un bout de l'Europe à l'autre.

Il est bon d'expliquer comment ce malheur lui arriva.

Ne touchant plus aucune espèce d'émoluments universitaires, pauvre de son patrimoine, à bout de ressources, il crut devoir accepter temporairement une mission pédagogique, fort au-dessous de son mérite, mais qui pouvait servir ses projets et ses études.

En un mot, la duchesse de Montebello le donna pour précepteur au jeune duc, son fils aîné, qu'elle envoyait en Allemagne, et qui allait, à la mode anglaise, compléter son éducation par les voyages.

Très-avancé comme principes, grâce à ses rapports avec Santa Rosa, Victor, chemin faisant, juge convenable de chauffer le carbonarisme.

On l'arrête à Dresde en flagrant délit de propagande.

Bientôt la Saxe le livre à la Prusse, et voilà notre homme dans les cachots de Berlin.

Sa prison menace d'être longue.

Il s'obstine à ne répondre à aucun interrogatoire, conteste à un gouvernement

étranger le droit de répression sur ses actes et lui reproche de commettre un inexcusable abus de la force.

Gans et plusieurs autres savants d'Allemagne rendent visite au captif.

L'historien Michelet, son compatriote, alors à Berlin, remue ciel et terre pour obtenir sa délivrance; mais il ne peut y réussir.

A trois mois de là seulement, trois mortels mois, nos ministres, tourmentés par les incessantes réclamations de la presse, font passer une petite note à M. de Damas, chargé de l'ambassade française en Prusse.

Victor voit enfin les portes de son cachot s'ouvrir.

Il rentre à Paris dans les premiers jours de mai 1825 et remercie les journaux de leurs bons offices.

La *Gazette de France*, qui avait alors une teinte libérale, continue de le prôner bel et bien dans ses colonnes. Elle déclare qu'on lui doit une réparation éclatante, parle de son mérite méconnu, le compare à Platon, et lui fait obtenir, grâce à cette audacieuse métaphore, la croix de la Légion d'honneur.

Ce fut Charles X qui en orna la boutonnière du carbonaro propagandiste.

Il faut dire que M. Cousin commençait à appliquer dans le ressort de la politique ce système commode qui devait distinguer plus tard sa philosophie glorieuse.

Ayant compris le danger des opinions trop exclusives, il se prit à colorer son drapeau de toutes les nuances connues; il entretint des relations dans tous les camps.

Tour à tour il rendit visite à la Fayette, à Dupont (de l'Eure), à Chateaubriand, à Rovigo et à Paul-Louis Courier.

La religion de l'éclectisme avait trouvé son apôtre.

— Ce diable d'homme connaît l'univers entier ! s'écriait Villemain, furieux de le rencontrer partout sur sa route.

A la fin de 1825, le grand Victor publia les premiers volumes de sa fameuse traduction des œuvres de Platon [1].

[1] Les derniers ne parurent qu'en 1840. L'ouvrage complet forme 13 volumes in-8°.

Dans les notes de cet ouvrage, il prouve que Socrate a été condamné justement à boire la ciguë, parce qu'il attaquait la société païenne et les dieux de l'Olympe avec la plus haute irrévérence.

Une seule chose étonne le grand Victor, c'est que l'Aréopage n'ait pas rendu ce jugement à l'unanimité.

Signataire de la traduction citée plus haut, M. Cousin n'y a fourni qu'une part de travail médiocre. On peut dire qu'elle est plutôt de Georges Farcy[1] et d'Auguste Viguier.

« Farcy avait beaucoup étudié Platon, dit le *Temps* du 13 janvier 1832. Nous croyons même pouvoir affirmer que les

[1] Jeune savant, tué en 1830.

volumes les mieux compris et les plus élégamment traduits de M. le conseiller d'État Cousin sont dus aux veilles philosophiques de Farcy. »

Quant au deuxième collaborateur, notre héros reconnaissant lui dédia l'ouvrage en ces termes :

« *A mon ami* Auguste Viguier, *comme une dette et un souvenir.* »

L'année suivante, M. Cousin donne une édition complète des œuvres de Descartes.

Il publie en outre des *Fragments philosophiques*, et son disciple Adolphe Garnier se fait le complaisant éditeur du *Cours de l'histoire de la philosophie*, sténographié à la Sorbonne.

En 1828, M. Cousin imprime de *Nou-*

veaux fragments philosophiques sur les sectes anciennes.

Au sujet de ce dernier livre, le *Drapeau blanc*, feuille plus royaliste que le roi, prodigue à Victor les félicitations. « Il vient de prouver, dit Martainville, rédacteur en chef de cette feuille, combien il est loin de vouloir soutenir les principes révolutionnaires. »

— Attendez, monsieur Martainville, attendez un peu ! Vous comptez sans l'éclectisme.

Le ministre Villèle tombe, et Martignac rend à M. Cousin sa chaire en Sorbonne.

Aussitôt l'illustre professeur, dont les doctrines semblaient si pacifiques, se retourne comme Janus, fait voir un autre

visage et devient un foudre de guerre.

Chaque pensée, chaque mot de son cours, est une allusion politique.

La multitude se porte à la Sorbonne; on applaudit à outrance.

Aussi imprudent que les compagnons d'Ulysse, Martignac a lâché les vents contenus dans l'outre d'Éole : il est victime de la tempête, et la chaire de notre vaillant professeur se change en une formidable catapulte, dont l'opposition fait usage pour battre en brèche le ministère Polignac.

Celui-ci résiste et soutient le siége.

Arrivent les ordonnances, suprême va-tout d'un parti désespéré, pièce de monnaie que la dévote congrégation jetait en l'air en murmurant :

« — Croix ! »

Mais la Révolution mit brutalement le pied dessus et cria :

« — Pile ! »

Hélas ! le mot fut presque aussitôt suivi de l'action ! Daignez excuser le calembour en faveur de l'image.

Le 27, M. Cousin se rend au *Globe*, dont il est rédacteur.

Il veut empêcher Pierre Leroux de faire paraître le journal et de s'associer à la protestation de la presse.

— Vous compromettez vos amis, lui dit-il. C'est trop vite, beaucoup trop vite ! La Restauration est encore nécessaire.

Quant à moi, je déclare que le drapeau blanc reste mon drapeau !

Le 28, il matelasse ses fenêtres, barricade ses portes, et se prend à suer la peur, tandis qu'on se fusille en bas.

Un grand nombre de citoyens viennent, le 29, prier Népomucène Lemercier de prendre possession de la mairie du onzième arrondissement. L'auteur de *Frédégonde* accepte.

Comme il se rendait à la mairie, alors située rue Garancière, il passe devant la porte du grand Victor, qu'il a connu à la société *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

Népomucène monte, se fait ouvrir, et trouve cet illustre patriote accroupi der-

rière ses rideaux, pâle et frissonnant d'épouvante.

Cousin refuse de le suivre. Il faut l'entraîner d'autorité jusqu'à la mairie.

Là, notre philosophe commence à s'apercevoir que la révolution qu'il déclarait impossible est faite.

En avant l'éclectisme! passons à un nouveau changement de visage.

Il n'a plus un mot de regret pour le drapeau légitime. On l'entend parler de patrie, d'abnégation, de courage civique et de dévouement à la cause de la liberté.

Quelqu'un exprime le désir d'aller solliciter une place, où il pourra mieux servir cette cause.

— Ah! citoyen, dit Victor, comment osez-vous montrer de semblables convoitises dans un jour si pur! *Nous avons combattu* pour la patrie, et non dans les intérêts mesquins d'une ambition personnelle.

Nobles et dignes paroles, assurément!

Dix-huit mois après, l'homme qui venait de s'élever avec une énergie si louable contre les quêteurs de place en avait une douzaine à lui tout seul.

Il est vrai que l'éclectisme continuait triomphalement sa route.

L'ordre de choses de Juillet ne crut pas devoir payer par trop de faveurs cet admirable système. Il semblait fait de commande, tant il cadrait avec le caractère

de Louis-Philippe et la pensée du règne.

Effectivement, le monarque du parapluie bleu voulait une philosophie qui ne fût ni républicaine, ni catholique, ni légitimiste, ni protestante, ni même libérale.

Or l'éclectisme satisfaisait à toutes ces conditions.

Victor était le docteur précieux, créé tout exprès pour la circonstance. On accepta sa doctrine caméléonienne. Chacun se mit à suivre cette philosophie vague et commode qui prétend « marcher dans la ligne droite et la juste mesure à travers tous les systèmes, » et qui n'est en réalité qu'un cours impudent de variations, d'incertitudes et de mensonges.

Cousin disait un jour :

— Mais je ne repousse pas le saint-simonisme. Il a du bon. Notre devoir est de puiser un peu partout.

Le même jour il s'écriait :

— Soyons chrétiens comme tout le monde ! Le christianisme est fort malade sans doute, mais il en a bien encore pour deux cents ans *dans le ventre*. (Textuel.) Comme il vivra plus longtemps que nous, il ne faut pas lui rompre en visière [1]. »

Et cette philosophie de saltimbanque a pu être prise au sérieux !

Cousin se prosterne devant la croix, tout en la regardant comme un signe de

[1] Ceci explique pourquoi M. Cousin, ministre, fit toujours la révérence au clergé. Il ne voulait pas que le clergé lui donnât de la férule.

superstition. Relevez demain la statue de Jupiter, il se hâtera de lui offrir une hécatombe.

Nous sommes de l'avis de M. Peyrat, bibliographe de la *Presse*.

En tirant ainsi des révérences de tous les côtés, on se réduit au rôle de maître Jacques, et maître Jacques n'était ni un bon cocher ni un bon cuisinier.

Le gouvernement de la bascule récompensa de la façon la plus large le théoricien cher à son cœur.

Victor devint successivement conseiller d'État, conseiller de l'Université, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques,

directeur de l'École normale avec logement et traitement, membre de l'Académie française, pair de France, — et Barthélemy s'écria dans la *Némésis* :

Une seule pensée obsède notre vie!
Que nous font aujourd'hui Lisbonne et Varsovie,
Et la peste lointaine, et le Belge voisin?
De ses rêves de gloire oubliant la chimère,
La France des Trois Jours, comme une jeune mère,
A soif du bonheur de Cousin.

Aussi le *Moniteur*, son fidèle interprète,
A toujours pour son fils une colonne prête,
Répertoire de croix et de bons du Trésor;
Pour nous consoler tous de la publique gêne,
Il construit le tonneau du pâle Diogène
Et le garnit de cercles d'or.

Dans notre siècle athée, heureux qui se confie
Au modeste repos de la philosophie!
Heureux qui lit Platon mieux qu'un Grec de Péra,
Danse aux joyeux salons où le monde l'invite,
Professe un cours public que le public évite
Et se macère à l'Opéra!

Ah! que tes devanciers de Rome et de l'Attique
Avaient bien mal compris la pensée éclectique,
Grand Victor! Ils jeûnaient de misère à leur cours;
Sur les fonds de l'État ils n'avaient point de rentes;
Des disciples suivaient leurs doctrines errantes
Et payaient bien mal leurs discours.

. . . .

Voilà les vrais progrès de la psychologie!
Oh! que tu nages bien dans ta sphère élargie!
Déjà ton œil rusé lorgne un septième emploi.
Poursuis, rhéteur doré; dans nos jours de souffrance,
Il faudrait seulement pour affamer la France
Dix philosophes comme toi.

Nommé directeur de l'École normale, M. Cousin publie un pompeux rapport sur une mission que le gouvernement lui a donnée pour aller en Saxe, en Prusse et en Autriche recueillir des documents relatifs à l'organisation de l'instruction publique.

Plus tard, il fait deux autres voyages en Suisse, en Hollande, et continue, aux frais du Trésor, ses études sur la question.

Le cumul des emplois rend son influence énorme.

Il chante victoire; l'éclectisme triomphe sur toute la ligne de la grande armée universitaire.

Malheur aux jeunes aspirants à l'agrégation qui osent professer les doctrines interdites! ils sont sûrs de se voir repoussés aux examens. Le grand Victor est là, sévère, l'œil en éveil, et présidant un jury complétement éclectique.

Si le sujet montre une science trop grande pour qu'on puisse, sans crainte de scandale, lui refuser le diplôme, on l'en-

voie professer dans quelque trou lointain, où ses paroles sont étouffées et perdues.

Et, s'il parle haut, s'il n'assourdit pas son timbre de voix, on le destitue sans miséricorde.

Ce fut ainsi que notre habile philosophe organisa l'absolutisme de la pensée ; ce fut ainsi qu'il parvint à composer un état-major d'écuyers féaux et portant bannière.

Il eut même très-facilement à sa suite une armée de goujats et de ribauds.

Les âmes faibles, — c'est le plus grand nombre, — plient et s'asservissent, qui pour ne pas entraver à tout jamais sa carrière, qui pour ne pas perdre le pain de sa famille.

Or le Mahomet de l'éclectisme veut quelque chose de plus que cet universel silence.

Il est très-important que son libraire Didier fasse fortune, afin qu'il arrive à lui payer de magnifiques droits d'auteur.

En conséquence, chaque fois qu'une œuvre nouvelle de M. Cousin se publie, une question de plus s'ajoute au programme de la philosophie orthodoxe. Il faut donc acheter les livres, si l'on veut répondre à la pensée du maître, et toute l'Université les achète, professeurs comme élèves.

On sait que l'avancement est à ce prix.

Les éclectiques zélés obtiennent les pal-

mes de l'Institut; les plus serviles deviennent académiciens, et le bataillon, comme dit le colonel Victor, grossit, grossit toujours!

Mais quels tristes soldats!

Auprès d'eux les dragons du pape sont des prodiges d'héroïsme. La valeur qui se fourvoie dans cette piteuse phalange n'y reste pas longtemps. Alors le chef redouble d'habileté. Pour combler le vide opéré par les désertions, il se fait racoleur; il grise les uns avec des caresses, verse aux autres le vin frelaté de la louange, et, quand les pauvres diables se réveillent, ils s'aperçoivent qu'ils ont signé leur enrôlement dans la horde éclectique.

Ils sont fusiliers, fifres ou tambours, et

ne peuvent plus se soustraire au pacte maudit.

Grâce à ce joli système, Victor, à différentes époques, a pu s'entourer d'esprits véritablement philosophiques, et capables de servir de contre-forts à l'édifice chancelant qui aurait croulé sans leur secours.

On a beaucoup parlé du zèle de M. Cousin pour ses amis.

Un mot là-dessus.

Les amis de M. Cousin sont en même temps ses humbles serviteurs, ses agents fidèles, ses âmes damnées. Par eux et par leurs services, il domine, il gagne de l'argent ; donc, il est tout simple qu'il entretienne leur affection.

Son zèle s'explique le mieux du monde : c'est de l'égoïsme bien entendu.

M. Cousin se connaît lui-même aussi parfaitement qu'il connaît les autres. Il ne se dissimule pas la vanité de son système, et se tire d'affaire avec de l'adresse.

Par les mêmes raisons d'égoïsme et d'impuissance, il a grand soin de persécuter les esprits libres et chercheurs. Il a fallu que des ministres eux-mêmes intervinssent pour défendre contre les odieuses manœuvres de ce philosophe eunuque Michelet, Quinet, Arnault et Gratien.

Salvandy est un de ces ministres.

L'intolérance de notre homme pour les

idées contraires aux siennes va jusqu'à l'aversion pour les individus.

Un jour qu'il se promenait en compagnie de M. Vacherot[1] sous une avenue du Jardin des Plantes, Pierre Leroux vient à passer près d'eux.

M. Vacherot quitte le bras de Victor et va presser la main du philosophe socialiste. Cela fait, il rejoint le pair de France et continue le dialogue entamé.

— Quoi! s'écrie Cousin, vous êtes l'ami de ce gaillard-là!

— M. Leroux?... mais c'est un des hommes que j'estime et que j'admire le plus.

[1] Le même qui fut avec Dubois directeur de l'École normale.

— Allons donc! un écrivain obscur, le philosophe des ténèbres!

— Il n'a pas la clarté de Voltaire, j'en conviens; mais c'est un novateur, un chercheur d'idées. Votre éclectisme peut emprunter quelque chose à son génie.

— Jamais!... par exemple!

— En ce cas, dit Vacherot, vous êtes en contradiction avec votre principe même.

— Hélas! murmura Victor au milieu d'un profond soupir, j'avais compté sur Jouffroy et sur vous : comme Jouffroy, je vois bien que vous m'êtes hostile!

Puisque nous venons de prononcer le nom de Jouffroy, il est essentiel de rappe-

ler ici que la famille de ce philosophe, mort en 1842, chargea M. Cousin d'éditer ses œuvres posthumes[1].

Un grand scandale se produisit alors.

Jouffroy n'était plus éclectique ; il avait même cessé d'être chrétien. Dans ses écrits il dirigeait des attaques violentes contre l'éclectisme et contre la foi.

Pour tout ce qui avait trait à la doctrine religieuse, Victor ne s'en inquiéta guère ; mais il biffa sans pitié tout ce qui

[1] Elles s'imprimèrent en 1844. Précédemment le père de l'éclectisme avait fait paraître les *Ouvrages inédits d'Abélard* (1836); un traité sur la *Métaphysique d'Aristote* (1837), et de nouveaux *Fragments philosophiques* (philosophie scolastique). Ce dernier livre se publia en 1839.

pouvait être blessant pour lui-même et pour son école.

Un exemple entre mille.

Jouffroy avait écrit : « Le MANQUE DE PRÉCAUTIONS et l'INEXPÉRIENCE de M. Cousin... »

Quelle phrase irrévérencieuse !

— Arrangeons un peu cela, se dit le fidèle éditeur.

Et, sans trouble, sans hésitation, sans remords, il fait subir au texte le léger changement ci-dessous :

« Les EXCESSIVES PRÉCAUTIONS et l'EXPÉRIENCE de M. Cousin... »

Voilà de l'habileté, sans contredit... et de la conscience !

Pierre Leroux, dans un opuscule qui a pour titre : *De la mutilation d'un écrit posthume de Théodore Jouffroy*, signale une infinité d'altérations aussi incroyables, mais d'une portée beaucoup plus grande pour lui, car elles intéressent la doctrine.

Une fois sur le chapitre des défauts du grand Victor, nous n'allons plus en finir.

Harpagon, de retour en ce monde, ne se montrerait pas plus économe que notre philosophe et ne jouerait pas à ses amis des tours plus indignes, quand l'heure est venue de fouiller à l'escarcelle.

Barni, le traducteur de Kant, en sait quelque chose.

Un matin, Victor le rencontre au Palais-Royal, lui frappe sur l'épaule, et lui demande s'il a déjeuné. Barni l'avait eu pour maître de conférences. Il répond négativement, après avoir ôté son feutr avec beaucoup de respect.

— Ni moi non plus, fit Cousin. Déjeunons ensemble !

On entre chez Douix.

Barni, qui se croit invité, laisse Victor commander un déjeuner confortable. On y fait honneur, et les plats se succèdent.

Mais tout à coup notre philosophe se frappe le front.

Une affaire on ne peut plus urgente l'appelle à la Sorbonne. Il se lève, prend

sa canne et son chapeau, quitte le salon de Douix et court encore.

Barni paya la carte.

Depuis ce jour, il se promet bien de ne plus accepter les invitations du père de l'éclectisme.

Quand M. Cousin reçut, avec la confiance de Sa Majesté citoyenne, le portefeuille de l'instruction publique, il arriva rue de Grenelle en fiacre.

— Tiens ! mais alors nous le verrons partir en coucou ! murmurèrent les gobe-mouches des antichambres.

Ils oubliaient l'histoire de la belette et du grenier.

M. Cousin prit au ministère un embon-

point colossal. Toutefois, plus heureux que l'hôtesse gourmande de la Fontaine, on ne lui dit pas :

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir!

Quatre énormes voitures de déménagement ne suffirent point à enlever ses bagages.

Son *économie* resta la même au sein des grandeurs. Tous les matins il se faisait cuire une simple côtelette par un garçon de bureau, nommé Rochat, Suisse d'origine.

Il payait ce cuisinier d'occasion sur les fonds destinés aux lettres.

Pour ses secrétaires, il ne leur donne jamais plus de soixante-dix francs par

mois, deux francs soixante-cinq centimes par jour.

En revanche, il se montre fort exigeant, et les force à travailler douze heures consécutives.

Parfois les veilles de ces tristes esclaves se prolongent très-avant dans la nuit. Lorsqu'ils n'écrivent pas sous la dictée du philosophe, ils transcrivent ses brouillons et les mettent au net.

S'ils viennent, le matin, un quart d'heure trop tard, ce quart d'heure est religieusement déduit à la fin du mois.

M. Cousin leur accorde trente-cinq minutes pour aller dîner.

Ils déjeunent en travaillant.

ordonne à ses acolytes de surveiller l'audacieux.

Apprenant qu'il vient d'être attaché, comme professeur de grec, aux enfants d'un prince russe, il se rend lui-même chez le prince, lui affirme que l'homme dont il a fait choix est d'une incapacité notoire, présente à sa place un de ses écuyers bannerets, et fait renvoyer le premier précepteur, malgré les efforts de l'historien de Cromwell, alors ministre, et dont le malheureux jeune homme avait sollicité l'appui.

Villemain et Cousin se détestent cordialement.

Abel joua plus d'un tour pendable à Victor.

rouva que le nom de celui-ci fut jour de la liste des membres du l'État en service extraordinaire nt.

n donne sa démission; il déclare veut pas d'un titre vain.

: même on porte au *Moniteur* ce p de griffe en quelques lignes :

t précisément pour cela que in n'a pas été conservé dans les service extraordinaire délibérant. onçoit pas de titre plus *vain* que on a porté six ans sans en user *ja-*

à ses principes d'éclectisme, le ctor, au mois de février 1848, se d'apporter à messieurs les ré-

ordonne à ses acolytes de surveille
dacieux.

Apprenant qu'il vient d'être a
comme professeur de grec, aux
d'un prince russe, il se rend lui-
chez le prince, lui affirme que l'l
dont il a fait choix est d'une inc
notoire, présente à sa place un
écuyers bannerets, et fait renvoyer
mier précepteur, malgré les effo
l'historien de Cromwell, alors mi
et dont le malheureux jeune homm
sollicité l'appui.

Villemain et Cousin se détestent c
lement.

Abel joua plus d'un tour penda
Victor.

Imp V. Janson, rue Dauphine, 18, Paris.

Il se trouva que le nom de celui-ci fut effacé un jour de la liste des membres du conseil d'État en service extraordinaire délibérant.

Cousin donne sa démission; il déclare qu'il ne veut pas d'un titre vain.

Le soir même on porte au *Moniteur* ce petit coup de griffe en quelques lignes :

« C'est précisément pour cela que M. Cousin n'a pas été conservé dans les rangs du service extraordinaire délibérant. Il ne se conçoit pas de titre plus *vain* que celui qu'on a porté six ans sans en user *jamais.* »

Fidèle à ses principes d'éclectisme, le grand Victor, au mois de février 1848, s'empresse d'apporter à messieurs les ré-

publicains de l'Hôtel de Ville son humble adhésion.

— Ces *farceurs-là*, dit-il, me *ficheraient* à la porte de mon logement de la Sorbonne. Grattons-leur un peu l'oreille !

Plus tard, il devient un des membres les plus actifs du comité de la rue de Poitiers.

Il s'efforce de moraliser le peuple en lui donnant sa *philosophie populaire*, et en y offrant, comme catéchisme des masses, la *profession de foi du vicaire savoyard*.

Déjà, sous Louis-Philippe, les évêques de France lui avaient lancé leurs mandements à la tête. Ce nouveau péché fut loin d'obtenir leur absolution.

Pour apaiser le courroux de l'Église, Victor Cousin rompt aussitôt des lances contre les socialistes et les démagogues.

L'éclectisme se prête à tout.

Notre philosophe, d'ailleurs, n'avait probablement plus en mémoire certaine visite rendue à la Fayette vers la fin de la Restauration. Le héros des deux mondes habitait alors son château de Lagrange, et Cousin lui dit, en montrant, d'un air affligé, les antiques tourelles du manoir :

— Quel dommage, général, que tout cela vous appartienne !

— Pourquoi donc ?

— Ah ! c'est que le moment approche où nous serons forcés de démolir les châ-

teaux, sans en excepter le vôtre, et de partager les terres entre les enfants de la patrie, qui n'est qu'une seule et même famille. On a beau dire, général, toute la Révolution est là !

Noble sauteur, où t'arrêteras-tu?

Le grand Victor se dédommage d'une jeunesse austère par une galanterie surannée.

Jamais il ne demande aux dames de propager sa doctrine, mais il désire qu'elles soient aimables.

Quand une jolie aspirante au brevet de capacité refuse de lui prodiguer ses doux sourires, elle éprouve le sort des rationalistes et n'obtient pas de diplôme.

On sait que, depuis tantôt vingt ans,

notre philosophe est attelé au char d'une muse charmante.

Tout récemment il s'est complu à la peindre sous les traits de madame de Longueville.

La sœur de Condé n'y a rien perdu.

Pour ressembler à madame Louise Colet, il faut être parfaite. Aussi que de puissance d'imaginative et quel talent de périphrase a déployés Cousin pour flatter la reine de la Fronde et l'absoudre de ce reproche si grave du cardinal de Retz :

« Elle avait trop d'embonpoint et le visage un peu gravé de la petite vérole. »

Il nous prouve que la duchesse de Longueville était la modestie, la piété, la

chasteté, la fidélité mêmes, et que la Rochefoucauld n'a jamais eu que le titre pur et sans tache d'ami de la maison.

Les amitiés saintes ne peuvent-elles se reproduire à deux siècles de distance?

Pauvres femmes, comme on les calomnie!

Alphonse Karr annonça le premier la liaison de notre philosophe et de la belle muse avec un manque de retenue et un oubli de toute pudeur qui lui ont valu cette remontrance à coups de couteau dont chacun a gardé mémoire.

On prétend que l'entremise du philosophe-académicien-ministre a pu seule obtenir à sa protégée tant de palmes glorieuses à l'Institut.

Ceci nous paraît une assertion gratuite et perfide.

Les vers de madame Colet sont assez admirables pour emporter le prix sans le secours de personne.

Faut-il parler de M. Cousin comme orateur politique? Il est presque nul sous ce rapport. Jamais il n'a pris en sérieuse considération les misérables détails du gouvernement constitutionnel. La Chambre des pairs l'entendit prononcer tout au plus quatre ou cinq discours, ayant pour but de défendre sa philosophie ou d'attaquer les jésuites.

Ce que nous ne lui refuserons pas, c'est d'être un infatigable travailleur.

De 1840 à 1853, il a publié de nombreux volumes.

Voici les principaux :

Cours d'histoire de la philosophie moderne, professé pendant les années 1816 et 1817, sténographié par ses élèves, et revu par lui; — *Leçons de philosophie sur Kant;* — *Des pensées de Pascal,* œuvre où le mutilateur de Jouffroy signale à l'Académie une foule de mutilations; — *Introduction aux œuvres philosophiques du père André;* — *Fragments littéraires;* — *Jacqueline Pascal;* — *Fragments de philosophie cartésienne;* — *Fragments philosophiques*, etc.

Tous ces *fragments* prouvent que

M. Cousin n'a pas l'ampleur nécessaire pour produire un traité complet de philosophie.

C'est tout simplement un critique et un arrangeur.

Il a, de plus, édité les *Œuvres philosophiques* de Maine de Biran, et traduit le *Manuel de philosophie* de Tennemann; ou plutôt il n'a fait que le revoir; M. Auguste Viguier en est le véritable traducteur.

A défaut d'œuvres originales, Cousin édite celles d'autrui.

C'est toujours du travail, mais ce n'est plus de la puissance.

Néanmoins il a publié de son cru un livre qui a pour titre *du Beau, du Vrai et du Bien*, et une *Défense des Principes de la Révolution française et du gouvernement représentatif*, deux ouvrages fort médiocres.

On peut dire toutefois du dernier que c'est une dette et un souvenir, car le gouvernement de Louis-Philippe était doux à l'éclectisme.

Il faut rendre cette justice à M. Cousin que ses *Portraits des femmes illustres du dix-septième siècle* sont écrits dans une grande manière et dans un grand style.

Avant de paraître en volumes chez Di-

dier, ces curieuses études biographiques trouvèrent place dans la *Revue des Deux-Mondes.*

Pour contenter à la fois Buloz et Didier, car l'un et l'autre de ces messieurs n'acceptent que de la prose inédite, voici le moyen dont s'ingénie le grand Victor.

On ne gagne jamais trop d'argent.

Du même sac on doit, quand on le peut, tirer deux moutures.

Il fait d'abord une esquisse de trois ou quatre feuilles, qu'il vend à la *Revue.* Puis, à sept ou huit mois de là (Buloz exige impérieusement ce délai), l'auteur reprend son esquisse, l'amplifie et la porte au libraire.

Tout le monde est satisfait.

Ce bon monsieur public seul n'y voit que du feu.

Sur le point de terminer l'histoire de Cousin, n'oublions pas qu'un de ses plus grands travers est de s'être cru dans tous les temps et de se croire encore aujourd'hui le plus bel homme de son siècle.

Jadis Victor se rendait à l'École normale en tilbury, ganté comme un fashionable et le lorgnon dans l'œil.

On eût cru voir Alcibiade, et non Platon.

Les disciples se moquaient du maître. Presque tous les jours ils faisaient en sorte

d'amener ce philosophe, aussi fat que pédant, sur le chapitre des illustrations contemporaines.

M. Eugène Despois, dans le feuilleton de l'*Indépendance belge* du 20 mai dernier, raconte l'anecdote suivante.

— Il est nécessaire, disaient les élèves, d'étudier l'œuvre de nos écrivains modernes, afin de l'apprécier convenablement. Nous devons lire Victor Hugo aussi bien que Racine.

Et Cousin de répondre sur un ton d'oracle :

— Mes amis, laissons cela au profane vulgaire ! Mais nous... *at nos viri ingenui, kaloi kai agathoi*, est-il besoin, quand

nous avons devant les yeux l'Apollon du Belvédère (ici le professeur levait ses grands bras à gauche vers la statue absente), est-il besoin de nous détourner (ici le philosophe portait brusquement les mains et les yeux à droite vers son talon) pour regarder un chiffonnier qui passe?

Ah ! monsieur Cousin, cette appréciation du plus grand de nos poëtes vous condamne sans retour.

Votre gloire est loin d'atteindre à celle que vous traînez dans le ruisseau. Le diamant n'est pas souillé, la fange vous reste.

Quand la postérité vous apercevra sous votre costume philosophique, aussi bigarré que celui d'Arlequin, elle portera de vous

un jugement capable de réhabiliter ceux que vous avez voulu flétrir, et, modifiant pour votre usage l'épitaphe célèbre de l'auteur de la *Métromanie*, elle écrira sur votre tombe :

> Ci-gît Victor, qui ne fut rien,
> Ni philosophe ni chrétien.

FIN.

Mon cher ami,

Je ne pourrai me trouver Vendredi chez Mme de Bizau[?], car je ne viendrai pas à Paris cette semaine. je ne serai cour[?] ni Jeudi ni Vendredi. je ne me porte pas bien. J'aurois vivement désiré entendre Mme Parides. il y faut renoncer et garder la chambre.

je vous salue de tout mon cœur,

V. Cousin

POUR PARAITRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE.

EN VENTE

Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clémence Robert.
Cousin.
Rosa Bonheur.
Viennet.
Gustave Planche.
Henri Heine.
Mélingue.
Paul Delaroche.
Crémieux.
Lachambaudie.
Auber.
Henry Monnier.
Émile Deschamps.
Lola Montès.
Michelet.
Grassot.
Louise Colet.

SOUS PRESSE.

Pereire.
Montalembert.
Cavaignac.
Cormenin.
Beauvallet.
Mirès.
Jules Lecomte.
Louis Blanc.
Persigny.
Considerant.
Ricord.
Ledru Rollin.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE.

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval. — Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaître
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Champfleury. — Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.

EN VENTE CHEZ LE MÊME

CONFESSIONS DE MARION DELORME | MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Éditions illustrées par J.-A. Beaucé. — Chaque ouvrage est publié en 60 livraisons à 25 cent. — Prix, complet, 15 fr. : 18 fr. par la poste.

PARIS. — IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET Cᵉ, RUE COQ-HÉRON, 5.

LES CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

67

ROSA BONHEUR

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

ROSA BONHEUR

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



ROSA BONHEUR

LES CONTEMPORAINS

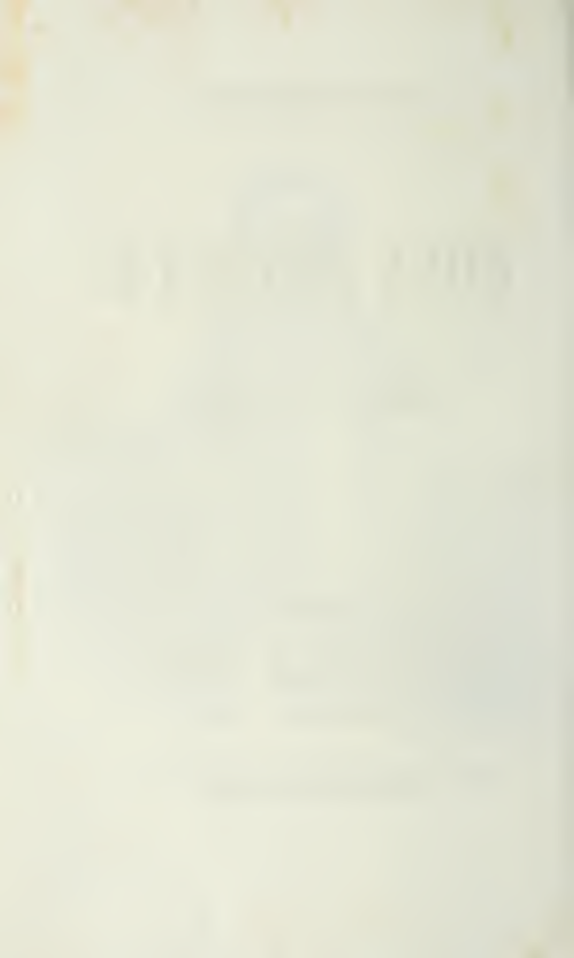
ROSA BONHEUR

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856



ROSA BONHEUR

Le bois de Boulogne, en 1831, ne ressemblait guère à ce qu'en a fait de nos jours le génie du luxe et des améliorations.

Ce n'était qu'un fourré de jeunes arbres, assez mal peignés, et succédant d'une façon médiocre aux vieilles futaies de chênes, de hètres et de bouleaux,

abattues en 1815 par messieurs les Cosaques.

Des avenues larges et poudreuses coupaient à angles droits ces insipides taillis, peu fréquentés dans la semaine, si ce n'est par le duel ou par le suicide.

Quelques rares bourgeois, habitants de Neuilly ou des villages circonvoisins, y venaient chercher un peu d'ombre pendant la canicule. On pouvait encore y rencontrer çà et là quatre ou cinq amateurs d'équitation, montés sur des rosses indignes, ou un égal nombre de bambins, déserteurs de la *Mutuelle*, qui se consolaient de la férule ou du bonnet d'âne en chassant aux papillons ou en dénichant des merles.

Malgré ses ombrages rôtis par le soleil, malgré sa tristesse et sa solitude, le bois de Boulogne avait cependant alors une admiratrice fervente.

C'était une jeune fille, âgée de dix ans à peine.

Elle ne connaissait rien de plus magnifique au monde que cette promenade, et venait y passer régulièrement tous les jours que le bon Dieu faisait sans brouillard et sans pluie.

Avec ses traits éveillés, ses brusques allures, ses cheveux ras et sa face toute ronde, on l'eût prise pour un des héros de l'école buissonnière dont nous parlions à l'instant même, si une robe écourtée, recouvrant à mi jambe un pantalon d'é-

toffe brunâtre, n'eût été l'indice de son sexe.

On la voyait bondir, comme une chèvre, le long des avenues, pendant que sa bonne, Catherine, la croyait à l'école des sœurs de Chaillot.

Visitant les berges et les lisières, elle faisait d'énormes bouquets de marguerites et de boutons d'or, ou bien elle s'enfonçait au milieu du taillis, se couchant sur l'herbe, passant des heures entières à écouter le chant des fauvettes, à observer les magiques effets du rayon de soleil qui filtre sous les rameaux, ou à contempler, rêveuse, les grands nuages blancs et roses que le couchant sème dans l'azur.

D'autres fois, s'arrêtant au bord du

chemin, elle dessinait sur le sable, avec une branche d'arbre, tout ce qui frappait ses yeux, chevaux et cavaliers, bêtes et gens, promeneurs et promeneuses, encadrant ses personnages dans des horizons de fantaisie, tout peuplés de moulins et de chaumières.

Bientôt sa composition l'absorbait de telle sorte, qu'elle ne voyait pas les badauds groupés autour d'elle.

Ceux-ci tombaient des nues et s'extasiaient devant la précision des figures que traçait la jeune fille sur la poussière de la route.

Un d'entre eux lui dit un jour :

— Sais-tu que tu dessines fort bien, ma petite?

— Certainement, monsieur, répondit l'enfant d'un air résolu. Papa aussi dessine bien.... C'est lui qui m'a donné des leçons!

Inutile de dire que la jeune artiste du bois de Boulogne était mademoiselle Rosa Bonheur. Dès l'enfance, elle révélait ses dispositions prodigieuses.

Son père, Raymond Bonheur, avait du talent comme artiste[1].

Mais, unique soutien d'une famille pauvre, il fut obligé de renoncer aux grandes études de peinture pour gagner le pain de la maison.

[1] Tout jeune, il donnait de grandes espérances et remportait aux écoles de Bordeaux les premiers prix de dessin.

La nécessité poignante l'arracha brutalement à son rêve le plus cher, c'est-à-dire à la perspective de conquérir des palmes à l'école de Paris d'abord, puis à celle de Rome. Il prit le parti de donner des leçons de dessin, commençant sa carrière comme il devait l'achever, par le sacrifice et par le dévouement au devoir.

Émerveillé des charmes d'une jeune personne dont il était le professeur, Raymond ne tarda pas à unir sa destinée à la sienne.

L'amour seul, et non l'intérêt, fit ce mariage; car la pauvreté de l'épouse était aussi grande que celle de l'époux.

Ils durent l'un et l'autre rivaliser d'efforts et de travail pour nourrir tout à la

fois et leurs parents valétudinaires et la jeune progéniture que, de neuf mois en neuf mois, ils voyaient s'accroître.

Dieu vient au secours des grandes familles; sa providence double le courage de ceux qui leur servent de protecteurs et d'appuis.

Raymond se multipliait; son ardeur, dans cette lutte avec la misère, était vraiment surnaturelle. Voué jour et nuit à des travaux sans gloire, mais d'une exécution facile, prompte surtout, et d'un débit certain, le malheureux peintre tâchait d'oublier l'art en regardant sa femme et ses enfants.

Madame Bonheur était excellente musicienne.

Elle donnait, de son côté, des leçons de piano, et courait héroïquement le cachet d'un bout de la ville à l'autre.

A force d'énergie, de persévérance et de labeurs, les jeunes époux finirent par améliorer leur position.

Des jours moins tristes allaient luire pour l'intéressant ménage. Raymond commençait deux grandes toiles destinées à l'exposition de Paris, quand tout à coup un malheur terrible vint le frapper.

Sa compagne mourut.

Resté veuf avec quatre enfants, il se retrouva plus profondément englouti que jamais dans le gouffre de la production commerciale. Ses économies disparurent

avec l'espérance de conquérir une place dans la phalange artistique.

Le pauvre homme, se sentant père avant tout, dit adieu au glorieux avenir qu'il n'avait fait qu'entrevoir.

Il obéit à son destin sans murmure.

Mais le séjour de Bordeaux lui rappelait trop vivement celle qui n'était plus; il vint habiter Paris.

Rosa, notre héroïne, avait alors sept ans.

Confiée, ainsi que ses deux frères, Auguste et Isidore, et sa petite sœur Juliette, aux soins d'une brave et digne femme, appelée la mère Catherine, elle eut une enfance insoucieuse et libre.

La mère Catherine logeait aux Champs-Élysées.

Elle s'attacha tendrement aux petits orphelins, et prit soin d'envoyer aux écoles du voisinage Rosa et son frère aîné.

Nous avons vu tout à l'heure comment la petite fille trompait sa surveillance, en se dirigeant tous les matins du côté du bois de Boulogne, dans la saison des feuilles et de la brise.

Ce n'était pourtant ni un caractère indocile ni une âme revêche.

A Bordeaux, quand venait l'heure où sa mère essayait, chaque jour, de lui enseigner la croix de par Dieu, elle se sauvait et se cachait au fond du jardin.

Souvent alors un perroquet, très-exercé à prononcer le nom des enfants Bonheur, appelait Rosa d'une voix si distincte, que la petite fille, croyant entendre sa mère, accourait bien vite.

Mais, la leçon prise, elle s'en vengeait sur l'oiseau bavard et le châtiait rudement.

Il en fut de l'écriture comme de la lecture, c'est-à-dire qu'on eut toutes les peines imaginables à la montrer à Rosa.

Ses cahiers contenaient très-peu de pages en ronde ou en bâtarde ; mais presque toujours on y trouvait une multitude de figurines et d'esquisses aussi curieuses que pittoresques.

Ce goût pour le dessin datait de loin chez la jeune fille.

A peine eut-elle abandonné ses langes, qu'on lui vit perpétuellement un crayon entre les doigts.

Le célèbre poëte espagnol Moratin, exilé par le gouvernement de Madrid pour avoir chanté l'invasion française en 1808, habitait Bordeaux depuis cette époque. Lié très-intimement avec Raymond Bonheur, il passait toutes ses soirées dans la famille et s'amusait beaucoup des croquis naïfs de Rosa.

Moratin, qui, plus tard, se coupa la gorge, était alors le personnage le plus joyeux de la terre et le plus expansif.

Il raffolait de sa petite amie, qu'il appelait « Ma boule ronde, » et tous les soirs le poëte et l'enfant se livraient à d'interminables parties de cache-cache.

N'oublions pas que Raymond Bonheur, au point où nous en sommes de cette histoire, est à Paris avec ses enfants.

Occupé à vaincre les obstacles sans nombre entassés par la grande ville sous les pas de l'artiste qui cherche du travail, et qui trouve toutes les positions, même les plus humbles, accaparées et conquises, notre Bordelais laissa grandir ses enfants sous les ailes de la mère Catherine.

En 1832, il lui reprit les trois aînés. La petite Juliette seule resta chez la bonne femme.

Auguste et Isidore entrèrent dans un pensionnat, où leur père acquittait, en donnant des leçons de dessin, le prix de l'éducation qu'ils recevaient.

Quant à Rosa, elle fut mise en apprentissage dans un atelier de couturière.

Son aversion pour l'étude ne permettait pas de lui choisir un état plus relevé.

L'orgueilleuse et intelligente petite fille sentit vivement l'infériorité de cette condition. Bientôt on put s'apercevoir que la monotonie des travaux à l'aiguille était essentiellement antipathique à son caractère turbulent et à son indépendance innée.

Rosa, — comme disent nos habiles médecins, depuis que Molière n'est plus

là pour se moquer de leur idiome, — abhorrait la couture par *idiosyncrase*.

Elle n'était pas dans l'atelier depuis huit jours, que son visage blême et ses traits amaigris trahissaient l'ennui profond dont elle était atteinte.

Hélas! peut-on la condamner à rester douze heures par jour sur une chaise, dans une chambre sans air, le dé au doigt, à ourler et à coudre, quand au bois de Boulogne les oiseaux chantent et quand la brise caresse la feuillée!

Pour elle, c'est une véritable torture.

Heureusement son père vient lui rendre visite. Elle se jette dans ses bras tout en larmes et lui déclare qu'elle souffre le martyre.

M. Bonheur est touché de son désespoir.

Il lui fait quitter immédiatement ses travaux d'aiguille et va frapper avec elle à la porte d'une pension de jeunes personnes. On y reçoit Rosa aux mêmes conditions que l'on avait admis ailleurs ses frères Auguste et Isidore.

Raymond Bonheur en est quitte pour donner par semaine trois leçons de plus.

Mademoiselle X***, qui dirige le pensionnat, se montre fort satisfaite du professeur de dessin; mais elle ne se félicite pas également de l'acquisition de Rosa.

La jeune fille n'est cependant pas d'une nature hargneuse ou volontaire.

Elle n'en met pas moins la maison

tout entière en bouleversement. C'est un petit diable femelle, occupé sans cesse à lutiner ses compagnes et ses maîtres.

Soit en récréation, soit en classe, mademoiselle Rosa fait mille et un tours.

Elle a du salpêtre dans les veines.

Toutes les espiègleries qui peuvent passer en un mois dans la cervelle de trente collégiens s'organisent dans la sienne en quelques minutes, et n'en sont que plus pétulantes, plus folles, plus audacieuses.

Ainsi, par exemple, il lui arrive de dessiner la caricature du professeur d'anglais, des sous-maîtresses ou des grandes élèves.

Or ce n'est là qu'une moitié du crime.

Rosa découpe avec soin ces dessins grotesques, les attache, au moyen d'un bout de fil, à une boulette de pain mâché, puis les envoie au plafond de la classe, où ils restent suspendus, en balançant leurs grimaces avec la plus complète irrévérence.

On juge du tumulte et des éclats de rire.

Jamais on ne cherche la coupable.

Immédiatement, sans discussion, sans appel, Rosa se voit condamner au pain sec.

Chacun s'accorde à reconnaître ses admirables dispositions pour le dessin dans cette multitude de charges bouffonnes et frappantes de ressemblance.

Mademoiselle X***, la maîtresse du pensionnat, les déclare publiquement criminelles au premier chef; mais elle a soin de confisquer le tout, pour enrichir en secret son album d'une collection qui lui semble aussi originale qu'amusante.

Rosa est d'une faiblesse scandaleuse en grammaire; elle ne mord pas à l'orthographe et ne sait pas une ligne de géographie et d'histoire.

Une seule étude l'absorbe : c'est l'étude du dessin.

Ne lui parlez pas d'autre chose. Vous pouvez la punir et la priver de nourriture : elle a du fusain dans sa poche, et crayonnera des paysages sur son assiette,

veuve du bouilli quotidien et des haricots traditionnels.

Enfermez-la, si bon vous semble, au cachot : ses yeux s'habitueront aux ténèbres, et bientôt elle charbonnera sur la muraille sombre de splendides académies.

A chaque fin d'année, jamais elle ne manque de remporter le premier prix de dessin, au plus grand embarras de son père et à l'admiration jalouse des autres élèves.

Rosa se fût trouvée parfaitement heureuse si les pensionnaires, ses camarades, ne l'eussent blessée dans son amour-propre.

Elles appartenaient presque toutes à des familles opulentes.

Les chères petites femmes étaient ornées déjà de tous les défauts de leur sexe, nous voulons dire d'une énorme intempérance de langue, de beaucoup de vanité, de très-peu de bon sens et d'un profond dédain pour tout ce qui n'avait pas un titre et des chevaux.

La fille de notre artiste professeur était à leurs yeux une sorte de mendiante, admise par charité pure à l'avantage inappréciable de leur illustre compagnie.

Vingt fois le jour, et peut-être sans songer à mal, ces jeunes pécores humiliaient et mortifiaient leur condisciple, tantôt en comparant leurs robes de soie à sa pauvre robe d'indienne, tantôt en se moquant, au réfectoire, de son couvert et de son gobelet d'étain.

Comment donc ! elles en avaient le droit, puisqu'elles buvaient et mangeaient dans l'argenterie !

A la longue, ces coups d'épingle aigrirent la nature si franche, si ouverte et si expansive de Rosa.

Son caractère devint sombre.

Elle prit en grippe les sottes fillettes, cessa de jouer avec elles aux heures de récréation, pleurant aujourd'hui, demain se montrant irascible, et mécontentant mademoiselle X***, qui n'entendait pas qu'on manquât d'égards aux jeunes cotillons aristocrates confiés à sa gouverne.

M. Bonheur dut retirer sa fille de la pension.

De retour au logis paternel, Rosa se

livra tout entière à sa vocation d'artiste ; elle ne quitta plus l'atelier, dessinant ou peignant du matin au soir.

Quand on allumait la lampe, elle s'arrachait avec peine à ses pinceaux et à ses crayons.

On la voyait alors prendre un ébauchoir et modeler la cire ou la glaise jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Un goût très-vif l'entraînait aussi vers la sculpture, et longtemps elle s'y adonna d'une façon sérieuse; mais le génie de la couleur l'emporta décidément chez elle sur l'amour de la plastique.

A moins d'être organisé comme ces Titans du seizième siècle, qui s'appelaient Léonard de Vinci ou Michel-Ange,

on trouve dans les arts le même écueil que dans les lettres.

L'artiste et l'écrivain qui ne savent ni contenir leur élan, ni restreindre leurs efforts, s'essoufflent à coup sûr, et tombent dès leurs premiers pas dans la carrière.

Rosa Bonheur avait trop de modestie et de bon sens pour se fourvoyer de la sorte.

Quand elle eut reconnu sa voie, elle ne s'en écarta plus.

La statuaire n'ajoutait rien à son génie, et pouvait, au contraire, lui enlever beaucoup.

Nous voyons la jeune fille s'armer de

courage : elle consacre de longues années au développement de ses aptitudes artistiques.

Tous les matins elle se rend au Louvre, copie les grandes œuvres italiennes, les tableaux de Rubens, de Poussin, de Lesueur, dessine d'après les antiques et dédaigne le naturalisme hollandais.

Les admirables toiles de Paul Potter, les paysages de Ruysdael et les ciels limpides de Carle Dujardin laissent presque indifférente celle que la postérité nommera leur fille.

Rosa ne se préoccupe que de l'art sublime, c'est-à-dire de celui qui vise avant tout à reproduire les grandes passions et les grandes pensées de l'homme.

Dans les galeries du Louvre, encombrées de rapins des deux sexes et de visiteurs souvent indiscrets, notre héroïne travaille avec un recueillement, avec une assiduité qui excitent l'admiration générale[1].

Des Anglais font, de temps à autre, une halte à côté de son chevalet. Ils murmurent en regardant la toile commencée de la jeune fille :

« — *Very well, very well, indeed!* Très-bien, très-bien, vraiment ! »

[1] « Jamais, dit M. Jousselin, économe du Musée, mademoiselle Bonheur ne quittait des yeux son modèle. Elle ne faisait attention ni aux visiteurs ni à ses camarades. Je n'ai pas vu d'exemple d'une telle application et d'une telle ardeur au travail. »

Mais Rosa ne semble même pas entendre cet éloge.

Le jour où elle cessa d'étudier au Louvre, elle continua de travailler sous la direction de son père. Jamais elle n'eut que lui pour professeur. Le livret du Salon a commis une inexactitude en la désignant, une année, comme élève de Léon Cogniet.

Auguste, Isidore et Juliette apprirent à leur tour à dessiner et à peindre.

Raymond Bonheur fut aussi leur unique maître.

Cet artiste n'eut pas d'autre école que sa famille. Jusqu'au bout il voulut achever son œuvre d'abnégation et de sacrifice. La gloire, à laquelle il renonçait pour lui-même, il cherchait à la conquérir pour ses enfants.

Sous aucun prétexte il ne leur permit de travailler pour le public avant que l'heure du talent n'eût sonné.

Aussi Rosa fut-elle très-lente à recueillir quelque lucre de son pinceau. Raymond Bonheur avait fait serment de ne laisser sortir de l'atelier de sa fille que des chefs-d'œuvre.

Quatre années se passèrent pour elle à l'étude des grands maîtres.

Elle eut enfin la conscience de sa force. Mais vers quel but se dirigeront ses efforts? A quel dieu sacrifier dans ce vaste panthéon de l'art?

Fera-t-elle de la peinture historique? Cette pensée l'épouvante. Il y a, de ce côté de l'horizon, nombre d'écueils qu'elle

n'aura jamais peut-être la hardiesse de franchir. En soumettant ses toiles au jugement du public, il faut d'abord faire oublier qu'elle est femme.

Quant à la peinture de genre, elle ne convenait pas au sérieux de son caractère.

Ce fut alors que le souvenir de ses anciennes promenades au bois de Boulogne lui revint à l'esprit et décida de sa vocation.

Elle se rappela les ravissements prolongés, les extases délicieuses où la plongeait, tout enfant, la vue de la nature ; elle comprit qu'elle était née peintre de paysages et d'animaux.

Sur-le-champ, sans retard, avec cette force de volonté, cette énergie de persé-

vérance qui seule fait les grands artistes, elle se prit à étudier, non les paysages de l'école historique, avec leurs éternelles montagnes en meules de foin, leurs fontaines chargées d'inscriptions latines ou grecques, et leurs Romains en robe prétexte ; mais les forêts, les champs, les monts, les prés, comme on en voit dans le Berry ou en Bretagne, lieux agrestes par excellence, coteaux et vallons peuplés de ruminants paisibles, dont elle attrapait la portraiture à rendre Brascassat jaloux.

Tous les matins Rosa partait avec son attirail de peintre et quelques provisions.

Elle franchissait la barrière, puis s'égarait au hasard dans les vertes et luxuriantes campagnes qui environnent Paris.

Après avoir marché longtemps, elle s'arrêtait au bord d'un ruisseau, sur la lisière d'un bois, garnissait de couleurs sa palette, et faisait une rapide ébauche de la scène ou de la vue qui attiraient ses regards.

Elle rentrait, à la nuit tombante, épuisée de fatigue.

Plus d'une fois elle revint, mouillée jusqu'aux os et couverte de boue, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer, le lendemain, les pérégrinations de la veille.

Mais que faire et que devenir pendant ces jours de pluie continuelle, trop fréquents sous notre latitude?

Rosa eût voulu posséder chez elle une ménagerie complète, un couple de chaque

espèce d'animaux, comme Noé dans l'arche. Malheureusement le domicile commun ne se prêtait pas à cette idée fantastique.

On habitait un sixième étage de la rue Rumfort.

Le logement se composait de quatre pièces fort étroites, ouvrant sur une petite terrasse.

Mademoiselle Bonheur eut une fantaisie analogue à celle de Sémiramis, reine de Babylone, c'est-à-dire qu'elle se donna l'agrément d'un jardin suspendu.

Grâce à des volubiles, à des cobées et autres plantes grimpantes, elle métamorphosa la terrasse en une charmante oasis, verdissant et fleurissant au milieu d'un désert de toits.

Or cette verdure et ces fleurs étaient moins pour elle que pour un joli mouton de Beauvais, à la laine fine et soyeuse, auquel on donna la terrasse pour résidence, et qui eut, deux années entières, l'honneur de servir de modèle à notre jeune artiste.

Auguste fut spécialement chargé de prodiguer à la précieuse bête les soins les plus attentifs.

Il était tout fier de sa mission et s'intitulait gravement :

Éleveur en chambre.

Comme le modèle, qui avait brouté jusqu'à la racine toutes les plantes de la terrasse, ne paraissait plus goûter le charme du paysage, Auguste l'emmenait, chaque soir, faire un tour de promenade hors bar-

rière, pour entretenir son appétit et sa santé.

Le mouton se prêtait docilement à diverses poses. Rosa lui trouvait une rare intelligence.

Mais cet intéressant quadrupède ne pouvait pas suffire à toutes les études, et la jeune fille, avec une résolution et un courage au-dessus de son sexe, allait visiter trois fois la semaine l'abattoir du Roule.

Elle y passait des journées entières, bravant le dégoût, travaillant et prenant ses croquis au milieu de la horde brutale et repoussante des tueurs ou écorcheurs de bêtes.

Nous la voyons enfin débuter au Salon de 1841, avec deux tableaux intitulés

Chèvres et Moutons et *Deux Lapins*.

L'année suivante, les curieux s'arrêtent devant trois nouvelles toiles : *Animaux dans un pâturage*, — *Vache couchée dans la prairie*, — et le *Cheval à vendre*.

En 1843, mademoiselle Bonheur expose les *Chevaux dans un pré* et les *Chevaux sortant de l'abreuvoir*.

Son atelier gardait les toiles dont elle n'était pas satisfaite. Jamais elle ne compromit sa gloire par une exposition hâtive, et ceci nous explique pourquoi, le Salon de 1844 n'ayant montré que trois petits tableaux de Rosa, avec un taureau modelé en terre, on admira tout à coup, en 1845, douze œuvres d'elle, galerie splendide, marquée au coin du travail et du génie.

Cette année-là, notre jeune artiste vit à ses côtés, au Louvre, Raymond Bonheur, et Auguste, qui pour la première fois avait les honneurs du Musée.

Au Salon de 1846, elle apparaît seule avec cinq tableaux[1]; mais, en 1847, le livret porte tout à la fois le nom de la fille, du père et des deux fils.

Isidore débutait aussi dans la carrière.

Enfin, quelques années plus tard, Juliette, la quatrième enfant, prit place, à son tour, dans cette pléiade artistique dont Rosa devenait la plus brillante étoile.

Comme notre héroïne, en 1848, n'avait

[1] Un de ces tableaux, les *Trois Mousquetaires*, sortait de son genre habituel.

pas encore abandonné la sculpture, elle exposa un groupe en bronze, *Taureaux et Brebis*, en même temps que six tableaux, dont l'un, les *Bœufs du Cantal*, fut acheté par l'Angleterre.

Rosa Bonheur ne connut pas les longues années d'obscurité.

Plus heureuse que bien d'autres, on ne la força point à faire antichambre aux portes de la gloire.

Sa peinture, d'abord un peu timide, se montrait néanmoins étudiée, grave, admirablement consciencieuse, et pleine d'un charme naïf, d'un sentiment profond.

Au point où nous en sommes de son histoire, mademoiselle Bonheur est déjà

très-populaire. Chacun se plaît à reconnaître l'originalité de son talent.

Dans son modeste atelier, la jeune fille commence à voir tomber une pluie d'or.

Elle en est toute joyeuse, non pour elle, mais pour son excellent père, dont les cheveux ont blanchi dans une existence ignorée et pénible. Raymond Bonheur va pouvoir enfin prendre quelque repos.

C'est à sa fille à présent de travailler pour lui.

L'achat des *Bœufs du Cantal* par l'Angleterre met le sceau à la renommée de la jeune artiste, et le jury des récompenses lui décerne une médaille de première classe.

Horace Vernet, président de la commission, proclame devant une foule illustre et brillante le triomphe de mademoiselle Bonheur. Il lui offre, au nom du gouvernement, un vase de Sèvres de très grand prix.

Ces récompenses officielles doublent la joie de Rosa, car elles plongent son père dans le ravissement. Le vieillard est payé de tous ses sacrifices par la réputation de sa fille. La vie de gêne et d'angoisses est complétement oubliée.

Raymond Bonheur a rajeuni de vingt ans.

— Enfin, s'écrie-t-il, je vais donc pouvoir travailler ! Les portes s'ouvriront de-

vant moi toutes grandes. Ce n'est pas comme quand j'étais vieux!

En 1849, Rosa Bonheur envoya au Salon nombre de tableaux remarquables, parmi lesquels on doit citer le *Labourage nivernais* et un *Effet du matin*, commandés par le gouvernement[1].

Le premier de ces tableaux eut un succès d'enthousiasme. On peut l'admirer aujourd'hui au Musée du Luxembourg.

Certes, le talent de mademoiselle Bonheur n'est pas irréprochable. On ne l'ac-

[1] Somme toute, elle exposa, dans l'espace de huit ans, trente et une toiles; mais beaucoup d'autres tableaux sortirent de son atelier sans passer par le Salon. Elle peignait sans relâche, et sa renommée, qui devenait européenne, lui attirait des quatre parties du monde une foule de riches amateurs.

cusera ni de fougue, ni d'audace, ni d'un excès d'éclat.

Notre héroïne, à son début, ne s'est point signalée par un de ces coups de théâtre qui, des rangs serrés de la foule, enlèvent un artiste pour le faire asseoir sur un trône.

Jamais elle n'a rêvé l'inconnu, jamais elle n'a tenté l'extraordinaire.

Elle n'apporte dans son art ni procédé nouveau ni système subversif.

Vraiment c'était affronter mille écueils que d'offrir ainsi des tableaux simples et dégagés de charlatanisme à un public blasé par les ragoûts bizarres qu'on lui sert en peinture.

Aucune des œuvres de Rosa Bonheur

ne connaît ce qu'on nomme la *ficelle* en jargon de rapin.

Tous ses tableaux sont naïvement sentis et scrupuleusement exécutés.

Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de son succès. La simplicité, chez elle, a mieux réussi que la finesse chez les autres, et les efforts de ce pinceau naïf ne déplurent point à cette grande enfant gâtée qu'on nomme l'opinion.

Chacun de nous s'habitue beaucoup trop, dans les arts, à tout admirer de confiance ou à tout blâmer sans examen, sur la parole de son feuilletoniste ordinaire.

En examinant les tableaux de mademoiselle Bonheur, la foule se trouva surprise de sentir d'elle-même une impression vé-

ritable et sérieuse en face de ces grands bœufs blancs ou roux, à l'œil limpide, au mufle chargé d'écume ; elle s'émut au spectacle paisible et naturel de ces moutons qui broutent l'herbe savoureuse des prés ou des montagnes ; elle se sentit prise d'extase devant ces paysages qui respirent un charme si mélancolique, si rèveur, si rempli de parfums champêtres [1]

Des apologistes maladroits s'écrièrent alors :

« Cette femme peint avec la vigueur

[1] « La mission de Rosa Bonheur, nous dit, dans une notice biographique, M. Lepelle de Bois-Gallais, est de déchiffrer la sublime poésie de la nature agreste, et de traduire le grand caractère de l'œuvre de Dieu. C'est aux champs, dans les bois, sur les montagnes les plus abruptes, qu'elle cherche de préférence un aliment à ses délicieuses compositions. Son pinceau nous apprend à lire dans le livre si varié de la création. »

d'un homme! sa touche est magistrale; son faire est d'une pâte énergique, » etc.

Vous pouvez à ces deux phrases en joindre une foule d'autres de la même facture et du même style.

Oh! le pavé de l'ours!

Les artistes sont à plaindre quand tous ces braves docteurs ès niaiseries leur brûlent sous le nez l'encens de leurs éloges.

Rien n'est plus dangereux qu'un maladroit ami!

Nous trouvons, au contraire, que le talent de mademoiselle Bonheur est essentiellement féminin. Cette artiste est d'une gaucherie délicieuse dans ses compositions. Pris à part, chacun de ses personnages fait admirablement ce qu'il fait; mais

elle n'a jamais su les mettre d'accord pour l'ensemble du tableau.

Chez Rosa Bonheur, cette absence de logique est un attrait de plus.

Il est permis à une femme seule d'être assez candide pour ignorer aussi complétement les artifices et les roueries du métier.

Cette inexpérience est charmante, en ce que mademoiselle Bonheur la rachète par le sentiment, par la verve et par une touche poétique exquise.

Une qualité qu'elle porte au plus haut point, c'est la probité du pinceau.

Par là, surtout, elle obtient nos sympathies; mais vous conviendrez, mes-

sieurs, qu'elle doit paraître beaucoup moins homme encore sous cette face que sous les autres.

Au physique, Rosa Bonheur est de taille moyenne.

Elle a les traits un peu durs, mais réguliers. Son front est beau. L'inspiration y règne en maîtresse absolue.

Toutes les lignes de son profil, accusées franchement, expriment sa force de caractère. Ses yeux bruns ont de l'éclat; ses mains sont fines et nerveuses; elle a le pied très-mignon, bien que les bottes dont elle se chausse puissent faire croire le contraire.

Les bottes! vont s'écrier nos lecteurs. Est-ce que, par hasard, votre héroïne

serait *bloomériste ?* A-t-elle donc la fantaisie de s'habiller en homme, à l'instar de madame George Sand?

Oui. Mais rassurez-vous, lecteurs, c'est pour un motif tout contraire.

En vertu même du genre de peinture dont elle a fait choix, mademoiselle Bonheur est obligée de courir les campagnes, de pénétrer dans les fermes, de voir les marchés. Elle fréquente nécessairement les pâtres, les valets de labour, les maquignons.

Sous la robe, elle aurait eu à craindre mille grossièretés, au lieu que, sous les habits d'un jeune homme, elle rencontre chez ce peuple rustique bienveillance, admiration naïve, et, pour tout danger, par-

fois, l'œil en coulisse d'une jeune fermière.

Rosa ne dépasse jamais les fortifications de Paris sans ce déguisement masculin.

A la ville seulement elle prend le costume de son sexe.

Tout dans sa parure est d'une simplicité rare.

Elle fait tailler son corsage en veste et ne l'orne d'aucune dentelle ni d'aucune broderie. Ces chiffons délicats et futiles dont les autres femmes sont avides ne tentent pas sa coquetterie.

La sévère artiste ne les admet en aucune circonstance.

Presque toujours elle porte un chapeau dépourvu de garniture et trop grand pour

sa tête. Il retombe sur son cou, faute de cheveux pour le retenir.

Avare de son temps, Rosa Bonheur se dispense des soins méticuleux qu'exige la chevelure des femmes; elle se fait tondre à la Titus, et trouve cela beaucoup plus commode lorsqu'il s'agit d'endosser la redingote et de coiffer la casquette ou le chapeau rond.

Dans la rue, elle a complétement les allures d'un homme. Impossible de deviner son sexe.

Elle marche très-vite et d'un pas ferme, baissant la tête, ne regardant personne, et toujours sous l'empire de quelque préoccupation. Deux gros chiens, l'un à

sa droite, l'autre à sa gauche, l'escortent dans chacune de ses sorties.

Le déguisement masculin de Rosa lui rend des services; mais il lui amène aussi de temps à autre quelques aventures bizarres.

Un jour qu'elle rentrait d'une excursion champêtre, on lui annonce qu'une de ses amies est tombée malade.

Inquiète, et ne voulant pas même perdre cinq minutes à passer une robe, elle court chez la jeune personne et se dispose à lui prodiguer tous les soins qu'exige son état de souffrance.

Sur les entrefaites arrive le médecin, qu'on avait fait appeler.

C'était un Esculape d'une discrétion rare.

Trouvant mademoiselle Bonheur, qu'il prend naturellement pour un homme, assise au bord du lit de sa camarade, et les voyant en train de s'embrasser avec tendresse, il se retire au plus vite, laissant paraître sur ses lèvres le sourire mystérieux d'un visiteur délicat qui ne veut en aucune façon troubler la joie d'un tête-à-tête.

— Ah! mon Dieu! s'écrie la malade, qu'a donc le docteur, et pourquoi se sauve-t-il ainsi?

— Je n'en sais rien, dit Rosa, fort surprise elle-même. Est-ce que je lui ai

fait peur ? Je n'ai pourtant point de moustaches.

— Non, mais tu as un habit d'homme, et il t'a vue m'embrasser. Cours après lui, ma chère, et ramène-le bien vite Miséricorde ! il va croire que je reçois des amoureux !

Rosa descendit précipitamment quatre étages et put rejoindre le trop discret médecin sous la porte cochère.

Elle le ramena dans la chambre de la malade.

— Mais, dit celle-ci, pourquoi donc avez-vous pris la fuite, docteur? Pensez-vous que la présence de mademoiselle rende inutiles vos prescriptions et me guérisse de la fièvre?

— Ah ! balbutia notre Esculape étonné, monsieur....

— N'est pas un homme ! interrompit en riant la malade. J'en suis désolée pour vos soupçons. Permettez-moi de vous présenter, en paletot, ma plus chère camarade d'enfance, mademoiselle Rosa Bonheur, dont vous aimez tant les tableaux.

Une autre aventure eut lieu dans la maison qu'habite aujourd'hui notre héroïne.

C'était le jour même de l'emménagement.

Rosa, partie de très-bonne heure pour aller peindre dans la campagne, arriva dans son nouveau domicile comme les

ouvriers y apportaient les derniers meubles.

Fatiguée de sa course, elle prend le parti de s'asseoir sur les marches de l'escalier en attendant qu'on lui laisse le passage libre.

Voyant près d'eux un jeune homme en blouse qui les regarde et se croise les bras, les emménageurs s'écrient :

— Tiens, ce fainéant!... Donnez-lui donc un fauteuil!... Allons, haut le pied, marquis de la paresse, et vite un coup de main!

Rosa se prend à rire et se lève pour les aider à transporter une lourde armoire à glace.

Mais ses forces trahissent sa bonne volonté.

— Quel fichu gamin !... ça n'a pas plus de vigueur qu'une puce!... Va-t'en ! crièrent les emménageurs.

Un instant après, voyant Rosa pénétrer dans l'appartement à leur suite et y donner des ordres, après avoir repris ses vêtements féminins, ils se confondirent en excuses.

La jeune artiste récompensa par un double pourboire une méprise qui l'avait flattée.

Rosa Bonheur est très-distraite.

Elle peint chez elle, vêtue d'une robe assez grossière et chaussée de mauvaises pantoufles jaunes.

Plus d'une fois il lui arrive de sortir sans remarquer la négligence de son costume, ou bien elle ne s'aperçoit de sa distraction que beaucoup trop tard.

Ceci nous rappelle une anecdote racontée par un peintre de ses amis.

On devait donner au Théâtre-Français la première représentation d'une pièce curieuse.

Quelqu'un propose un fauteuil de balcon à mademoiselle Rosa Bonheur. Elle refuse; mais on insiste.

Elle finit par accepter.

Jusqu'au moment de partir, elle ne songe pas à sa toilette et continue de peindre. L'heure arrive. Une voiture est

à la porte; on lui annonce que tout le monde l'attend.

— C'est bien, dit-elle; me voilà!

Jetant palettes et pinceaux, elle campe à la hâte un chapeau sur sa tête et monte en voiture.

Les personnes de sa compagnie n'osent pas lui représenter que sa mise a trop de négligence. On arrive au théâtre, et chacun s'installe au balcon.

Rosa se trouve placée à la gauche d'un monsieur fort élégant, que sa toilette effarouche.

Ce monsieur la toise du haut en bas; il se recule avec affectation, sans que notre héroïne distraite comprenne ses airs dédaigneux.

Pendant l'entr'acte, il quitte son fauteuil, cherche l'ouvreuse et lui dit :

— Vous vous êtes trompée sans doute en plaçant dans notre voisinage une femme en savates et à la robe tachée d'huile. C'est intolérable! Faites-la sortir.

— Impossible, monsieur, répond l'ouvreuse. Je n'ai pas le droit de renvoyer des personnes qui ont payé leur place.

Une discussion s'engage. Laurent, conservateur du théâtre, intervient.

— Qu'est-ce donc? demande-t-il en s'approchant. De quoi se plaint monsieur?

— Je me plains d'être placé au balcon de la Comédie-Française à côté de gens qui tout à l'heure vont manger du veau

froid en famille! répond avec un accent de colère notre élégant personnage.

— Du veau froid? murmure Laurent confondu.

— Oui, monsieur, du veau froid, comme cela se pratique à Lazari.

Le conservateur avance la tête à l'entrée des stalles, reconnaît en société de la voisine du plaignant un de nos peintres de genre les plus connus, échange avec lui quelques paroles rapides, et revient dans le couloir.

— Votre nom, s'il vous plaît? dit-il au monsieur bien mis.

— Que vous importe mon nom?

— Permettez!... Il s'agit d'une offense

brutale dont l'administration ne se rendra pas responsable, surtout envers la personne dont vous repoussez le voisinage.

— Ah! quelle est donc cette personne si digne d'égards?

— C'est mademoiselle Rosa Bonheur.

— Vous vous moquez de moi, monsieur!

— Nullement, je vous assure. Cette dame en savates et à la robe tachée d'huile est bien l'auteur du *Labourage*, du *Marché aux Chevaux* et de quelques autres chefs-d'œuvre. Votre nom?... Je vais à l'instant même la prier, de votre part, de quitter la salle.

— Oh! monsieur, grâce!... Dites-moi

que vous ne lui avez pas répété mes discours.

— Alors vous consentez à rester près d'elle?

— Je suis dans la confusion, je vous le proteste.

— Nous avons encore une première loge vacante. Désirez-vous que je l'offre à mademoiselle Bonheur? Sa toilette jure ffectivement d'une manière scandaleuse auprès de la vôtre.

Laurent vengeait la grande artiste.

Il ne crut pas devoir trop punir la sottise du monsieur bien mis, qui disparut et ne rentra pas au balcon.

Rosa Bonheur habite rue d'Assas, pres-

que au coin de la rue de Vaugirard, dans le seul quartier de Paris peut-être où se trouvent encore des jardins et où l'avalanche des moellons n'ait pas renversé les arbres.

Elle demeure là dans un petit cottage, tout gracieux et tout verdoyant. Quelques plates-bandes semées de fleurs le séparent de la rue.

Vous entrez. Un singe favori vous accueille sur le perron par des gambades et des grimaces.

Le rez-de-chaussée se compose d'une salle à manger et de trois chambres à coucher fort modestes dans leur ameublement.

Un domestique vous annonce et vous

fait monter au premier étage, à l'atelier de mademoiselle Bonheur, par un escalier soigneusement recouvert de tapis d'Aubusson.

Cet atelier, tendu en velours vert, offre une abondance de meubles coquets, où le choix délicat d'une femme se révèle tout d'abord. Néanmoins les panoplies fixées aux murs nous semblent une ornementation bizarre et déplacée.

La pièce forme salon.

Rien de plus brillant, de plus net et de plus propre. On se mire dans le parquet.

Pendant six jours de la semaine, l'entrée du sanctuaire est à peu près interdite à tout le monde.

Il ne s'ouvre que le vendredi, jour de réception.

Tout en vous faisant le plus aimable accueil, tout en vous adressant des questions ou en répondant aux vôtres, Rosa Bonheur travaille.

— Vous me permettez, n'est-ce pas, de reprendre mon pinceau? vous dit-elle après l'échange des premières politesses. Nous causerons tout de même.

Dès six heures du matin elle se lève, et ne cesse de peindre que pour dessiner, quand le jour tombe.

Elle se montre infatigable.

A une heure après minuit seulement elle quitte son crayon.

Pendant cette longue période de travail, elle aime à entendre de la musique ou une lecture.

On nous affirme que George Sand est son auteur de prédilection. Ceci nous semble trop curieux pour que nous ne cherchions pas à l'expliquer.

Mademoiselle Bonheur, chacun s'accorde à le dire, est d'une angélique pureté d'âme.

Quelle satisfaction de l'intelligence ou quel enseignement du cœur cherche-t-elle dans ces livres d'une immoralité si flagrante? Évidemment elle cède au charme irrésistible du style, parce qu'elle sent que le poison des idées n'a sur elle aucune in-

fluence et que le danger ne doit pas l'atteindre.

Mais elle est la seule femme peut-être à laquelle il soit permis de les lire.

Ne suivez son exemple que si vous possédez sa haute et sévère raison : vous feriez naufrage là même où sa barque a vogué sans crainte.

Rosa Bonheur n'a connu que deux sentiments, son amour sans bornes pour son père et sa famille, et sa passion pour l'art, également sans bornes.

Décidée à ne pas contracter mariage, elle repousse impitoyablement ceux qui aspirent à sa main.

Qu'ils soient artistes ou hommes du

monde, ils en sont pour leurs soupirs, et, quand ils la conjurent de renoncer à cette inflexible détermination :

— A quoi songez-vous? répond-elle. Suis-je propre à faire une femme? Non. Je reste avec mes brosses et mes pinceaux. Pour Dieu, cessez de me tenir de pareils discours, ou nous ne pourrons même plus rester amis!

Jamais on ne l'a vue encourager, même une heure, les espérances de personne; jamais elle ne se joue d'une affection qu'elle ne partage pas, ainsi que le font sans remords presque toutes les personnes de son sexe, vouées par nature aux instincts de la coquetterie. Lorsque les louanges qu'on lui adresse sont excitées par un enthou-

siasme suspect de ferveur amoureuse, au lieu de les savourer avec égoïsme, elle y met au plus vite un terme et change l'entretien.

Rosa Bonheur vit familièrement au milieu du monde artiste, qui a la réputation d'être fort peu collet-monté.

Toutefois, ceux qui gazent le moins leur conduite et leurs discours lui prodiguent des marques de respect sincères.

Un des plus débraillés, le musicien Schann, qui a posé dans la *Vie de Bohème*, pour le fameux type de Schaunard, a dit de mademoiselle Bonheur :

« C'est l'ascète du travail et de la vertu. »

En effet, jamais femme ne s'est trouvée en rapport avec plus grand nombre d'hommes, et ne s'est astreinte aux lois d'une plus irrévocable continence.

Notre héroïne a fait de nombreux voyages. Elle voudrait connaître toutes les prairies, toutes les montagnes, tous les bois et tous les ruisseaux de la terre. Tour à tour elle a parcouru les Pyrénées, l'Espagne et les provinces les plus pittoresques de la France.

Il est rare que de ses excursions elle rapporte beaucoup de croquis ou d'esquisses.

Rosa, comme Claude Lorrain, se fie à la puissance et à la sûreté de sa mémoire.

En ce moment, elle se propose d'aller

en Écosse, afin d'y composer un grand tableau. Mais, dans son impatiente ardeur, elle n'attend pas qu'elle soit arrivée au milieu des Highlands. D'avance elle veut essayer ses forces, et l'on trouve déjà dans son atelier cinquante ébauches de paysages qu'elle n'a jamais vus.

Rosa Bonheur a pour lectrice ordinaire mademoiselle Micas, une de ses amies intimes. Elles vivent en sœurs dans le même logement et ne se quittent jamais.

Sans mademoiselle Micas, la demeure de l'artiste serait livrée à l'abandon.

Complétement absorbée par son travail, Rosa est incapable des moindre soins domestiques, et ce défaut, si c'en est un chez elle, est poussé si loin, que très-sou-

vent on est obligé d'employer la force pour l'arracher de son chevalet, à quatre heures de l'après-midi, et la faire déjeuner.

Mademoiselle Micas est une femme de trente-six ans, d'une apparence assez maladive, et portant sur son visage le cachet d'une grande bonté.

Elle suit Rosa dans toutes ses excursions.

Cette personne, à la mine chétive et frêle, est douée d'une faculté singulière : elle parvient à dompter, par la seule force du rayon visuel, tous les animaux que son amie veut peindre.

Dans la campagne, elle aborde le taureau le plus dangereux, le regarde d'une certaine manière pendant quelques se-

condes, le magnétise, puis le saisit intrépidement et lui fait prendre toutes les attitudes possibles.

L'animal, devenu docile, pose aussi longtemps que Rosa le désire.

Une fois, néanmoins, un bouc faillit tuer mademoiselle Micas à coup de cornes. Il lui déchira ses vêtements et la renversa ; mais elle parvint à le maîtriser, non par le moyen de ses faibles muscles, mais par la puissance du regard, après une lutte qui dura près d'un quart d'heure.

Aujourd'hui notre héroïne a presque réalisé son rêve de jeunesse.

Elle possède, rue d'Assas, un joli commencement de ménagerie : deux chevaux, cinq chèvres, un bœuf, une vache, des

ânes, des moutons, des chiens et des oiseaux, sans compter une basse-cour composée de sujets fort rares et fort intéressants.

Mademoiselle Bonheur étudie les mœurs de ses animaux. Elle aime à faire leur histoire, ou plutôt leur apologie.

En ce moment elle peint une toile où se trouvent plusieurs ânes, et déclare que ces quadrupèdes, traités avec un si profond dédain, sont des êtres complétement méconnus.

Son cours d'histoire naturelle est fort curieux à entendre.

On ne saurait dire avec quelle originalité piquante elle le débite. Ce gracieux professeur intéresse, éblouit, et devient

poëte en expliquant le caractère et les mœurs de ses sujets de prédilection.

Rosa Bonheur a dans le dialogue beaucoup de vivacité, beaucoup de verve, jointes à une grande profondeur de jugement et à une délicatesse exquise dans les idées.

Ses récits sont pleins de finesse.

Elle sait manier le sarcasme et faire vibrer la corde ironique sans jamais blesser son interlocuteur.

Dans les premiers mois de 1849, elle eut le chagrin de perdre son père. Le vieux Raymond mourut d'une attaque de choléra. Depuis deux ans il avait été nommé directeur de l'école communale de dessin

pour les jeunes filles, située rue Dupuytren.

Rosa l'assistait dans ses fonctions. Elle contribua beaucoup à relever cette école.

Après la mort de son père, elle devint directrice en titre ; mais c'est sa sœur Juliette, aujourd'hui madame Peyrol, qui gouverne et conduit les classes.

Mademoiselle Bonheur ne paraît à la rue Dupuytren qu'une fois la semaine.

Pour les élèves, c'est le grand jour, le jour au rire, aux larmes, aux émotions. Grandes et petites filles attendent la célèbre artiste avec une impatience visible. On se demande ce que va dire, ce que va faire mademoiselle Rosa.

Dès que son pas ferme résonne au seuil de la classe, le silence le plus religieux s'établit.

La directrice passe rapidement sa revue.

Elle donne à chaque élève un avis, toujours écouté comme un oracle, attendu qu'elle enseigne d'une façon merveilleuse.

D'un ton bref, elle gourmande les plus maladroites.

Même à celles qui la contentent on ne lui entend jamais dire :

« C'est bien ! »

Le sévère professeur semble fuir toute espèce d'expansion, gouvernant sa classe

avec la brusquerie et la rudesse d'u
grognard qui montre l'exercice à de
conscrits.

Rosa ne supporte pas la vue d'un mau
vais dessin.

— Vous feriez mieux, mademoisell
d'aller racommoder des bas chez vot
mère! dit-elle à l'élève dont le crayo
persiste dans ses négligences ou ses ma
adresses.

Il faut très-peu de chose pour fai
pleurer une femme, et il faut moins q
rien pour faire pleurer une jeune fille.

Aussi presque toujours la coupab
éclate en sanglots.

Mais l'inexorable directrice ne la co

sole pas dans l'humiliation de son orgueil. Elle lutte contre l'attendrissement qui la gagne, passe outre, et fait rire toute la classe par quelque saillie inattendue.

L'élève désolée essuie ses pleurs et rit comme ses compagnes.

Une fois, plusieurs des *grandes* s'imaginèrent d'imiter la directrice et de porter les cheveux à la malcontent.

Elles croyaient ainsi lui faire leur cour.

— Bonté divine, mesdemoiselles! que vous êtes laides! dit Rosa. Ce n'est point ici une classe de garçons. Tâchez, je vous prie, de rester de votre sexe!

Avec ses parents mademoiselle Bonheur se montre aussi tendre et aussi affectueuse

qu'elle semble l'être peu dans ses visites à la classe de la rue Dupuytren.

Sa belle-mère[1] est traitée par elle avec des égards infinis et un respect qui ne se dément jamais.

Rien, du reste, n'est comparable à l'union qui règne dans cette famille.

Auguste a épousé une nièce de madame veuve Bonheur, et M. Peyrol, le mari de Juliette, est un fils du premier lit de sa belle-mère. Isidore, qui promet à la France un sculpteur distingué, n'a pas encore pris femme.

Tous vivent ensemble dans la maison où se tient la classe.

[1] Raymond Bonheur avait convolé en secondes noces.

Rosa elle-même y a une chambre.

Les dernières grandes œuvres offertes par mademoiselle Bonheur à l'admiration du public sont le *Marché aux Chevaux* et la *Fenaison*. Pour exécuter la première de ces peintures, toile immense où elle déploya une vigueur de pinceau qu'on ne lui avait point connue jusqu'alors, elle se livra, dix-huit mois durant, aux études les plus consciencieuses.

Vêtue d'une blouse, elle se rendait, deux fois la semaine, au marché aux chevaux.

Elle avait toutes les allures d'un rapin de premier choix.

— Allons, viens par ici, *petiot!* lui dit un jour un vieux Normand, qui lui écrasa presque l'épaule d'un coup de sa rude

main. Tu vas voir la superbe bête! Fais le portrait de mon cheval, et je te paye un canon.

Rosa fit le portrait.

Seulement elle eut une peine extrême à se défendre de la récompense promise.

Le gouvernement acheta, d'abord, à mademoiselle Bonheur, le *Marché aux Chevaux;* mais l'artiste, quelque temps après, put rentrer en possession de son œuvre, et la revendit à M. Gambart, éditeur anglais, pour une somme de quarante mille francs.

M. Gambart, homme de beaucoup de mérite, a fondé, à Londres, une exposition annuelle des œuvres d'art de la France.

Nos peintres nationaux y trouvent une grande ressource et un grand profit.

Albion raffole du talent de Rosa Bonheur[1]. Si elle voulait acquérir, en huit jours, une fortune considérable, la chose serait bientôt faite.

Elle n'aurait qu'à ouvrir ses cartons, qui renferment sept à huit cents croquis ou esquisses.

Or, en Angleterre, il n'est pas un bout de papier, crayonné par elle, qui, dans une vente artistique, ne monte, pour le moins, à la somme de cinq cents francs.

[1] L'Amérique elle-même, cette nation si réfractaire aux beaux-arts, a payé, l'an dernier, dix mille francs une toile que peu de personnes ont vue et qui représente une scène dans les Pyrénées.

Il en est beaucoup qui se vendraient plus de mille.

M. Gambart ayant exposé à Londres un seul dessin de notre héroïne, ce dessin fut disputé par cinquante amateurs et adjugé au prix de deux mille francs [1].

Rosa Bonheur sait à merveille le prix qu'on attache au moindre de ses coups de crayon. Cependant proposez-lui d'acheter une feuille de son album, elle vous répondra :

— Les croquis d'un artiste font en quelque sorte partie intégrante de lui-même. C'est là qu'il puise ses inspirations; il ne

[1] La célèbre artiste a fait le voyage de Londres, et l'aristocratie anglaise se disputa l'honneur de lui faire accueil.

doit jamais s'en séparer. Si je meurs et que ma famille soit pauvre, on vendra les miens pour elle; sinon, je les lègue d'avance à ma ville natale.

Ce langage peint notre héroïne.

Jamais on ne la voit sacrifier l'art ni ses droits immortels au culte du veau d'or.

Un riche Hollandais, visitant un jour son atelier de la rue d'Assas, la supplie de lui peindre, en deux heures, pour la somme de mille écus, une ébauche de quelques centimètres.

— Non, répond-elle, il m'est impossible de vous satisfaire : *je ne suis pas inspirée.*

Quel artiste se flattera d'avoir plus de

désintéressement et plus de conscience?

Une autre raison pour laquelle Rosa Bonheur n'atteindra jamais à une grande fortune, c'est la générosité dont chaque jour elle donne la preuve.

Sans cesse elle court au-devant de la souffrance; jamais elle ne rencontre l'infortune sans la secourir.

Tous ses amis et tous les artistes pauvres vous diront qu'elle oblige avec une discrétion rare, avec un élan de fraternelle sollicitude, avec une grâce parfaite, qui double le prix du service rendu[1].

[1] Vingt fois, avant que la vente de ses tableaux ne gonflât sa bourse, elle mit au Mont-de-Piété, pour venir en aide à des confrères dans la gêne, les médailles qu'elle avait conquises aux diverses expositions. Elle loge, rue Dupuytren, deux femmes âgées et pauvres qui furent autrefois ses concierges.

Quelques anecdotes encore à l'appui de la délicatesse et de la bonté de son cœur :

Une dame artiste, menacée de perdre la vue, s'adresse au comité des peintres. Plusieurs de nos pinceaux illustres apostillent sa requête. On lui accorde un secours de *dix francs.*

Humiliée jusqu'au fond de l'âme, la malheureuse femme ne sait si elle doit accepter ou non; car la misère et la faim sont à sa porte.

— Refusez, lui fait dire mademoiselle Bonheur : la dignité de l'art l'exige!

En même temps elle décroche un petit tableau de la muraille de son atelier. Ce tableau, mis en loterie, procure une

somme considérable à l'artiste indigente.

Un jeune sculpteur, épris du talent de Rosa, met sous enveloppe un billet de Banque de cent francs, avec ces lignes :

« Mademoiselle,

« Voilà tout ce dont je puis disposer. Serez-vous assez aimable pour m'accorder en échange un croquis de votre main, de la dimension du billet? »

Le soir même il reçoit une esquisse estimée mille francs, et Rosa lui fait remettre son billet de Banque.

Nous aurions à citer une foule de traits du même genre.

Après l'Exposition universelle, on acheta la toile de la *Fenaison* pour le Luxembourg, et Rosa obtint une médaille de première classe, « l'auteur du tableau ne pouvant pas être décoré, » disait le rapport.

Cette impossibilité est de celles qui nous choquent.

On décore de la Légion d'honneur des religieuses et des vivandières : pourquoi donc exclure de la même récompense les femmes artistes qui ont, comme notre héroïne, un talent si incontestable, et surtout une vie si pure, un caractère si digne, une histoire si féconde en nobles actions, en bienfaisance et en vertu?

Que le pouvoir y songe et reste conséquent avec lui-même.

Le génie n'a point de sexe.

FIN.



Imp V. Janson rue Dauphine 18 Paris.

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Mémoires de Ninon de Lenclos, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. Beaucé, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet, 15 fr.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.

LES CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

68

VIENNET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

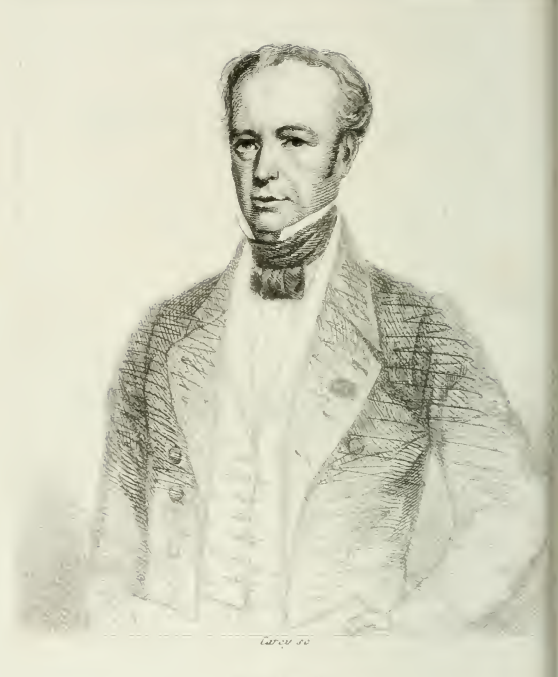
50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

VIENNET

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Carey sc

VIENNET

Publié par G. HAVARD   *Imp. Lemercier 67 r. St. Jacq. Paris*

LES CONTEMPORAINS

VIENNET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

VIENNET

Il y a plus d'un genre de célébrité.

Le personnage qui apparaît à son tour dans ce long cortége de silhouettes contemporaines que nous avons fait défiler sous les yeux du public est célèbre à sa manière.

C'est le Napoléon du ridicule.

Depuis que notre pays existe, pense et

parle, il n'y eut jamais d'écrivain, jamais d'homme public plus moqué, plus bafoué, plus turlupiné que M. Viennet, membre de l'Académie française, ex-pair de France, et poëte à ses heures de loisir.

Après avoir lu et relu les pièces du procès qui, voici trente ans bientôt, reste en litige entre cet immortel et l'opinion publique, nous ajouterons :

Il n'en est pas qui l'ait mieux mérité.

Le lecteur jugera.

Béziers, chef-lieu du département de l'Hérault, eut l'honneur de souhaiter la bienvenue en ce monde à Jean-Pons-Guillaume Viennet, le 18 novembre 1777.

On voit que notre héros est d'un âge respectable.

Mais il est homme à vivre son siècle, et, dans les promenades, dans les salons, au théâtre, partout, vous le rencontrerez ingambe et plein de verdeur.

Son père, Jacques-Joseph Viennet, fut d'abord chartreux à dix-huit ans, et chanoine à vingt ans.

Puis, — c'est monsieur son fils qui daigne nous l'apprendre avec sa légèreté voltairienne, — il jeta le froc aux orties, et changea son aumusse contre une dragonne.

Viennet père obtint une lieutenance.

Il entra dans un régiment de cavalerie

commandé par un de ses oncles, combattit à Rosbach, et fut licencié à la paix de 1763, sans pension et sans fortune.

Deux fois il se maria dans sa province.

Jean-Pons-Guillaume est l'aîné des enfants issus du second mariage.

C'était, du reste, une famille qui rappelait le temps des patriarches par le nombre de ses rejetons. Le héros de cette notice n'eut pas moins de douze frères cadets, qui suivirent, comme lui, la carrière des armes, et ceignirent leur front de très-peu de lauriers.

Mais terminons avec l'*auteur de ses jours*, comme il dit fort élégamment lui-même, dans son style académique.

La Révolution éclata.

Tout alors était dans ce cri de guerre :

« A bas les nobles! vivent les bourgeois! »

On guillotinait les premiers pour faire place aux seconds, et la France, depuis soixante ans, a beaucoup à se louer de sa nouvelle aristocratie.

Jacques-Joseph Viennet, père de l'homme qui a commis la tragédie d'*Arbogaste*, fut élu membre du conseil municipal de Béziers.

On l'envoya plus tard à l'Assemblée législative, puis à la Convention.

C'était un des rares députés honnêtes auxquels nos provinces confièrent leur mandat dans ces mauvais jours.

Au moment du procès de Louis XVI, il soutint avec énergie, malgré les sinistres clameurs de la plupart de ses collègues, une thèse où éclatait la voix de la justice et de la raison.

« Vous n'avez pas le droit, leur criait-il, d'usurper le pouvoir judiciaire. C'est un abus monstrueux dont vous allez vous rendre coupables ; c'est un crime que vous allez commettre ! »

Marat, ne pouvant rétorquer sa logique, voulut, dit-on, lui brûler la cervelle.

Ce point d'histoire est assez vraisemblable.

Notre député de l'Hérault vota pour la réclusion du roi jusqu'à la paix.

Quelque temps après, chargé de surveiller la remonte des quatorze armées de la République, il refusa vingt mille chevaux d'un seul bloc, malgré les trent mille louis de pot-de-vin que lui offrit délicatement le fournisseur.

Plus tard, il entra au Conseil des anciens, et mourut, en 1824, dans sa quatre-vingt-douzième année.

Jean-Pons Guillaume fut un enfant précoce.

Un abbé, son oncle maternel, lui fit bégayer du latin au sortir des langes. A quatorze ans il avait terminé toutes ses études.

Sans la Révolution, qui jugeait à propos de couper la tête des prêtres comme celle

des nobles, Jean-Pons-Guillaume eût suivi la carrière ecclésiastique et fût devenu très-certainement un des curés de la capitale. Il devait recueillir la succession d'un autre frère de son père, également dans les ordres, et qui se trouvait à la tête de la paroisse de Saint-Merry.

L'héritage de la cure n'était plus possible.

C'est un des rares bienfaits dont il faut remercier 93, car Jean-Pons-Guillaume eût fait un singulier ministre du Seigneur.

Il orna ses flancs d'une sabretache, et prit les allures fanfaronnes d'un soudard, ce qui convenait beaucoup mieux à sa nature hâbleuse et méridionale.

Mais, ne voulant point se résigner à la

condition de simple soldat ni passer par les grades inférieurs, il pria son père d'user de son influence pour le faire admettre d'emblée, comme sous-lieutenant, dans le corps de l'artillerie de marine.

La République de 1798 commençait à tolérer de nouveau ces passe-droit si fort reprochés à l'ancien régime.

Or Viennet père avait des principes rigides.

Il sermonna vertement monsieur son fils, et lui répondit :

— Prends un mousquet! va sur les champs de bataille, et gagne ce que tu pourras gagner par ta conduite et par ton courage.

— Mais, mon père...

— Silence! Crois-tu que je sois ici pour faire uniquement les affaires de ma famille et l'avancer quand même, au préjudice des autres citoyens?

Jean-Pons-Guillaume était né pour l'intrigue.

Il tourmenta si longtemps et si bien Truguet, le ministre de la marine, qu'il finit par obtenir la sous-lieutenance objet de son ambition.

Depuis deux ans il était au service.

Un jour, ou plutôt une nuit, les Anglais surprirent le vaisseau l'*Hercule*, et le capturèrent avec tout son équipage, après une lutte des plus sanglantes.

Notre héros se trouvait au nombre des officiers vaincus.

Les ténèbres, qui cachèrent malicieusement ses exploits, nous privent du plaisir de les raconter.

Jean-Pons-Guillaume resta sur les pontons de Plymouth jusqu'à la paix d'Amiens. On le traita fort mal. Il eut gravement à se plaindre de la manière dont la perfide Albion se conduisait envers les prisonniers français.

Du pain noir, arrosé d'eau fétide, composait toute sa nourriture, et rarement on lui permettait de quitter sa sombre casemate pour aller respirer l'air sur le pont.

Aussi voua-t-il au colosse britannique une haine irréconciliable.

Il dépasse là-dessus en férocité Chauvin lui-même, ce type aussi grotesque qu'original de nos vieilles rancunes patriotiques.

Vous l'entendrez perpétuellement répéter ce vers comme un axiome :

Crains les dons de l'Anglais ; ils sont faits par la haine !

On se rappelle sa virulente sortie de l'année dernière, à l'Institut, contre les anglomanes.

M. Viennet exècre les Saxons et les exécrera toujours, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse. Dans sa rancune violente et dans son mépris, il les place absolument sur la même ligne que les romantiques, les républicains et la Société de Jésus.

Néanmoins la démocratie ne fut pas toujours pour Jean-Pons-Guillaume un objet d'horreur.

Nous n'inventons rien, son histoire est là pour appuyer nos assertions.

A peine a-t-il revu sa patrie, grâce aux victoires de Bonaparte, qu'il se pose brusquement et sans dire gare en républicain farouche.

Il vote contre le consulat à vie, et, plus tard, contre l'Empire.

Cette conduite n'est pas faite pour lui attirer les bonnes grâces de Decrès, qui a remplacé Truguet au ministère de la marine.

Le jacobin Viennet a la naïveté de se plaindre.

Mais l'oreille du pouvoir est insensible. On laisse plus d'un an vacante une place de capitaine qui lui revient de droit.

Il se fâche, crie, tempête contre le despotisme impérial ; mais on lui insinue délicatement, de la part du ministre de la police, que de bons et solides verrous sont tout prêts, s'il ne veut pas se taire, à garantir dorénavant son silence.

Après les pontons, le cachot politique · la perspective manque de charme.

Les mécomptes de Jean-Pons-Guillaume lui inspirent de sages et judicieuses réflexions. Il cesse de clabauder contre l'Empire et jette le bonnet de jacobin pour ne plus le reprendre.

On lui donne sa place de capitaine.

Aussitôt, et sans la moindre transition, il chante l'Empereur sur toutes les gammes.

Te suive qui pourra, César, je perds haleine!
Je sais que de nos vers ton nom n'a pas besoin;
Que sans nous ta mémoire ira bien assez loin;
Qu'une vie aussi pleine, un règne aussi prospère,
Feraient le désespoir et l'écueil d'un Homère;
Mais, quand la Renommée, enflant toutes ses voix,
Remplit le monde entier du bruit de tes exploits,
Au milieu des transports que ta gloire fait naître,
De mes sens étonnés je ne suis plus le maî re!
Le passé n'a plus rien que je puisse admirer,
Et nul autre que toi ne sait plus m'inspirer.

Nous avons omis tout à l'heure un fait biographique important.

Sur les pontons anglais, au milieu de brouillards éternels et d'exhalaisons ma-

récageuses, la Muse de la poésie était venue consoler Jean-Pons-Guillaume.

Il avait pu supporter, grâce à ses caresses, les chagrins et les tortures de la captivité.

César, qui n'oubliait pas les votes hostiles de notre ex-jacobin, devenu tout à coup l'apologiste ardent de ses hautes conquêtes, ne se laissa point désarmer par cet enthousiasme lyrique.

Viennet végéta piteusement jusqu'en 1813 dans son grade de capitaine.

A cette époque eut lieu la campagne de Saxe.

Notre homme y prit part, avec tout son corps, que nos désastres maritimes permettaient de joindre aux troupes de terre:

Il reçut la croix après la bataille de Lutzen; mais à Leipsick il fut obligé, pour la seconde fois, de rendre les armes et de rester prisonnier de guerre.

La chute de l'Empire le rendit libre.

Son premier soin fut de se rallier aux rois légitimes et de saluer leur retour.

Donnant à Pégase un coup d'éperon superbe, il s'éleva tout en haut de la sainte montagne et fit chanter à sa Muse la blancheur des lis.

On trouva les vers détestables, mais l'intention parut bonne.

Viennet, pour récompense, eut l'honneur insigne d'être élevé au grade d'aide de camp de M. de Montélégier, aide de camp

lui-même de Son Altesse Royale monseigneur le duc de Berry.

Presque aussitôt survint la fantastique résurrection de l'Empire.

N' saut' point-z-à demi,
Paillass', mon ami!

Jean-Pons-Guillaume cache sa cocarde blanche et reprend, comme si de rien n'était, du service dans l'armée de Napoléon. Son flair politique ne va point jusqu'à sentir Waterloo.

Mais le v'là r'chassé,
Vl'à l'aut' replacé :
Viv' ceux que Dieu seconde !

Il retire de sa poche la blanche cocarde, et se hâte d'aller présenter ses hommages à M. de Montélégier, qui revenait de Gand.

— Osez-vous bien vous présenter devant moi? dit celui-ci d'un ton de colère.

— Je n'ai pas signé l'acte additionnel, je vous le proteste, murmure humblement Viennet.

— Qu'importe, si vous avez pris l'épée pour la défense de l'usurpateur?

— C'est-à-dire que je suis resté dans l'intention de mieux le combattre.

— Vous?

— Moi-même.

En même temps, il présentait à M. de Montélégier deux brochures ayant pour titres : *Lettre d'un Français à l'Empereur sur la Constitution qu'on nous*

prépare, et *Opinion d'un homme de lettres sur la Constitution proposée.*

L'aide de camp de monseigneur le duc de Berry ne daigna pas lire une page de ces deux factums et tourna le dos à Jean-Pons-Guillaume.

Le voilà privé de sa place, exclu de l'armée, sans protecteur et sans ressources.

— Allons, se dit-il, c'est à ma Muse de sauver encore une fois ma barque du naufrage. Montélégier n'est qu'un brutal et un sot. Le roi me rendra justice ; il suffit de me faire entendre du roi. Chante, ô ma Muse, chante!

On était au mois de juin 1816.

Paris se trouvait en fête à l'occasion du mariage du duc de Berry avec la princesse Caroline de Naples.

Jean-Pons-Guillaume profite de l'occasion pour rimer la cantate amusante qui va suivre.

Comme, avant tout, son but était de chatouiller l'oreille du roi, vous comprenez qu'il flatte tout d'abord Louis XVIII, avant de célébrer le royal hymen.

O rusé poëte!

Mais voici la cantate :

C'est notre père, allons lui rendre hommage.
L'auguste voix qui sort de ce palais
N'annonce plus la guerre et le carnage;
C'est un signal de bonheur et de paix.

Quelle illustre race
A tant de bonté
Unit plus de grâce
Et de majesté?

Deux fois son absence
Causa nos malheurs,
Deux fois sa présence
A séché nos pleurs.

La paix, la victoire,
L'ornent tour à tour;
Huit siècles de gloire
Fixent notre amour.

Quelle est cette aimable étrangère?
Je sens déjà qu'elle m'est chère.
Ainsi qu'à mon regard elle plaît à mon cœur.
. . . .
Elle revient s'unir au sang dont elle est née,
Et, fille des Bourbons, nous aimera comme eux.

Son hymen fait notre espérance,
Qu'il soit payé de notre amour.
Les fils qu'il promet à la France
Sur nos fils régneront un jour.
. . . .
Ils seront dignes de leur père,
De nos aïeux et de nos rois...

Et cætera!

Nous croyons que de pareilles citations peuvent donner à nos lecteurs une haute idée du génie poétique de Jean-Pons-Guillaume, ce futur adversaire des romantiques et de l'audace du rhythme.

Louis XVIII eut l'indélicatesse de ne pas jeter des cris d'admiration.

Nulle faveur de la cour ne récompensa ces strophes brillantes, et notre héros, pour vivre, fut obligé de se faire journaliste. On le chargea du compte rendu des Chambres dans le *Journal de Paris*.

Sa position précaire ne fut pas de longue durée.

Tout méchant poëte qu'il était, Jean-Pons-Guillaume avait un physique orné de quelque agrément.

Aux yeux des femmes, une figure passable rachète bien des mauvaises rimes.

Viennet fit un mariage avantageux, qui lui assurait une belle et large indépendance.

L'épouse avait cinq ou six ans de plus que l'époux, mais elle possédait vingt mille livres de rente [1].

Quelle aubaine !

Jean-Pons-Guillaume peut, dès lors, en toute sécurité, se lancer dans l'opposition et dire leur fait à ces rois malappris qui laissent impertinemment sans réponse la cantate du 19 juin.

[1] Madame Viennet vit encore. Son grand âge l'a rendue aveugle.

Sa rancune est d'autant plus vive, que, peu de jours après la publication de cette cantate, il a trouvé moyen de faire remettre directement au roi un autre chef-d'œuvre poétique, destiné à le fléchir.

Pourquoi n'en citerions-nous pas une bribe? –

Nos derniers neveux peuvent-ils trop connaître le talent littéraire des antagonistes de Lamartine et de Victor Hugo?

Je te bénis, Louis, tu sauves la patrie!
. . . .
Du glorieux Louis secondons la sagesse;
Des ennuis de l'exil consolons sa vieillesse;
Charmons par nos accords les ennuis du pouvoir;
De sa vie orageuse embellissons le soir.
. . . .
Que dis-je? Le Français, pleurant son imprudence;
Ne croit plus au bonheur que promet la licence;

Il sait, et nos malheurs nous l'ont redit assez,
Que de leur trône en vain les rois sont renversés ;
Qu'un État populaire en proie à des caprices
Toujours à des tyrans est livré par ses vices,
Et que la liberté ne reprend tous ses droits
Qu'au pied d'un trône heureux et fondé sur les lois.

Jean-Pons-Guillaume passa du *Journal de Paris* au *Constitutionnel.*

Cette dernière feuille servait alors de quartier général à bon nombre de faiseurs littéraires, jadis aux gages de la censure impériale, savoir : les Arnaud, les Jouy, les Tissot, etc.

Tous avaient retourné leur casaque

Notre spirituelle patrie les acclamait comme de grands citoyens.

Viennet, grâce à sa fortune, devient

tout de suite, au milieu du parti libéral, un personnage d'importance.

Il débute comme auteur tragique vers la même époque, et fait jouer successivement au Théâtre-Français *Clovis* et *Arbogaste*.

On connaît la chute honteuse de ces deux pièces.

Le soir où la première succomba sous le haro d'une salle inflexible, le journaliste Réné Perrin rencontra l'auteur à la sortie du théâtre et crut devoir lui adresser, au sujet du décès de l'œuvre, son compliment de condoléance.

— Une autre fois, lui dit-il, vous serez plus heureux, car une bataille per-

duc forme le soldat; les revers apprennent à vaincre.

— Eh! s'écria Jean-Pons, la pièce est excellente! Mais cet *imbécile* de Talma n'écoute rien. C'est lui, je vous le proteste, c'est lui seul qui a compromis le succès. Au lieu d'entrer en scène avec une hache sicambre, longue et pesante, il est sorti de la coulisse avec une petite javeline élégante et coquette, véritable hache de société bonne à casser du sucre!

— Et vous croyez que cette javeline...

— Parbleu!... Dès ce moment, le public n'a plus rien compris à l'ouvrage, et, quand le public ne comprend pas, que voulez-vous qu'il fasse? Il siffle.

Arbogaste eut un destin plus cruel encore.

Jamais, de mémoire d'homme, tragédie n'excita des rires plus olympiens. On ne sifflait pas, on se tenait les côtes.

Ces deux échecs ne purent déconcerter Viennet, ni lui enlever le sentiment de son propre mérite. Comme tous les hauts et sublimes génies, comme César, comme Napoléon, comme le Corrége et comme Christophe Colomb, il a la conscience instinctive de sa force.

Ne cherchez pas à lui apprendre ce qu'il vaut.

Il a regardé son talent face à face, il sait son MOI sur le bout de l'ongle.

Aussitôt après la chute d'*Arbogaste*, il

proposa très-sérieusement au Théâtre-Français de se charger de la fourniture exclusive des tragédies.

Notre homme voulait passer un marché d'alexandrins, comme on passe un marché d'huile ou de chandelle.

— Rien de plus simple, disait-il; on représentera chaque semaine, un jour du Molière, un jour du Corneille, un jour du Racine et quatre jours du Viennet.

La Comédie-Française fut assez inepte pour refuser une proposition si avantageuse.

Obligé par le mauvais vouloir et l'injustice des sociétaires à renoncer définitivement au théâtre, Jean-Pons-Guillaume

n'en eut que plus de loisirs pour se livrer au commerce des chastes sœurs.

Il revint à la poésie politique, accouchant sous le premier prétexte venu tantôt d'une épître et tantôt d'une satire.

Aujourd'hui, c'était l'insolence des Jésuites qui stimulait sa Muse.

Demain, c'était l'apparition des pères Capucins.

Puis il célébrait la recomposition de l'armée par Gouvion-Saint-Cyr, ou saluait la loi d'amour par sa fameuse *Épître aux chiffonniers*.

Cette dernière œuvre eut son châtiment.

Viennet avait été réintégré dans le

corps royal de l'état-major. Il était même parvenu, en 1823, à l'ancienneté, au grade de chef d'escadron.

Mais son épître vint tout démolir.

Le ministre de la guerre [1] était un mauvais compagnon qui entendait fort mal la raillerie.

Par ses ordres, on raya M. Viennet des contrôles.

Vengeance, ô ma Muse!

Et tout aussitôt l'*Épître aux Grecs* est lancée comme un caillou dans les jambes du pouvoir. Il semble que Jean-Pons-Guillaume progresse en art poétique.

[1] M. de Clermont Tonnerre.

Voici trois vers admirables que nous exhortons les professeurs à offrir, dans tous les colléges, comme modèles d'harmonie imitative.

Il s'agit de peindre les vagues occupées à rouler des corps humains, absolument comme si elles avaient affaire à de simples galets.

Le poëte s'adresse aux modernes Hellènes :

Attendez-vous encor que la mer d'Ausonie,
Que la mer de Tyrène et la mer d'Ionie
Traînent de vos enfants les troncs ensanglantés?

Les deux premiers vers imitent le bruit des flots qui se heurtent, et le troisième vous les montre expirant sur la grève. C'est magnifique.

On doit rendre justice à tout le monde, même à M. Viennet.

Ce diable d'homme faisait pleuvoir des épîtres.

Après celles que nous avons déjà citées, il en écrit une *à Charles X*. Est-ce la dernière? Non vraiment : l'*Épître à don Miguel* lui succède. Jean-Pons-Guillaume se garde bien de laisser passer sans épître la nouvelle de l'accident arrivé à ce monstre royal en dressant un attelage.

Il continue d'adresser des épîtres à Pierre, à Paul et à Jacques ; puis les ailes de son inspiration deviennent beaucoup plus larges, et nous le voyons monter jusqu'au ciel du poëme épique.

Ah! mon Dieu, oui!

Si vous n'avez pas lu son poëme de *Parga*, c'est un avantage que vous avez sur nous. Quant à son poëme du *Siége de Damas*, laissez-le tranquillement dormir dans la poudre des bibliothèques.

« Il n'est pas bon, ma conscience m'oblige à le déclarer, » dit Viennet lui-même dans son autobiographie du *Dictionnaire de la Conversation*.

Mais pour son poëme de *Sédim ou la Traite des nègres*, c'est autre chose.

« Je dirai encore avec la même franchise, écrit Jean-Pons-Guillaume, qu'il y avait de l'intérêt et de la poésie. »

Pas si bête!

S'humilier à droite pour s'élever à gauche est un assez bon système.

Croyez-vous, lecteur, être au bout de cette longue énumération des ouvrages de M. Viennet? Par exemple! Il est impossible de vous laisser ignorer qu'il a commis un poëme en vingt-six chants et nous ne savons plus combien de mille vers, intitulé la *Philippide*.

O le plaisant esprit d'un poëte *intrigant*,
Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand!

N'importe, c'est l'œuvre favorite de Jean-Pons-Guillaume. Avec elle il ira sûrement au temple de Mémoire.

Ah! c'est lui qui l'affirme!

« Ce poëme revivra, quoi qu'on dise.

Il n'est pas vrai qu'on l'ait tué et qu'il ait mérité de l'être. »

Jean-Pons lève le masque et ne se montre plus modeste.

Or ce n'est pas tout.

Bientôt il fait paraître un volume de prose et de vers intitulé : *Promenades philosophiques au Père-Lachaise*. Il écrit, en outre, une *Histoire des guerres de la Révolution dans le Nord*.

Que cette fécondité prodigieuse ne surprenne personne. Elle existe chez M. Viennet à l'état de maladie chronique et d'infirmité sans remède.

Il lâche quotidiennement le robinet du

vers avec une profusion diurétique : vers brutal, banal, trivial, prose abominablement rimée, qu'il décore des noms pompeux de tragédies, d'épîtres et de poëmes : tragédies à la livre, épîtres à la rame, poëmes au boisseau. Demandez, messieurs, faites-vous servir !

Notre rimeur lui-même se livre à un calcul bien propre à nous glacer d'épouvante.

— Je puis, dit-il, faire aisément, pendant toute ma vie, quatre mille vers par mois, c'est-à-dire cent trente trois vers par jour.

Et nous avons dit qu'il vivrait son siècle. Frémissez !

Plus de vingt ans encore, il vous inon-

dera de ce déluge. Il est vrai qu'il ajoute avec une humble candeur :

— Je ne dis pas qu'ils seront tous bons ; mais ce seront des vers comme ceux de Racine.

On ne nous accusera pas de répéter souvent les mêmes anecdotes. Il en est une, toutefois, sans laquelle ce petit livre serait incomplet. Nous prions nos lecteurs de la saluer par le *bis repetita placent.*

C'était à Sainte-Pélagie, au bon temps où la Restauration y tenait en cage notre Béranger.

Viennet, un jour, alla par hasard lui rendre visite.

Nous disons par hasard, vu qu'il n'es-

timait le chansonnier populaire que d'une façon très-médiocre. Cela était dans l'ordre : Béranger faisait à peine un chef-d'œuvre tous les deux mois.

Jean-Pons-Guillaume avait donc été conduit là par trois amis du poëte.

Au milieu de la conversation, il prit un accent demi-sérieux et demi-goguenard pour dire au détenu :

— Eh bien, nous avez vous fait quelque petite chanson?

Béranger sourit, de ce sourire que vous savez, du sourire de la Fontaine et de Benjamin Constant. Puis, se tournant vers les autres visiteurs :

— Il croit, en vérité, dit-il, qu'une chanson se fait comme une tragédie!

Les œuvres poétiques de M. Viennet, — car il faut enfin les juger autrement que par des phrases plaisantes, — sont remarquables surtout par l'intrépidité de la cheville et par l'abondance de ces mots impossibles et démesurément longs qui réussissent toujours, à deux ou trois qu'ils se mettent, à produire un vers délicieusement plat et lourd.

Sa période est enflée comme la poitrine d'un asthmatique imprudent qui veut se mettre au pas de course.

On doit admirer aussi la science heureuse de ses périphrases.

M. Viennet ne dit pas le chameau, mais bien le *patient compagnon de l'Arabe au désert.*

Il ne dit pas : J'ai tué d'un coup de fusil une perdrix ; mais *un plomb lancé d'une main vigilante atteignit la perdrix dans sa fuite.*

Sans compter le vieil attirail des mots de la Fable : le *Parnasse*, — le *Pinde*, — le *Permesse*, — le *Léthé*, — *Pégase*, — *Apollon*, — l'*Olympe*, — l'*Hélicon*, — l'*Hypocrène*, le tout employé de la façon la plus grave et la plus solennelle.

Ce bizarre écrivain n'a pas avancé d'une ligne depuis 1810.

De là sa haine furibonde contre les audacieux qui donnent à la période une allure nouvelle et franche, en déchirant ces haillons du style dans lesquels il se drape.

On se permet de changer le vieux lan

gage classique de Jean-Pons-Guillaume : voyez le crime!

Si nous voulions raconter ici tous les traits de vanité bouffonne de notre héros, où en serions-nous, juste ciel! et que dirait l'éditeur des *Contemporains*, en voyant quadrupler son volume ordinaire?

A l'époque où Jean-Pons était membre du comité de lecture du Gymnase, il dit un jour à ses collègues :

— Messieurs, vous pouvez me rendre un véritable service.

— Lequel? Parlez, lui répondirent-ils, ignorant de quoi il s'agissait.

— J'ai fait une tragédie, messieurs, et

je l'ai lue avant-hier chez le duc de M***. Tout le monde a pleuré, tout le monde, je vous l'affirme. Eh bien, je l'ai lue hier à la Comédie-Française, et tout le monde a ri! Comprenez-vous cela? Je veux que vous en écoutiez vous-mêmes la lecture, afin d'avoir votre sentiment. Voltaire, après tout, n'était pas un sot, messieurs, et il ne savait pas faire de comédies. A la rigueur il se pourrait donc que je n'eusse pas le génie tragique. Soyez mes juges, et venez demain matin déjeuner chez moi. Vous entendrez mes vers.

Ils promirent de s'y rendre.

Mais le coup d'œil qu'ils échangèrent entre eux laissait voir que la promesse était dénuée de franchise.

Le lendemain, pas un seul ne se trouvait au rendez-vous.

Chacun aurait cru payer son écot trop cher.

En sorte que l'infortuné Jean-Pons, faute de juges compétents, en est à se demander encore aujourd'hui :

— Suis-je un tragique ou un comique ?

A sa place, nous saurions parfaitement que répondre. Toutes les queues-rouges ne sont pas au théâtre,

Et Jocrisse, parfois, se promène à la ville.

Un autre jour, au foyer de l'Opéra, devant Merle et plusieurs autres journalistes, M. Viennet, se posant en orateur, et voulant démontrer à ces messieurs qu'il

n'était point un écrivain de la veille, leur apprit qu'il cultivait déjà les belles-lettres au milieu des camps, ni plus ni moins que Polybe, Xénophon et le poëte allemand Kœrner, qui se battit contre les Français.

— A Lutzen, disait Jean-Pons, je portais sur moi mes tragédies d'*Arbogaste* et de la *Mort de César*.

— Quel surcroît de bagages! murmura perfidement un des journalistes.

Viennet n'entendit point ou fit la sourde oreille.

— Une balle, continua-t-il, vint me frapper en pleine poitrine. Elle se perdit dans les feuillets de mes manuscrits, et le lendemain je la retrouvai au milieu de la

scène des conspirateurs méditant l'assassinat du héros des Gaules.

Il se frotta les mains d'un air joyeux et conclut en ces termes :

— Vous le voyez, messieurs, la *Mort de César* m'a sauvé la vie !

— Cela prouve que vos tragédies sont bonnes en temps de guerre, lui répondit Merle.

Reprenons le fil biographique. La peinture de notre personnage et de ses ridicules nous en écarte un peu trop.

Nous sommes en 1827.

Depuis son entrée au *Constitutionnel* Jean-Pons-Guillaume a fait un rêve qu'il cherche par tous les moyens possibles à

changer en réalité. La gloire des lettres lui échappe, il veut se raccrocher à la gloire politique.

Béziers, sa ville natale, où il se porte candidat, le choisit pour la représenter au palais Bourbon.

Il vote l'adresse des deux cent vingt et un.

Sa présence à la Chambre n'intimide en aucune sorte le pouvoir. On sait qu'il est du parti orléaniste et qu'il se rend aux secrètes conférences du Palais-Royal; mais on ne le regarde pas comme dangereux.

Au moment de la Révolution de juillet, Jean-Pons chasse à quinze lieues de Paris, « atteignant çà et là dans leur fuite quel-

ques perdrix et quelques lièvres, par un plomb lancé d'une main vigilante. »

Il n'éprouve pas le désir d'apporter sa tête comme enjeu à la terrible partie qui se décide alors.

— Ma foi, dit-il à ses intimes, le plus sûr est de se conformer aux ordonnances!

La défaite des ministres et du roi lui semble si peu probable, qu'il écrit à Étienne:

« Je ne pense pas que l'opposition doive s'abstenir aux élections prochaines. Elle peut encore compter sur quatre-vingts voix au moins. »

Tout à coup le télégraphe apporte la nouvelle de la victoire du peuple.

Pons-Guillaume accourt.

Il se montre sur les barricades encore fumantes avec l'arme anodine qui vient de lui servir à massacrer des perdreaux, et ne dissuade pas le moins du monde ceux qui se figurent qu'il en a fait usage pour envoyer des balles aux gardes du corps.

On le voit, sur toute la ligne, fraterniser avec les vainqueurs.

Le 31 juillet, c'est lui qui se charge de lire, au balcon de l'Hôtel de Ville, la proclamation du duc d'Orléans, lieutenant général du royaume.

Vivent nos amis du Palais-Royal! A Philippe la couronne, morbleu!

C'est notre père, allons lui rendre hommage.
L'auguste voix qui sort de ce palais
N'annonce plus la guerre et le carnage,
C'est un signal de bonheur et de paix.

Son ancienne cantate peut s'adresser à la nouvelle dynastie. C'est absolument comme les devises à bonbons, qui servent à tous les confiseurs.

Dès les premiers jours du règne de l'ordre de choses, Viennet se plonge résolûment dans les centres et fait cause commune avec les ventrus.

Une fois dans les rangs de cette majorité compacte de bourgeois satisfaits, partisans quand même d'une politique toute de corruption, notre homme essaye de croquer du gâteau de Juillet la plus grosse part possible.

Il joue près de Casimir Périer le rôle de la mouche du coche, ayant l'air d'être son bras droit et se donnant une importance grotesque.

On a dit que ce ministre avait eu l'intention de le nommer préfet de police.

Mais c'est un bruit que Jean-Pons a fait courir.

Périer se connaissait beaucoup trop dans le choix des personnages qu'il mettait en œuvre pour commettre une semblable bévue.

Déjà ridicule au théâtre, M. Viennet ne tarde pas à l'être à la Chambre.

Seulement il commence par se rendre odieux.

Entonnant à la tribune un dithyrambe en l'honneur de la corruption, il ose porter aux nues la police secrète et prôner sans vergogne les services rendus au gouvernement par la *clef d'or*.

Il fait, en un mot, l'apologie complète de l'immoralité.

Le président des ministres meurt du choléra. Des troubles éclatent. Viennet demande contre leurs auteurs une punition prompte, énergique, en dehors de tout concours des tribunaux.

Ce fut alors qu'il poussa le célèbre cri d'alarme :

« Messieurs, la légalité nous tue! »

Dans sa philippique il y avait du bon. Le passage suivant, par exemple, ne manque pas d'une certaine vérité :

« Sur trente-deux millions de Français,

disait Jean-Pons, il en est trente et un millions qui désirent le repos à tout prix, qui donnent leurs enfants et leurs os à tous les gouvernements que leur impose la fortune; qui, depuis quarante ans, obéissent à tout le monde. Un autre million d'individus s'entre-choquent, se débattent et disposent de l'État selon que le sort en décide. Tout le reste est une masse inerte et passive. »

Malheureusement la conclusion de l'orateur : « Plus de légalité! Fourrons tout en prison! » n'était pas admissible.

Après le tumulte provoqué par cette harangue, Laffitte s'approcha de notre homme et lui frappa sur l'épaule.

— Faites-nous des tragédies, monsieur

Viennet, lui dit-il, faites-nous des tragédies !

Ce mot du célèbre banquier prouve qu'il ne portait pas un intérêt bien vif à notre littérature nationale.

Dès ce jour, comme on dit vulgairement, ce pauvre Jean-Pons ne fut plus à la noce. On l'accabla de quolibets, on lui lança mille turlupinades à la tête, on l'inonda d'un véritable déluge d'épigrammes.

On vit se signaler dans cette interminable agression à coups d'épingles le *Charivari*, la *Caricature* et le *Corsaire*.

Le malheureux ventru n'avait ni repos ni trêve.

Son inamovible redingote verte devint aussi célèbre que l'énorme cravate du docteur Véron devait l'être plus tard.

Messieurs du *Corsaire* prétendirent que le discours de Casimir Périer, dans la discussion du budget de 1832, avait été rédigé par son ami V..., et que ce service de plume avait coûté mille écus.

Eugène Briffaut, le lendemain, voit apparaître la fameuse redingote verte au bureau du journal.

— Le rédacteur en chef, s'il vous plaît ? dit Jean-Pons en saluant.

— C'est moi.

— Je suis monsieur Viennet.

— Fort bien ; je vous en fais mon com-

pliment! Qu'y a-t-il pour votre service?

— Je viens vous prier de déclarer, dans votre plus prochain numéro, que le V... d'hier ne me concerne pas.

— Eh ! monsieur, dit le rédacteur en chef, à quoi bon? Vous savez que le *Corsaire* vous nomme toujours en toutes lettres.

— C'est vrai, dit Pons-Guillaume d'un ton mélancolique ; vous avez la bonté de vous occuper souvent de moi. Vous donnez de mes nouvelles à ma famille.

Nous avons oublié de dire qu'à la fin de 1830 l'auteur de la *Philippide* avait été promu à l'Académie française, en remplacement du comte de Ségur.

Et le candidat adverse était Benjamin Constant ! Viennet l'emporta sur lui.

Proh pudor!

Il eut toutes les voix de la docte assemblée, à l'exception d'une seule. C'était la voix de Paul-Louis Courier.

Viennet, se conformant à l'usage, avait fait une visite à Paul-Louis.

— Comment vous portez-vous? lui demanda-t-il en entrant.

— Je me porte bien, répondit l'auteur des *pamphlets;* mais je ne vous porte pas.

Royer-Collard lui-même donna son vote à Pons-Guillaume. Comme on lui en manifestait une grande surprise, il s'écria :

— Que voulez-vous? Je sais que Benjamin écrit admirablement; mais Viennet *pense* mieux.

Ceci prouve que ce n'est pas d'hier seulement que l'Académie, notre haute et suzeraine dame, manque au but formel de son institution, foule aux pieds les convenances, et se prostitue au vampire politique.

Ses veines, sucées par le monstre, n'auront bientôt plus une seule goutte de sang littéraire.

Jean-Pons-Guillaume, essayant de se justifier de la scandaleuse préférence qu'il avait réussi à obtenir sur Benjamin Constant, lâcha cette phrase absurde :

« Je ne me suis pas abstenu, parce que

le comte de Ségur, mon ami le plus cher, m'avait fait jurer solennellement, à son lit de mort, de le remplacer sur le fauteuil académique. »

Oh ! ce bon temps de l'orléanisme, avec toutes ses sottises, avec toutes ses lâchetés, avec toutes ses impudeurs !...

Mais, chut ! il y a des gens qui travaillent à nous le rendre.

Le triomphe académique de Jean-Pons amena, comme bien vous le pensez, une recrudescence terrible de persécution de la part de la presse.

La *Tribune* accusa notre héros de toucher deux mille francs par mois d'indemnité ministérielle sur les fonds secrets.

Était-ce une calomnie? C'est possible.

Mais la *Tribune* soutint son dire.

Dans un nouvel article, elle attaqua plus violemment encore le député de l'Hérault, et traita la Chambre de *Babylone impure*, de *grande prostituée*.

Viennet, qui, jusque-là, n'avait opposé aux sarcasmes qu'un flegme imperturbable, eut le mauvais esprit de changer de manière.

Il se fâcha tout rouge.

Oublieux des traditions paternelles, et devenant de plus en plus l'homme de l'anti-légalité, il cita l'auteur de l'article à la barre du Corps législatif.

Les conseils pourtant ne lui manquèrent

pas. Mais, nous l'avons dit plus haut, Jean-Pons est têtu. Pendant sa vie tout entière, il a constamment suivi son jugement boiteux, au lieu de s'appuyer sur celui des autres. Ce fut donc en vain que Berryer lui cria :

— Prenez garde : vous empiétez sur le jury !

Notre homme ne voulut rien entendre. Il était trop en colère.

L'accusé, M. Lyonne, défendu par Godefroy Cavaignac et par Armand Marrast, ne trouva pas grâce aux yeux de la Chambre.

Jugeant dans sa propre cause, elle le condamna à dix mille francs d'amende

et à trois ans de prison, qu'il alla purger à Clairvaux.

M. Viennet se récusa, comme accusateur, au moment du vote.

Or personne ne fut dupe de cette apparence de générosité, car on l'avait vu travailler trop manifestement à la victoire.

Durant tout le procès, il courut les centres, encouragea les timides, exhorta les indécis, démontra victorieusement qu'on l'avait outragé dans son honneur, et que son honneur, en cette circonstance, était celui de la Chambre. Bref, il usa de toute son influence, et parvint à monter la tête à ces députés de la niaiserie et du ventre, que la presse de l'opposition

appelait alors d'un nom générique, les *Viennet*.

Toujours on doit garder quelque mesure, même dans la vengeance et dans la haine.

Voilà ce que Jean-Pons ne comprit pas. Aussi fut-il cruellement puni quand arriva la fin de la session.

M. Thiers venait d'être hué et charivarisé dans le Midi.

Les présages étaient menaçants pour notre héros. Tout l'invitait à résister aux charmes de la villégiature, et à passer à Paris ses vacances.

Point. Viennet prend la voiture, et le voilà parti pour la terre natale.

A Béziers, sauf quelques sifflets, l'accueil est assez convenable. Notre homme s'imagine que sa popularité n'a rien perdu dans la province, et qu'on ne songe à lui donner ni de la casserole ni du chaudron.

C'est le cas ou jamais de se montrer partout.

Jean-Pons a la fantaisie inconcevable de tenter une excursion dans le département des Pyrénées-Orientales, cette contrée inféodée aux Arago. Son outrecuidance lui fait espérer là quelque ovation tout à la fois flatteuse pour sa personne et pour le système.

Donc il prépare ses malles.

A peine a-t-il assuré sa place à la di-

ligence, que les *bousingots* du pays, bien et dûment pourvus de crécelles, de tams-tams et de trompettes, se hâtent de retenir les autres places.

Impériale, intérieur, coupé, tout est rempli par la bande hostile. Sept ou huit des plus intrépides se sont même fourrés sous la bâche.

Pons-Guillaume ne voit rien, ne devine rien. Son aveuglement ne s'explique pas.

On attendait que la voiture fût assez éloignée de la ville pour que le martyr politique ne pût songer à y retourner pédestrement.

Tout à coup il tressaille et se bouche les oreilles.

Une musique effroyable éclate.

Cornets, tams-tams, trompes et crécelles crient, mugissent, hurlent à l'envi l'un de l'autre, sur les gammes les plus folles et les plus discordantes.

La voiture entière est un affreux orchestre, et dans le coupé même où se trouve Jean-Pons, — ô comble de l'irrévérence politique ! — deux cornets à bouquin lui sonnent à bout portant d'abominables fanfares.

Jusqu'au chef-lieu, ce fut une odyssée burlesque, un vacarme sterling, que la plume ne saurait décrire.

Pons-Guillaume se montra sublime de morgue impassible.

Tranquillement pelotonné dans son coin, il ressemblait à l'idole du Psal-

miste : il avait des yeux et ne voulait pas voir, des oreilles et ne voulait pas entendre.

Mais, au relais d'Estagel, ce fut une bien autre histoire.

Estagel est un joli bourg, d'une physionomie calme et toute débonnaire. Hélas! fiez vous donc aux apparences!

Descendue de voiture, la victime de nos bousingots a profité d'une demi-heure de répit pour intéresser le maître de poste à sa position critique.

Celui-ci lui prête sa chambre, et Viennet s'y enferme.

L'infernal concert ne résonne plus.

Heureux de se reposer le tympan, no-

tre homme pense que ses ennemis vont retourner à Béziers et le laisser en repos, quand soudain, devant sa fenêtre et sous le balcon même de sa chambre, il entend une psalmodie frénétique exécutée par des basses-tailles doublées du talent de soprano le plus étrange, et qui passent d'une octave à l'autre avec une rapidité merveilleuse.

La symphonie ébranle les vitres, éveille les échos du bourg et attire les curieux, qui se livrent à un accès de fou rire.

Elle est tout simplement exécutée par une députation des ânes du pays, brayant à qui mieux mieux sous les coups de fouet qui leur tombent sur l'échine, drus comme grêle.

Il y en a bien cinq cents, peut-être mille : ânes de toutes les conditions et de toutes les couleurs, maigres ou dodus, jeunes ou vieux, gris, noirs, argentés, blancs, roux, bâtés et chargés du panier double, en costume de cérémonie enfin, pour mieux fêter Jean-Pons-Guillaume.

Le chantre des mules de don Miguel se décide à faire tête à l'orage. Il se montre au balcon, l'enthousiasme redouble.

Hi han! — Hi han! — Hi han!

C'est à ne plus entendre Dieu tonner.

Notre devoir d'historien nous enjoint d'apprendre au lecteur que cette atroce plaisanterie avait été conçue et menée à bonne fin par Étienne Arago.

Vous pensez quel retentissement la chose eut à Paris!

Grands et petits journaux se gaussèrent toute une semaine du malheureux Jean-Pons. On raconta l'aventure avec le plus grand soin; les rédacteurs n'omirent aucun détail, et la France entière éclata de rire comme les bourgeois d'Estagel.

Rappelant lui-même ce bizarre incident de sa vie, notre héros l'accompagne de cette réflexion philosophique :

« J'aurais fait ma fortune en trois mois, si je m'étais montré derrière un rideau, à côté de la femme géante. »

Il ne se reconnut pas tué par ce comble de ridicule.

Tout le pays riait encore aux larmes, qu'il manifesta de nouvelles prétentions politiques et littéraires. Il portait haut le front, se donnait une contenance audacieuse, bravait ses détracteurs de la parole et du regard, demandait à haute voix la pairie comme récompense de son dévouement au Système, publiait le *Château Saint-Ange* et la *Tour de Montlhéry*, deux romans plus que médiocres, et faisait jouer sa comédie des *Serments*.

— Croiriez-vous, disait-il à Berryer, que je reçois tous les matins plus de quinze lettres, où l'on me promet la guillotine dans le style des chiffonniers?

— Parbleu! vous leur avez écrit : il

est tout simple qu'ils vous répondent! riposta l'honorable légitimiste.

Nous allons dire une chose qui semblera prodigieuse; mais, au sein même de l'Académie, Jean-Pons-Guillaume trouva moyen d'être ridicule. Il se plaça résolûment à la tête de trois immortels qui demandaient à cor et à cris, presque à chaque séance, une importante et judicieuse réforme dans le dictionnaire.

Ces messieurs voulaient que l'I et le J fussent mêlés ensemble, et que ceux qui chercheraient la lettre U trouvassent en même temps la lettre V.

Qu'en dites-vous?

Ils s'intitulaient eux-mêmes le *parti de la résistance abécédaire*.

Étienne et Baour-Lormian composaient avec Pons-Guillaume ce trio curieux, stupide avec orgueil et classique en diable.

Encore aujourd'hui l'auteur de la *Philippide* n'oublie pas la fine et spirituelle repartie de Béranger.

Depuis trente ans, sa rancune persiste et se montre toujours plus vivace. Quand il parle du bonhomme et de ses œuvres, il ne trouve ni assez de paroles méprisantes ni assez d'injures.

— Vous n'aurez pas ma voix, dit-il à Tissot quand ce dernier voulut être académicien.

— Allons donc! c'est une plaisanterie!

— Non vraiment, je voterai contre vous, et des deux mains, corbleu !

— Mais pourquoi cela, mon cher ?

— Parce que vous avez forfait au bon goût, aux saines doctrines ; parce que vous avez follement exalté un petit faiseur de chansons, dont le recueil, avant dix ans, sera sur tous les quais de Paris.

Et le journalisme, là-dessus, de pousser de nouveaux éclats de rire, qui se communiquaient aux échos de la presse de province. Celle-ci ne manquait pas de répéter tous les axiomes de ce genre, tombés des lèvres immortelles de Jean-Pons-Guillaume.

Sa burlesque célébrité croissait, croissait encore.

On le retournait dans tous les sens, on l'examinait à la loupe, on l'attaquait avec tous les acides.

Un jour, on révéla ses prétentions généalogiques.

Véritablement elles sont curieuses.

Notre héros se vante de descendre des anciens monarques du Béarn, ou d'un général de Didier, roi des Lombards, dont Muratori a parlé.

Peste ! Il nous semble voir d'ici le général Viennet, commandant au neuvième siècle les brigades italiennes contre les barbares Francs, aux longs cheveux graissés d'huile !

Jean-Pons regrette beaucoup de n'avoir pas le portrait de cet illustre ancêtre.

On racontait bien d'autres anecdotes.

Aujourd'hui leur authenticité ne fait plus doute. Une des meilleures est celle-ci.

Le libraire de notre homme le prévient qu'un de ses manuscrits est à l'impression.

— Demain ou après, lui dit-il, je vous enverrai les épreuves à corriger.

— Inutile, mon cher, répond Viennet avec la plus adorable candeur : je coule en bronze!

Un autre jour, voulant donner une haute idée de son importance politique et des égards qu'on lui témoignait à la cour citoyenne, il se met à dire, au foyer de

l'Opéra, devant plus de cinquante personnes :

— Oui, messieurs, oui, le roi, *mon auguste ami*, m'a fait appeler hier !

Jugez si les mystifications, après cela, suivaient leur cours.

A Béziers, on faillit mettre obstacle à sa réélection en propageant le faux bruit de sa mort. On affirmait qu'il venait d'être tué en duel par M. Thiers, et l'on entrait dans les détails.

Heureusement il arriva lui-même démentir la nouvelle.

En 1837, il eut moins de chance.

Trouvant un vice à son élection, la Chambre eut l'indélicatesse de la déclarer

le, sans égard aux bons et loyaux ser-
:s rendus au Système par le député de
:rault.

— Votre *clef d'or* n'est pas un passe-tout! lui dit le président Dupin.

Iot cruel, que Jean-Pons plaça dans sa cune à côté de celui de Béranger.

C'était aussi trop d'ingratitude.

Vraiment on devait ménager davantage enfant perdu de l'ordre de choses. Tant don quichottisme valait un dédommanent.

Le pouvoir eut l'air d'y songer. Mais : fera-t-on de Viennet?

Ser:-t-il dieu, table, ou cuvette?

On n'ignorait pas que son idée fixe était la pairie.

Pons-Guillaume ne tenait plus à son mandat de député. Ses oreilles tintaient encore du bruit des chaudrons. D'ailleurs, il se faisait vieux, et la chaise curule du Luxembourg lui semblait très-favorable au repos.

Il obtint, en 1839, sa promotion à la noble Chambre.

— Ma parole d'honneur, je n'avais pas demandé cela, disait-il à tout le monde, et je l'ai su, hier soir seulement, par mon portier !

Dans cette nécropole parlementaire, il fit assez piteuse figure.

On le classa parmi les *pairs à parapluie*, et l'on ne s'occupa plus de la marionnette; le rideau politique était définitivement baissé sur elle.

A l'heure où nous écrivons, notre homme renonce à tout succès en dehors de l'Académie française.

Régulièrement, aux séances annuelles, après les interminables discours, les fragments historiques, les comptes rendus, les mémoires et autres facéties de la même pesanteur, M. Viennet lit deux ou trois fables, que l'auditoire, assommé par les léthargiques morceaux qu'il vient d'entendre, trouve charmantes par comparaison.

Toutefois, il faut être juste, quelques-

unes de ces fables ont de l'esprit et du mordant; mais le sel en est presque toujours grossier.

Quant au style, on n'en parle pas.

Deux nouveaux essais dramatiques de Jean-Pons appartiennent à cette dernière période.

C'est d'abord la *Course à l'Héritage*, comédie en cinq actes, jouée sans beaucoup de succès à l'Odéon, vers 1847; puis, *Michel Brémont*, drame en vers, représenté sur la scène de la Porte-Saint-Martin.

L'auteur avait choisi le principal personnage de son œuvre dans l'innombrable famille des scélérats vertueux, des coquins amendés ou repentants, dont l'*Honnête Criminel* de Fenouillot de Falbaire est le prototype.

Grâce à Frédérick Lemaître, la pièce eut un assez grand nombre de représentations.

Jean-Pons-Guillaume, que nous avons vu jadis trancher du jacobin, n'accorda pas la moindre sympathie à la seconde République.

Elle lui enleva son siége au Luxembourg, et, sous prétexte d'organiser le travail, elle y fit asseoir à sa place un hôte populaire à l'épaisse encolure et aux mains calleuses.

M. Viennet trouva le procédé blessant.

Il résolut de combattre ces butors de socialistes, et les fables allèrent leur train.

Chaque soir, dans le monde, il en lisait

une nouvelle. De temps à autre, l'*Assemblée nationale* en imprimait quelques-unes. Jean-Pons est persuadé que la mort du socialisme est son ouvrage.

Le jour de la réunion de l'Assemblée législative, il rencontre sur le quai Voltaire le vieux Kératry, son ancien collègue à la Chambre haute.

Devenu représentant du Finistère, Kératry s'en allait présider l'Assemblée par droit d'aînesse.

Il n'aimait pas notre homme, et cherchait à l'éviter.

Néanmoins il ne put y réussir. Viennet profita de l'occasion pour lui réciter une demi-douzaine de ses fables les plus anti-révolutionnaires.

— Ah ! mon cher ami, lui dit-il, suivez mon exemple : montrez-vous implacable pour ces bêtes féroces !

— N'ayez pas peur... Mais, ajouta Kératry, ne sachant plus sous quel prétexte lui échapper, laissez-moi, car ils manqueraient de doyen d'âge.

Une des dernières aventures de Jean-Pons fut sa querelle avec l'*Illustration*.

Ce journal lui avait attribué un apologue ayant pour titre les *Singes et le Radeau*, « croyant, disait-il, y retrouver le tour ingénieux et caustique auquel M. Viennet doit, à l'Institut, le succès de ses lectures. »

Jean-Pons protesta violemment.

Il jura qu'une telle fable n'était jamais sortie de sa plume.

A l'entendre, l'*Illustration* avait commis une erreur volontaire. L'accuser d'écrire dans l'intérêt de l'anarchie et pour le triomphe de ses fauteurs, quel indigne mensonge !

Non, jamais, à coup sûr, il n'avait mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Ce fut Jean-Pons lui-même qui remania pour son usage personnel ces deux vers du poëte.

L'*Illustration* répliqua, disant qu'elle connaissait enfin le véritable auteur de l'apologue ; mais qu'en l'attribuant à l'ex-pair de France elle n'avait point commis d'indignité, pas plus que si elle eût mis

par erreur *Athalie* au compte du père d'*Arbogaste*.

Elle menaça Jean-Pons de lui attribuer quelque jour une fable de la Fontaine.

« Il ne se souviendra pas de l'avoir lue, ajouta-t-elle, ou peut-être ne l'aura-t-il jamais lue : il protestera, et, s'il a le malheur de la trouver moins bonne que les siennes, alors nous nommerons l'auteur. »

Viennet, si calme et si impassible en apparence devant les attaques multipliées du *Charivari* et du *Corsaire*, se fâchait quelquefois pour beaucoup moins.

Le bruit de son duel avec Thiers avait quelque vraisemblance.

Un instant on put croire que nos deux grotesques allaient se manger l'un et l'autre, absolument comme ces deux loups dont parle la chronique normande, et qui se dévorèrent jusqu'au bout de la queue, inclusivement.

Nous devons dire, pour être juste, que Thiers eut les premiers torts.

Apprenant qu'on avait charivarisé Mirabeau-Mouche en Provence, Viennet compatit vivement, par intuition sans doute, à un malheur qui devait bientôt le frapper lui-même.

Il se hâta d'adresser à son triste collègue une *Épître* en guise de consolation.

Thiers y répondit par le quatrain qui suit :

> Quoi ! partout des charivaris
> Viendront me déchirer l'oreille !
> Les sifflets du peuple à Marseille,
> Les vers de Viennet à Paris !

C'était sanglant.

L'épigramme, au sens de chacun, valait une balle ou un coup d'épée. Jean-Pons-Guillaume crut vaincre plus facilement Picrocole à coups de langue.

Hélas ! quelle présomption !

— Je cherche, depuis trois quarts d'heure une rime à *Foutriquet,* lui dit-il un jour, à la buvette de la Chambre, devant trente ou quarante ventrus. Aidez-moi donc un peu, je vous prie.

— Très-volontiers, *Bourriquet!* répondit Thiers.

Ce fut le coup de grâce. Jean-Pons-Guillaume ne se releva plus.

FIN.

Monsieur,

je me ferai un devoir et un plaisir de me rendre à votre honorable invitation et d'assister au banquet donné par les vrais amis de la monarchie constitutionnelle aux députés qui en ont soutenu les principes — veuillez en prévenir MM. les Commissaires et agréer pour vous l'assurance des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble
Et très obéissant serviteur

Pierret

OUVRAGE COMPLET

LES CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Les *Confessions de Marion Delorme*, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 vol. grand in-8° jésus.

20 gravures sur *acier* et sur *bois*, tirées à part, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, il-

lustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent.

Chaque livraison contient invariablement 16 pages de texte. Les gravures sont données en sus.

Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet 15 francs.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, rue Guénégaud, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'étranger.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

POUR PARAITRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE

EN VENTE

Salvandy.
Mlle Georges.

SOUS PRESSE

Raspail.
Odilon Barrot.
Musard.
Bouffé.
Montalembert.
Gavarni.
Michelet.
Plessy-Arnould.
Cavaignac.
Arnal.
De Morny.
Cormenin.
Granier de Cassagnac.
J. Sandeau.
Grassot.
Marie Dorval.
Crémieux.
Ligier.
Cousin.
Beauvallet.
Louis Blanc
Persigny.
Frédéric Soulié.
Villemain.
Ravel.
La Guerronnière.
Madame Ancelot.
Considérant.
Saint-Marc Girard
Quinet,
Ravignan.
Ricord.
Murger.
Bocage.
Lachambeaudie.
Rosa Bonheur.
Berlioz,
Henry Monnier.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval.—Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaît
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Champfleury.—Léo Gozlan.
Alexandre Dumas
Veuillot.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

69

GUSTAVE PLANCHE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

DEUXIÈME ÉDITION

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

GUSTAVE PLANCHE

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MEMOIRES
DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS
DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.



GUSTAVE PLANCHE

LES CONTEMPORAINS

GUSTAVE
PLANCHE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

NOUVELLE ÉDITION

revue par deux avocats du barreau de Paris.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

AVANT-PROPOS

Ce volume a eu le malheur d'être condamné par la loi du 17 mai 1819.

Notre respect pour le code et pour les magistrats et la crainte d'un nouveau procès nous décident à la suppression, non-seulement des passages condamnés par le tribunal, mais encore de toutes les phrases qui pourraient blesser la susceptibilité de M. Gustave Planche, l'écrivain moderne qui a le moins ménagé la susceptibilité d'autrui.

« Est-ce que la diffamation, dit Jules Janin, dans un feuilleton du 5 mai 1856, serait semblable aux toiles de l'araignée? Où les moucherons sont pris, les bourdons passeraient-ils sans y laisser une aile ? »

Jules Janin déraisonne, ici comme dans le plus grand nombre de ses articles.

Si les victimes de la critique de M. Gustave Planche l'eussent conduit devant les juges, elles auraient eu nécessairement gain de cause contre lui ; mais elles ont préféré *faire justice de ses attaques par le dédain et le silence.*

EUGÈNE DE MIRECOURT.

GUSTAVE PLANCHE

S'il y a une aristocratie légitime parmi les hommes, c'est à coup sûr l'aristocratie de l'intelligence.

Tous ceux qui portent au front le signe éclatant dont parle l'auteur du *Paradis perdu*, poëtes, artistes ou philosophes, sont princes, rois ou empereurs, par le droit divin du génie.

Or, le vieil adage chevaleresque a dit : « Noblesse oblige. »

Si vous avez gagné votre inscription au Livre d'or, n'oubliez pas que vous êtes patricien. Ayez, avant tout, le respect de vous-même.

Il n'est pas plus permis à un esprit distingué de descendre, qu'à César de se faire histrion.

A l'homme qui parle et qui enseigne, nous demandons un grand cœur, une foi vive, un esprit généreux.

Si nous rencontrons sécheresse d'âme, apathie, sensualité, matérialisme, nous le regrettons profondément pour l'honneur et pour la dignité des lettres.

Ces réflexions nous sont inspirées par l'histoire de Gustave Planche, le roi des bohémiens littéraires de ce temps-ci.

Or, il nous semble entendre nos aimables et judicieux antagonistes pousser des cris de triomphe, *assurés* encore une fois de nous trouver en pleine contradiction avec nous-même, car nous n'avons eu que des éloges pour Gérard de Nerval, et Gustave Planche, diront-ils, n'est pas plus coupable que lui.

D'abord, messieurs, permettez-nous de vous l'apprendre, si vous l'ignorez, Gérard n'était point matérialiste.

Il est descendu dans la bohême par mépris du monde et sous le coup des injustices sociales, sans faire de sa dégradation

physique ni une doctrine ni un système.

Gérard n'a pas eu la prétention d'instruire ses confrères et de leur administrer des coups de férule.

Son âme candide, pure, inoffensive et toujours poétique, surnageait au-dessus de la fange comme une fleur sur un marécage.

Ceux qui l'ont connu, dans cette route singulière où le poussaient la muse et la folie, n'ont jamais éprouvé le sentiment pénible que d'autres nous inspirent.

Nous ne sommes pas fâché de vous expliquer cela tout d'abord, et sur les premières pages de ce volume.

Gustave Planche est né à Paris, le 16 février 1808.

Son père était un riche pharmacien, dont l'établissement se trouvait au coin de la rue de la chaussée-d'Antin et du boulevard, dans une maison à deux étages, qui fut démolie et reconstruite avec quatre étages de plus.

Chassée par les maçons, la pharmacie Planche se réfugia rue Basse-du-Rempart, où elle est encore.

M. Planche père, homme distingué dans sa profession, traduisit la *Pharmacopée générale*, de Brugnatelli, et le *Manuel* du savant anglais Brande.

Plus tard, il fonda une espèce de revue, dans laquelle il rendit compte des travaux de la Société de pharmacie, dont il devint l'un des membres les plus actifs.

Son fils Gustave, destiné à lui succéder, fut mis dans un pensionnat qui suivait les cours du collége Bourbon.

Tout d'abord, on le compta parmi les élèves les plus intelligents, mais aussi parmi les plus dissipés.

Un magistrat, son ex-condisciple, témoin de ses prouesses, nous en a fait le récit.

Ce grave narrateur en riait encore à trente années de distance.

Les *pions* ou les *chiens de cour* (pardonnez-nous de les appeler de ce nom, que doit leur donner éternellement l'irrévérence des colléges) étaient les martyrs de Gustave.

Il contrefaisait avec audace leur voix,

leurs gestes, leurs allures plus ou moins ridicules.

On l'a vu jeter de l'encre sur leurs pantalons, planter des épingles, la tête en bas, dans la paille de leurs chaises, couper des brosses dans leur lit et lâcher, un soir, au beau milieu de leurs draps, — cet âge est sans pitié! — cinquante-trois puces, qu'il avait tenues, pendant cinq jours, enfermées dans une bouteille, au jeûne le plus absolu.

Gustave était l'âme de toutes les conspirations, l'inventeur de toutes les charges, le boute-en-train perpétuel du désordre.

Très-jeune encore, il fut disciple de Comus, et dans la salle de classe même,

sous un gradin de l'amphithéâtre, il organisa un appareil culinaire pour son usage particulier.

Comment cela? direz-vous.

Rien de plus simple.

Au moyen d'une lampe à esprit-de-vin dérobée au laboratoire paternel, d'une casserole de fer-blanc et d'une cafetière, il se préparait une infinité de douceurs et les consommait en silence, pendant que la voix chevrotante du maître expliquait Horace ou Claudien.

Ses camarades de droite et de gauche lui servaient de complice et masquaient sa batterie... de cuisine.

Il fallait, pour cela, leur offrir une part du festin.

Gustave, soupirant, la leur faisait la plus petite possible.

Mais une chose désolait notre élève cuisinier, c'était de ne pouvoir suffisamment varier son ordinaire. Être condamné, tous les jours que Dieu fasse, à manger du chocolat ou des œufs à la coque, à ingurgiter du café noir ou du vin chaud, cela devenait insupportable.

Il rentre, un soir de congé, met en défaut la surveillance du cerbère de la porte, et passe un flacon de vieux cognac.

— Enfin, se dit-il, je boirai du punch!

Or il avait compté sans la flamme trop ardente du perfide breuvage.

Le professeur, myope à demi, voit briller une clarté suspecte, et flacon, lampe,

cafetière, liquide, tout se confisque en un clin d'œil.

Notre fabricant de punch est envoyé aux arrêts pour huit jours, au pain sec et à l'eau, supplice d'estomac dont il n'a point, encore aujourd'hui, perdu le souvenir.

Bien d'autres méfaits du jeune et trop dissipé Gustave restèrent sans punition.

Parmi ses condisciples, il y en avait un dont la voix aigre et discordante affligeait les oreilles de la classe.

En vertu de son merveilleux talent d'imitation, notre héros parvient à reproduire ce détestable organe et songe tout naturellement à tirer parti de son savoir-faire.

Un traité se conclut.

Planche stipule une large subvention de gâteaux, de pralines, de friandises de toute nature (la partie contractante appartenait à une famille de confiseurs), et promet, en revanche, à son ami de l'exempter, pendant le cours de l'année scolaire, de toutes leçons à apprendre.

Le pacte fut observé religieusement de part et d'autre.

Quant le maître interpellait le fils du marchand de dragées et le priait de réciter de mémoire une tirade de Corneille ou des vers de Lucain, le glapissant jeune homme se levait, ouvrait les lèvres et les remuait sans proférer le moindre son.

Derrière lui, *sa voix*, ânonnant ou bre-

douillant, comme c'est l'us traditionnel au collége, récitait ou plutôt lisait la leçon demandée.

Gustave semblait avoir la *pratique* de Polichinelle sous la lèvre.

L'imitation était si parfaite, que la classe entière, à part les voisins immédiats, témoins du subterfuge, en était dupe comme le maître.

Nos deux complices atteignirent sans encombre les vacances, l'un n'ayant pas appris un mot par cœur, l'autre jouissant du revenu en nature que lui procurait son industrie.

Cependant, malgré ces tours coupables suggérés par de continuelles préoccupa-

tions gastronomiques, notre héros fit d'excellentes études.

Il aimait presque autant les poëtes latins que les tartes aux fraises, et savourait Euripide en croquant des pralines au chocolat ou en dégustant des pots de confitures, en sorte qu'au bout de cette année, d'un emploi si utile à son intelligence et à sa gourmandise, Gustave remporta de nombreuses palmes au concours.

D'enthousiasme, il se donna, le soir même, une indigestion qui le retint au lit quarante-huit heures.

Le cycle de l'enseignement universitaire parcouru, notre lauréat gastronome entrait dans sa dix-huitième année.

Il prit à contre-cœur une première inscription à l'école de pharmacie, car l'idée de succéder à l'auteur de ses jours ne lui souriait nullement. Les électuaires ne lui étaient point sympathiques ; il abominait les opiats. Préparer des sirops, des juleps et des potions médicinales, à l'instar de Thomas Diafoirus, lui semblait une besogne dégradante.

Néanmoins il dut ronger son frein.

Si le père était bon homme, il n'entendait pas raillerie sur le chapitre de sa profession.

Notre héros dissimula d'abord, employant à visiter les salons du Louvre toutes les heures de liberté que lui laissait le Codex, étudiant avec passion les antiques,

admirant les toiles des maîtres, épelant le grand livre de l'art, voyant, jugeant, raisonnant, et se rendant compte de tout par lui-même, sans chercher des opinions toutes faites dans Winkelmann ou dans les œuvres du jésuite Lanzi.

Lorsque Planche eut fouillé tous les trésors de notre Musée national, il visita les collections particulières.

Il assista régulièrement aux ventes de tableaux, et y fit la connaissance d'un grand nombre d'amateurs et d'artistes.

Bientôt les ateliers lui découvrirent leurs mystères.

Gustave étudia l'art contemporain en fumant des cigarettes avec ses adeptes

grands et petits dans le brouhaha des charges joyeuses et des *scies* grotesques.

En vérité, c'était une agréable et douce existence.

Notre élève apothicaire paraissait une heure au plus, le matin, à l'officine paternelle. Il partageait ses loisirs entre les beaux-arts et la littérature[1], flânant avec délices, faisant bonne chère à la table du papa, libre d'embarras, exempt du moindre souci, tranquille, allègre, sans alarmes.

Trompeuse quiétude! Elle dura quatre ans et finit par un coup de tonnerre.

[1] A cette époque, il lut énormément, ce qui explique l'érudition profonde et la puissance de style dont il a tout d'abord donné la preuve.

M. Planche, un beau jour, s'avisa de se rendre à l'école de pharmacie pour voir si Gustave n'allait pas bientôt recevoir son diplôme.

Pendant que celui-ci faisait de l'esthétique avec Gérard, Gros, Pradier, Delacroix, son père le croyait, sans méfiance, au fond d'un laboratoire de chimie, interrogeant une cornue ou dialoguant avec un alambic.

Jugez de son indignation lorsqu'il apprend que monsieur son fils est absolument inconnu à l'école, et qu'il n'y a jamais mis le pied.

Il s'ensuit une scène épouvantable. L'apothicaire furieux chasse l'enfant prodigue.

Gustave fait ses paquets, emporte sa garde-robe, assez élégante alors, et court vendre tout ce qu'elle renferme de neuf et de présentable chez un fripier du voisinage, afin de se procurer quelques finances.

Une fois l'argent en son pouvoir, il endosse bravement celles des hardes dont on ne lui a pas offert un centime, les souille et les réduit en loques pour être mieux dans son rôle d'enfant maudit, chausse des bottes éculées, se coiffe d'un chapeau roussi par de longs services, et se promène, ainsi vêtu, en plein Paris et en plein soleil.

Comme il achevait sa vingtième évolution sur le boulevard, il se heurte contre

un personnage qui part d'un joyeux éclat de rire en le voyant ainsi rivaliser de haillons avec Chodruc Duc'os.

— Ah çà ! lui dit ce promeneur, est-ce que tu poses pour les mendiants ou pour les Bélisaires ? Vertu de ma vie ! quelles superbes guenilles ! Il paraît que tu fais concurrence aux bons pauvres de Bicêtre.

Nous devons prévenir le lecteur, avant d'aller plus loin, que ce personnage était le grand Ricourt.

Et, comme Ricourt a confessé dans sa vie beaucoup d'enfants prodigues, il confessa Gustave, dont il avait fait la connaissance chez les peintres.

Celui-ci ne lui cacha rien de sa mésaventure.

— Bon ! dit Ricourt, n'est-ce que cela? Point de désespoir; je te prends sous ma protection. Viens travailler à l'*Artiste* et sois homme de lettres; tu as déjà le costume de l'emploi.

— Fameuse idée ! j'accepte, dit Planche.

— Si tu acceptes ! je le crois bien ! Tu vas gagner de l'or. Cinq francs la page, et la page n'a que deux colonnes... Hein? c'est gentil? Voyons, du cœur au ventre, et torche-moi lestement un premier article.

Vingt-quatre heures après, Gustave lui

apporte douze ou quinze feuilles volantes, contenant ses débuts comme écrivain.

— Bravo! bravissimo! s'écrie le rédacteur en chef de l'*Artiste* après avoir lu cette élucubration. Peste! il y a des idées là dedans, beaucoup d'idées neuves et supérieures. Où diable as-tu volé tant d'esprit? Sans compter l'originalité, le chic et le style... Diable! j'ai fait une bonne acquisition. Je ne te lâche plus.

Mais Gustave lâcha bientôt Ricourt.

Il pria M. de Vigny de le présenter à Buloz, et entra sans coup férir à la *Revue des Deux Mondes*.

Après avoir débuté par quelques traductions de l'anglais, il publia la revue du *Salon* de 1831.

Ses articles obtinrent un retentissement prodigieux.

Du premier coup, Gustave eut la hardiesse de se poser en juge souverain. La critique, sous la plume de ce nouvel organe, s'exprimait dans une langue correcte et pure.

Planche gagna d'emblée son bâton de maréchal sur le champ de bataille de la critique d'art.

Ensuite il aborda le terrain cent fois plus glissant et plus escarpé de la critique littéraire, continuant de passer en revue, selon les hasards de la production ou de son caprice, les œuvres des artistes, des poëtes et des musiciens.

Les travaux qu'il a éparpillés, depuis vingt-cinq ans, dans le recueil de Buloz, sont aujourd'hui réunis en volumes.

Gustave Planche, certes, a du talent ; mais il l'exerce dans des conditions déplorables, et nous établissons des réserves formelles contre le plus grand nombre de ses jugements.

Quand il déclare George Sand, par exemple, le premier moraliste du siècle, notre conscience réprouve un tel blasphème.

N'ose-t-il pas écrire sur Sainte-Beuve cette phrase étrange :

« Le style de *Volupté* possède les qualités habituelles de l'auteur : la grâce, la

pureté qui lui sont familières se retrouvent dans ce livre. »

Est-ce une épigramme à deux tranchants?

On pourrait le croire.

Il est défendu, sous peine de passer pour un sot, d'appeler *pureté* ce bredouillage confus, ces phrases aveugles qui se heurtent niaisement à tous les angles du style, comme de maladroites écolières jouant aux quatre coins, les yeux bandés.

Sous aucun prétexte, la manie de ne jamais rien dire simplement, de quintessencier les mots et de les passer à l'alambic, partout et à propos de tout, ne doit être prise pour de la *grâce*.

Au reste, nous donnons ici un véritable coup d'épée dans l'eau.

C'est évidemment la main de Buloz qui a glissé dans l'article cette réclame imprudente[1]. Ailleurs, notre Aristarque se montre pour le père des *Rayons jaunes* beaucoup plus rigoureux que nous-même.

Il n'a pas assez de dédain pour Casimir Delavigne, le poëte bâtard, et pour Scribe, qu'il nomme le *coupletier*.

Du talent d'Eugène Sue et de celui de Ponsard, il pense exactement comme nous.

[1] Gustave Planche est indépendant vis-à-vis de tous, excepté vis-à-vis de l'autocrate auquel appartient le premier recueil littéraire de l'époque.

Autrefois, — il y a quinze ans, — notre héros a parlé de Lamartine avec les plus magnifiques louanges. Il s'agissait du poëte. Maintenant il se montre impitoyable pour l'historien.

« Son nom restera grand, dit-il, dans le passé, entre les *Méditations*, les *Harmonies* et *Jocelyn;* mais qu'il ne compte pas sur la durée de ses œuvres historiques; elles ne méritent pas de durer. »

Gustave Planche, nous le répétons, est un véritable maître en critique.

Mais il est bien l'enfant de son siècle.

Sur lui déteint notre époque niaise, entièrement livrée aux instincts de la matière.

Adorateur de la forme, amant insensé de la beauté plastique, il ne jette aucune idée spiritualiste dans ses articles.

Que lui importent Dieu, l'âme, l'éternité ?

Sornettes et babioles !

Tout cela n'est plus du goût de M. Planche.

Aussi n'a-t-il rien compris à Chateaubriand. Nos lecteurs vont être scandalisés de l'appréciation des œuvres de ce magnifique écrivain, donnée par la *Revue des Deux Mondes*.

« Le *Génie du Christianisme*, dit M. Planche, devrait être appelé les *agré-*

ments de la religion chrétienne. C'est un livre écrit pour les femmes oisives, pour les jeunes gens qui partagent leur vie entre le jeu, l'escrime et l'équitation; c'est une chose qui ne signifie rien. »

Oh ! ce n'est pas tout, patience !

« Les *Martyrs*, poursuit-il, sont un livre mortellement ennuyeux. Chateaubriand n'a fait que juxtaposer l'expression de trois traditions diverses, David, Homère, Virgile. »

Halte-là, seigneur critique !

David, Homère, Virgile ! c'est-à-dire la foi brûlante d'enthousiasme, la force dé-

bordant de grandeur et d'éclat, la grâce la plus exquise unie au goût le plus pur... Et Chateaubriand est l'expression de tout cela !

Merci, nous prenons acte de l'aveu.

Les *Natchez*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et les *Études historiques* sont traités avec le même sans-gêne et avec une égale contradiction de sentiments et d'idées.

Bref, M. Planche conclut ainsi :

« Chateaubriand n'est qu'un lecteur de beaux discours, un *écrivain de premier ordre*, mais dont le nom vivra plus longtemps que les ouvrages; l'auteur de plusieurs centaines de pages admirables, qui,

dans toute sa vie, n'a pas écrit un beau livre; car *René* dans le *Génie du Christianisme*, et *Velléda*, dans les *Martyrs*, sont comme un chêne dans une bruyère immense. »

Ce ne sont pas là, nous le déclarons, les seules absurdités que la haine du spiritualisme inspire au célèbre Aristarque.

Il fait contre Victor Hugo des sorties aussi passionnées qu'indécentes.

En 1838, il imprime :

« Les œuvres signées jusqu'alors du nom de Hugo sont destinées à disparaître sous le flot envahissant de l'oubli. »

A l'entendre, « les *Odes et Ballades* sont œuvre d'écolier, » et « la poésie pro-

prement dite ne joue aucun rôle dans les *Orientales.* » Si les *Feuilles d'Automne* trouvent auprès de lui quelque indulgence, il n'en verse que plus de mépris sur les *Chants du crépuscule*. Bref, les *Voix intérieures* lui révèlent dans le poëte « un prêtre qui brûle l'encens, un Dieu qui le respire. »

De tous les livres en prose de Victor Hugo, Planche n'en trouve pas un seul dont on puisse dire :

« La somme d'éloges qu'on en doit faire dépasse la somme de blâmes qu'on doit lui infliger. »

Puis il ajoute :

« La vie de cet homme n'est qu'une longue suite d'erreurs obstinées. Les plus

ignorants savent que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* se croit dispensé de l'étude par la toute-puissance de son génie, et sont très-décidés à ne pas accepter cette prétention. Il n'y a pas de science possible sans étude; et, si M. Victor Hugo veut tirer tout de lui-même, il sera bientôt condamné à subir le dédain public. »

Nous ne relèverons pas l'injustice flagrante et le ridicule de ce reproche.

Jamais piqûre de critique ne fut plus injustement venimeuse; jamais coup ne tomba plus à faux : les moins instruits savent au contraire que l'auteur de *Notre-Dame* possède une érudition prodigieuse, auprès de laquelle pâlissent les têtes les plus encyclopédiques du siècle.

En vérité, pour l'honneur de M. Gustave Planche, nous voulons croire qu'il n'était pas de sang-froid lorsqu'il a tracé de pareilles lignes.

Ou bien quelque transport de misanthropie au cerveau, quelque noir accès de spleen littéraire lui avaient brouillé l'entendement.

Terminons avec l'œuvre du critique.

A différentes époques, il a passé en revue toute la littérature contemporaine, dans des morceaux d'une incontestable valeur. Ils ont pour titre : la *Poésie, le Théâtre et le Roman contemporains,* — les *Royautés littéraires,* — *De l'état du théâtre en France,*— les *Amitiés litté-*

raires, — *Moralité de la poésie*, — *De la critique française*, — *De la langue française*, etc.

Laissons les écrits, et revenons aux faits et gestes de l'homme.

Du jour où Gustave Planche devint littérateur, il fut irrémissiblement brouillé avec son père et avec toute sa famille.

Cette famille est nombreuse[1].

On ne voulut plus entendre parler de lui.

Dégoûté du monde et de la famille, Gustave porte d'abominables costumes et se lave rarement les mains.

[1] Gustave a un frère qui a tenu longtemps un cabinet de lecture dans le quartier de l'Odéon.

Ceux qui l'ont connu avant cette métamorphose affirment que c'était un jeune homme parfaitement distingué, rehaussant par des façons aristocratiques et par une tenue parfaite les avantages d'une taille élégante et d'une figure expressive.

Hei mihi! quantum mutatus ab illo!

George Sand venait de publier son fameux livre d'*Indiana*.

Le critique de la *Revue des Deux Mondes* porta l'œuvre aux nues, et tout naturellement l'auteur désira connaître l'homme qui assurait son triomphe littéraire.

Un ami commun les présenta l'un à

l'autre, et bientôt ils s'unirent d'amitié.

Capo de Feuillide ayant, à cette époque, écrit des articles peu favorables à *Indiana*, Planche ne se contenta pas de défendre son amie avec la plume.

Il saisit vaillamment l'épée.

Le duel n'eut pas de suites graves. Notre héros exempt de blessures et *monsieur* George partirent ensemble pour le château de Nohant.

Nous laissons parler ici madame Sand elle-même.

« Je dois, dit-elle, une reconnaissance particulière, comme artiste, à M. Gustave Planche, esprit purement critique, mais

d'une grande élévation. Il me fut très-utile, non seulement parce qu'il me força, par ses moqueries franches, à étudier un peu ma langue, que j'écrivais avec beaucoup trop de négligence, mais encore parce que sa conversation peu variée, mais très-substantielle et d'une clarté remarquable, m'instruisit d'une grande quantité de choses.

« Après quelques mois de relations très-douces et très-intéressantes pour moi, j'ai cessé de le voir pour des raisons personnelles qui ne doivent rien faire préjuger contre son caractère privé, dont je n'ai jamais eu qu'à me louer en ce qui me concerne.

« Mais, puisque je raconte ma propre

histoire, il faut bien que je dise que son intimité avait pour moi de graves inconvénients.

« Elle m'entourait d'inimitiés et d'amertumes violentes.

« Déjà Delatouche n'avait pas voulu se prêter à un raccommodement avec lui et s'était brouillé avec moi à cause de lui.

« Tous ceux que Planche avait blessés, par des écrits ou des paroles, me faisaient un crime de le mettre chez moi en leur présence, et j'étais menacée d'un isolement complet par l'abandon d'amis plus anciens que lui, qui ne devaient pas, disaient-ils, être sacrifiés à un nouveau venu.

« J'hésitai beaucoup.

« Il était malheureux par nature, et il avait pour moi un attachement et un dévouement qui paraissaient en dehors de sa nature.

« J'eusse trouvé lâche de l'éloigner en vue des haines littéraires que ses éloges m'avaient attirées : on ne doit rien faire pour les ennemis; mais je sentais bien que son commerce me nuisait intérieurement.

« Son humeur mélancolique, ses théories de dégoût universel, son aversion pour le laisser aller de l'esprit aux choses faciles et agréables dans les arts, enfin la tension d'analyse qu'il fallait avoir quand

on causait avec lui, me jetaient à mon tour dans une sorte de spleen auquel je n'étais que trop disposée à l'époque où je le connus.

« Je voyais en lui une intelligence éminente qui s'efforçait généreusement de me faire part de ses conquêtes, mais qui les avait amassées au prix de son bonheur, et j'étais encore dans l'âge où l'on a plus besoin de bonheur que de savoir.

« Je me souviens qu'un jour Planche me demanda si je connaissais Leibnitz, et que je lui répondis *non* bien vite, non pas tant par modestie que par crainte de le lui entendre discuter et démolir.

« Je n'aurais pourtant pas repoussé

Planche d'auprès de moi, dans un but d'intérêt personnel, même d'un ordre si élevé et si précieux que celui de ma sérénité intellectuelle, sans des circonstances particulières qu'il comprit avec une grande loyauté de désintéressement et sans aucun dépit d'amitié.

« Pourtant on l'accusa auprès de moi de quelques mauvaises paroles sur mon compte. Je m'en expliquai vivement avec lui.

« Il les nia sur l'honneur, et, par la suite, de nombreux témoignages m'affirmèrent la sincérité de sa conduite à mon égard.

« Je n'ai plus fait que le rencontrer.

« La dernière fois, ce fut chez madame Dorval, et je crois bien qu'il y a quelque chose comme déjà dix ans de cela [1]. »

Dans son roman de *Béatrix*, Balzac a mis en scène les deux héros de cette liaison singulière.

George Sand est peinte sous le nom de Félicité des Touches, et Gustave Planche peut reconnaître son portrait dans celui de Claude Vignon.

Ce passage est l'un des plus expressifs du livre.

« Félicité n'était pas seule aux Touches; elle y avait un hôte. Cet hôte était Claude

[1] *Histoire de ma vie.* — *Presse* des 17 et 18 juillet 1855.

Vignon, écrivain dédaigneux et superbe qui, tout en ne faisant que de la critique, a trouvé moyen de donner au public et à la littérature l'idée d'une certaine supériorité.

« Félicité, qui, depuis sept ans, avait reçu cet écrivain comme *cent autres*, auteurs, journalistes, artistes et gens du monde, qui connaissait son caractère sans ressort, sa paresse, sa profonde misère, son incurie et son dégoût de toutes choses, paraissait vouloir en faire son *mari*, par la manière bizarre dont elle s'y prenait avec lui.

« Sa conduite, incompréhensible pour ses amis, elle l'expliquait par l'ambition, par l'effroi que lui causait la vieillesse.

« Elle voulait confier le reste de sa vie à un homme supérieur, pour qui sa fortune serait un marchepied, et qui lui continuerait son importance dans le monde poétique.

« Donc elle avait emporté Claude Vignon de Paris aux Touches, comme un aigle emporte dans ses serres un chevreau, pour l'étudier et pour prendre quelque parti violent; mais elle abusait à la fois Calyste [1] et Claude Vignon [2]. »

Balzac, ainsi qu'on peut le voir par ce qui précède, reconnaissait le talent de critique de Gustave Planche.

[1] On pense que Calyste représente Delatouche.
[2] Œuvres complètes de Balzac, édition Houssiaux, tome III, page 345.

Il redoutait par-dessus tout d'en être attaqué.

Chose bizarre, l'auteur de la *Peau de Chagrin* craignait l'Aristarque de la *Revue des Deux Mondes* un peu plus qu'il ne craignait Dieu. Lorsqu'il acheta la *Chronique de Paris*, en 1836, il voulut absolument attacher Gustave à la fortune de ce journal.

Pour obtenir sa collaboration exclusive, il paya généreusement une somme de mille écus, versée, comme avance, par Buloz, et que le critique devait rembourser en copie.

Nous avons oublié de dire que, plusieurs années auparavant, en 1832, Gus-

tave Planche était entré à la rédaction des *Débats*.

Il y resta six semaines.

On a dit, mais à tort, qu'il avait été remercié, parce qu'il tirait trop fréquemment sur la caisse.

L'assertion n'est pas vraisemblable, et chacun sait que les *Débats* ont la bourse aussi large que la conscience.

Il y a, dans ce vieil organe de tous les parjures, une coterie voltairienne, une horde politique sans foi ni loi, trop habituée à recevoir de toutes mains, pour ne pas rendre de même, si quelque plume *utile* dépasse la limite financière.

Demandez plutôt à M. Philarète Chasles.

Un jour, il se fit avancer six mois d'honoraires sur une énorme liasse, dont le premier feuillet seul était noirci, et le reste d'une immaculée blancheur.

Les honorables perruques de l'endroit ne virent là qu'un tour fort plaisant, et n'eurent pas la moindre envie de congédier M. Philarète Chasles.

Il est vrai que celui-ci tient en main beaucoup de leurs secrets politiques.

Pour en revenir à Gustave Planche, il quitta la feuille de la rue des Prêtres, parce qu'elle se montrait hostile au parti libéral.

N'oubliez pas que la *Revue des Deux Mondes* était alors quasi républicaine.

Buloz ne l'avait point encore mise au service de Guizot. Le naïf critique trembla de se compromettre en restant dans un camp ennemi.

Plus heureuse que les *Débats*, la *Chronique* put le conserver jusqu'à l'heure où elle mourut d'épuisement, c'est-à-dire deux années à peine après avoir vu le jour. Ni le talent de Balzac ni la plume de Gustave ne purent la relever de son agonie.

Nous voyons Planche, à cette époque, atteint d'un mal d'yeux fort grave.

A force de lire volume sur volume, de corriger des épreuves, et surtout à force de vouloir éteindre par des rafraîchisse-

ments alcooliques un sang brûlé par l'étude, sa vue s'affaiblit au point que ces messieurs de la Faculté lui ordonnent le repos le plus absolu.

— Le repos! s'écrie-t-il... je les trouve charmants, ces médecins!... le repos à un homme qui n'a que son travail pour vivre!

Il était absolument dans la situation de ces pauvres diables qui se traînent à la consultation gratuite des hospices, et auxquels nos facétieux docteurs prescrivent un régime alimentaire très-substantiel et le vin de Bordeaux.

Fort heureusement pour Gustave, il hérite, sur les entrefaites, de soixante-quinze à quatre-vingt mille francs.

Sans plus tarder, le critique fait ses adieux à Balzac et part pour l'Italie avec un portefeuille bourré de billets de banque. Il ne songe même pas à placer chez un notaire ou à confier au Trésor cette petite fortune, des revenus de laquelle il peut honorablement vivre.

La patrie des beaux-arts garde Planche sept années entières.

Il salue tous les monuments, visite tous les musées, ne s'occupe plus de lecture, et se borne, chaque soir, à noter ses impressions artistiques.

Sous le beau ciel de Florence et de Naples, il prend la douce habitude du *far niente*, dépensant à boire et à manger le

mieux possible les écus de l'héritage, sans acheter, dit-on, la moindre redingote.

A la fin, il s'aperçoit que son magot fond à vue d'œil.

Certaines velléités religieuses, inspirées sans doute par la pompe et la poésie du culte dans les églises italiennes, s'emparent de son âme.

Planche accomplit avec beaucoup de régularité ses devoirs de chrétien... pendant six semaines.

Étant ruiné, le parti le meilleur qu'il voit en perspective est de se faire moine.

— J'irai me claquemurer dans un mo-

nastère, se dit-il, et j'y prononcerai des vœux.

Cette résolution, qui l'eût exempté des embarras de la vie matérielle, flattait sa nature apathique, en même temps qu'elle eût été favorable à ses labeurs d'écrivain.

Qui l'empêcha de l'exécuter? Le diable seul pourrait le dire.

Notre homme revint à Paris, et Buloz, derechef, lui ouvrit les bras.

La première apparition de Gustave au café Momus, dans cet indescriptible costume que vous savez, porta l'enthousiasme à des proportions délirantes.

Tous les habitués du lieu, ribauds et

truands, fleur des pois de la bohème littéraire qui commençait à poindre, le reçurent en triomphe au milieu d'une bacchanale qui réveilla les échos de la vieille basilique voisine[1].

Un bohème poëte, s'emparant du vénérable et crasseux chapeau de Gustave, improvisa, séance tenante, une ode magnifique sur cet illustre couvre-chef.

Planche se laissa faire avec une bonne grâce infinie, et but comme un héros de l'*Iliade*.

Le lendemain, il reprenait son train de vie d'autrefois.

[1] Saint-Germain-l'Auxerrois. (Voir, pour la description du café Momus, les biographies de Champfleury et de Henri Murger.)

Quand le célèbre critique a de l'argent, voici comme il le dépense et comme il s'amuse.

Il retient un coupé, la veille au soir, et dit au cocher de venir stationner à sa porte dès six heures du matin, sans faute.

A neuf heures, il se lève et se fait conduire chez quelques amis, peintres ou sculpteurs.

A onze, on le dépose dans quelque café-restaurant très en renom.

Là, Gustave se commande en premier lieu de l'absinthe et du vermouth. Quand il a pris ses petits verres, il déjeune d'une façon plus que confortable et paye

la carte, qui s'élève à vingt-cinq ou trente francs.

Puis il remonte en voiture pour une seconde tournée chez d'autres artistes.

Vers six heures, il descend au café de Paris.

S'étant ouvert les voies digestives par le même procédé que le matin, il se fait apporter chère succulente et vins exquis. La dépense flotte, cette fois, entre cinquante et soixante.

Sa voiture le mène ensuite digérer au balcon de l'Opéra ou à l'orchestre du Théâtre-Français.

Vers minuit, Gustave a dix-huit heures

de remise. Il donne quarante francs au cocher, grimpe à sa mansarde et s'endort avec le calme d'une conscience pure, en se disant comme Titus :

« — Je n'ai pas perdu ma journée! »

Le *Salon de* 1846, publié quelque temps après son retour d'Italie, témoigna de ses études sérieuses.

Presque aussitôt il recommença le feu contre les romantiques avec une verve pleine de colère.

Nombre de personnes crurent trouver dans ces attaques la rage de l'impuissance; nous n'y voyons que l'amertume d'un esprit aigri et mécontent de lui-même, qui

se plaît à fouler aux pieds le génie des autres sous son talon de cynique.

Les tribunaux ont été saisis dernièrement d'une affaire curieuse, relative à ses articles. Un peintre espagnol l'attaqua pour avoir critiqué d'une façon malveillante un portrait qui n'existait pas, ou plutôt qui n'avait point été envoyé à l'Exposition.

Ce n'est point, d'ailleurs, un critique vénal. On ne voit pas sa demeure encombrée de cadeaux opulents, conquis au bec de la plume sur les rois et les reines de théâtre, ou sur d'autres vaniteux imbéciles à qui la grosse voix de la presse fait peur.

Il sera beaucoup pardonné à Gustave

Planche, parce qu'il n'a jamais fait *chanter*.

L'une de ses plus grandes faiblesses est de subir le joug de Buloz, relativement aux rancunes singulières de celui ci et à ses amitiés plus singulières encore.

Néanmoins Gustave ne passe pas toujours sous les Fourches Caudines de l'autocrate.

Une fois, il apporte un article foudroyant contre Alexandre Dumas.

Chacune de ses phrases était un coup de lanière; il réduisait à néant l'insolente renommée du forban de la plume.

— Mon cher, dit Buloz, Dumas écrit chez nous. Je ne tire pas sur les miens. Modifiez l'article.

— Voilà comme je le modifie ! répond Gustave.

Et il jette son manuscrit au feu.

Cet acte d'héroïsme était d'autant plus admirable, qu'à cette époque il se trouvait dans un dénûment affreux. Il portait au mois de novembre un pantalon de toile, acheté en avril à la *Belle Jardinière*.

Le mérite de Gustave Planche comme écrivain est universellement reconnu.

Peut-être même a-t-il trop d'ampleur

dans la forme, trop d'harmonie dans la période. On est tenté de croire que cette manière solennelle et presque majestueuse est le produit d'un long et pénible travail. Il n'en est rien. Jamais auteur n'eut la rédaction plus facile.

Grande ou petite, la gent artistique professe pour notre héros une estime qui touche au respect.

Il y a quelque dix ans, un personnage, huileux d'habits et de figure, marchant sur des talons obliques, porteur d'une chemise abominablement sale, d'un habit au collet gras, d'un feutre impossible, d'un pantalon effondré et frangé à la base, entre dans la cour de l'École des Beaux-Arts.

— Voilà Chodruc Duclos! s'écrie un rapin.

Mais un autre de lui pousser le coude :

— Tais-toi, dit-il, c'est Gustave Planche !

Aussitôt la foule des élèves entoure le critique, lui forme une escorte et recueille ses paroles comme autant d'oracles.

Impossible de ne pas raconter une anecdote qui a depuis longtemps force d'histoire.

Prié à dîner chez une actrice célèbre (les uns disent Anaïs, les autres Dorval), il arrive avant tout le monde.

— Mon Dieu, Planche, comme tu es fait! dit l'actrice. Va prendre un bain, je t'en conjure; voilà une carte.

Une heure après, il revient.

— Mais tu n'es pas allé te baigner, malheureux?

— Si, ma foi!

— Regarde tes mains!

— Ah! c'est que j'ai lu! dit Planche avec beaucoup de calme et ne doutant pas de la validité de son excuse.

Occupé à tenir un livre, il n'avait pas même trempé le bout du doigt dans la baignoire.

Il adopte un café pendant sept ou huit mois; puis il le délaisse et en fréquente un autre.

Constamment il a soin de choisir la même place.

Au café des Quatre-Vents[1], lorsque les tables voisines étaient occupées, il lui fallait, pour gagner son poste d'habitude, passer entre le mur et une colonne qui pressait rudement son énorme ventre. Il s'engageait dans cet étroit passage, et, lorsqu'il ne pouvait s'en tirer tout seul, il criait à un étudiant :

— Jeune ami, viens à ma remorque!

Dans les cafés qu'il honore de sa pré-

[1] Rue des Quatre-Vents, quartier de l'Odéon.

dilection, Gustave Planche boit de la bière comme un guerrier d'Odin.

Sur le minuit, il se lève, fait deux ou trois pas au milieu de la salle pour bien s'assurer qu'il conserve les lois de l'équilibre, jette un coup d'œil de satisfaction sur son colossal abdomen et s'écrie :

— Ramenons à présent mon tonneau chez moi !

Quand la gêne arrive, il ne se montre plus au café. Il vit de fromage et de pain, dans son galetas, ou mange à la gargotte des maçons.

Pendant une année tout entière, il a dîné chaque jour à la *Petite Californie*,

établissement sans rival de la barrière du Maine, où les couteaux, cuillers, fourchettes et gobelets d'étain sont enchaînés aux tables, tant on se fie à la probité des clients.

Une fois dans la misère, Gustave travaille avec une ardeur extrême. On le rencontre alors aux musées, aux bibliothèques et dans les cabinets de lecture.

Dès que le travail lui a rendu quelques finances, il fait choix d'un nouveau café-restaurant et reprend son existence de Gargantua.

Il faut, du reste, en convenir, le redoutable critique a le vin débonnaire. Les intérêts de l'art et le despotisme de Buloz

ne le tourmentent plus en face d'une bouteille. Il ne parle que de moss de bière, d'absinthe, de volailles truffées et de fins liquides.

En 1848, il se prit tout à coup d'un beau zèle pour le bonheur de la France, catéchisant après boire la jeunesse des écoles, l'exhortant à devenir sérieuse et à délaisser le billard pour la politique, détestable conseil dont il se repentait sans doute à jeun.

Même dans ses plus grandes périodes de splendeur, Gustave Planche n'a jamais habité que des bouges.

Il cache son adresse à toutes ses connaissances, moins par honte que par amour de l'isolement.

S'il est forcé d'accepter le bras de quelqu'un pour rentrer le soir, il congédie toujours son guide avant d'arriver à la rue qu'il habite. S'aperçoit-il qu'on l'observe ou qu'on le suive, il s'éloigne et prend une direction contraire.

Un peintre facétieux s'amusa une fois à lui faire battre le pavé jusqu'à trois heures du matin.

Planche marchait héroïquement.

Ce fut l'indiscret qui se lassa le premier. Gustave put rentrer chez lui sans être vu.

Longtemps on se figura qu'il couchait à la belle étoile, dans les carrefours, sur les promenades, et lui-même prenait plaisir à accréditer ce bruit.

— Où demeurez-vous? lui demandait-on.

— Je ne demeure pas, répondait-il, je perche.

— Et où?

— Champs-Élysées, troisième arbre à main droite.

Quand notre homme déménage, toute sa garde-robe tient dans son chapeau, ce qui le dispense des services du commissionnaire, grand révélateur d'adresses.

Un de ses maîtres d'hôtel garni tomba de son haut quand il le vit prendre possession de sa chambre avec trois faux-cols pour tout linge.

— Mais où sont vos chemises, monsieur? lui demanda-t-il naïvement.

— Faites-moi le plaisir, répondit Planche, de m'expliquer pourquoi l'on met des chemises. N'est-ce pas afin de montrer son col?... Eh bien, voilà trois cols tout propres!

Plus Gustave vieillit, moins il accepte facilement les volontés tyranniques de Buloz.

Très-souvent il se fâche et l'envoie paître.

Cette porte fermée, son apathie l'empêche d'aller frapper à d'autres. Et cependant il meurt de faim.

Leur dernière brouille eut lieu dans le cours d'un hiver rigoureux. Planche allait par les rues avec un chapeau gris troué, un lambeau de foulard en cravate, un paletot d'étoffe légère, dite *orléans*, à ventouses innombrables, et les pieds dans des bottes sans semelles.

Mais heureusement Buloz revient toujours.

Il a besoin de Planche pour tenir en bride les hauts et puissants personnages qui patronnent sa boutique, et dont parfois les orgueilleuses prétentions l'offusquent.

Pour eux, Gustave est la tête de Méduse.

De temps à autres, Buloz l'autorise à casser les vitres.

La dernière affaire du critique de la *Revue des Deux Mondes* avec Cuvillier-Fleury-Polyanthe et ce littérateur poussi appelé Janin n'a pas amusé médiocrement la galerie.

Tous les rieurs ont été du côté de Gustave.

Ce méchant *Figaro* s'est même permis d'écrire dans un entre-filet audacieux :

« M. Cuvillier-Fleury, candidat perpétuel à l'Académie, a été rudement boutonné à cette première passe. Ne semble-t-il pas voir un tambour ventru faisant

assaut avec Grisier? Quant à l'auteur de la préface de *Barnave* (ne vous trompez pas à l'antiphrase; il s'agit, non de Félix Pyat, mais du critique hebdomadaire de la rue des Prêtres), il a eu tort de modifier sa manière. Que n'intentait-il un procès à Gustave Planche ou à la *Revue des Deux Mondes?* Il l'aurait perdu, c'est vrai; mais il aurait eu le plaisir de plaider SOUS LUI pendant trois heures. »

O *Figaro!* quelle ignoble image! et comme elle serait condamnable, si elle n'était pas fidèle!

Janin s'est vengé en se faisant BIOGRAPHE, c'est-à-dire en appelant son adversaire *Polycrasse* et en commettant le

crime de vérité contemporaine qu'il nous reproche chaque jour.

Le feuilleton des *Débats*, du 5 mai 1856, est là sous nos yeux, et le prince des critiques y lance contre son ennemi la plus effrayante diatribe.

Voilà ce que M. Planche aurait dû porter devant les tribunaux, à la bonne heure !

Mais laissons Janin, ses colères et ses vengeances.

Gustave Planche n'a pas ce qu'on nomme l'esprit de saillie. Sa phrase belliqueuse, au lieu d'être une pointe, est un coup de massue. Néanmoins on cite de lui quelques mots fort méchants.

Chaudes-Aigues fut son camarade intime et son élève. Planche le fit débuter à la *Chronique de Paris* et à l'*Artiste*.

Très-railleur et très-léger, Chaudes-Aigues demeurait pourtant fort attaché à Planche.

Un jour celui-ci tombe malade.

Son ami le soigne avec beaucoup de sollicitude et ne quitte plus le chevet du critique.

Il s'évertuait à tenir, pour l'égayer, mille propos joyeux. Par malheur, Gustave ne trouvait pas ses plaisanteries suffisamment assaisonnées de sel attique.

Chaudes-Aigues s'absente pour aller

chercher un remède, et le laisse à la garde de quelques visiteurs.

Planche se soulève sur son grabat, le suit du regard, et dit à ceux qui restaient dans la chambre :

— Ce qu'il y a de plus terrible dans ma position, c'est que je suis obligé de subir la présence, les soins et les discours de ce crétin-là !

Gustave Planche a la vue très-affaiblie. Il continue de porter ces mêmes vêtements qui ont inspiré à Charles Nodier l'un de ses plus jolis mots.

On vint dire à l'auteur de la *Fée aux miettes* qu'un romantique exaspéré avait

attendu le critique de la *Revue des Deux Mondes*, un soir, au coin de la rue, et qu'il était tombé sur lui à coups de canne, de toute la force de son indignation.

— Dieu soit loué ! fit Nodier avec douceur : au moins l'habit de Planche aura été battu une fois !

F'N.

ÉPILOGUE

Depuis que M. Planche a fait saisir le volume qui a précédé celui-ci, on a pu lire dans le *Figaro* ce joyeux article :

Le procès Mirecourt va bientôt se plaider. — Les amis de M. Gustave Planche comprennent la nécessité, pour le triomphe de celui-ci et pour la gloire de la *Revue des Deux Mondes,* d'en finir avec cette très-mauvaise plaisanterie de la petite presse qui consiste à attribuer à l'éminent écrivain des

mains malpropres, des habits négligés, du linge sale, des cheveux désordonnés, en un mot une toilette *à la Chodruc-Duclos allant dans le monde.*

On a tenu conseil; on a décidé qu'il fallait que la tenue, la tournure, les habits, le linge, les mains, etc., du plaignant fussent *irréprochables*, le jour de l'audience, afin de prouver au public et au tribunal que toutes ces allégations banales sont une pure calomnie.

On est donc en train, à l'heure qu'il est, de donner à M. Gustave Planche quelques leçons de dandysme.

—

Dans le but que je viens d'exposer plus haut, M. Buloz et les amis de M. G. Planche lui envoient chaque matin un maître de bal-

lui apprendre à marcher sur la
pied, — un maître de gymnastique
nseigner les grâces et le dévelop-
ormal du corps, — un professeur
e cravate blanche, — un licencié
s de l'*habit noir* et du *pantalon*
– un maitre parfumeur pour le sa-
- un coiffeur pour le bichonner, —
s-maîtres, modèles de belles ma-
ıi paradent devant lui de la bonne
etc., etc.

—

ommandé à Renard un habillement
:t tout neuf pour le grand jour de la
ı qui doit bientôt luire pour M. Plan-
ın veut produire un Gustave renou-
néconnaissable, — un Gustave *gra-*
modes. — Mais dans la crainte que

l'habillement, complet et tout neuf, ne soit gâté, déchiré, fané, bouleversé avant le procès, on a serré les *effets* dans une armoire, sans les confier à M. Gustave Planche, qui ne *répète* pas son rôle avec son costume de représentation.

M. Gustave Planche *répète* donc avec des habits d'occasion, que M. de Mars (sous-directeur de la *Revue*) est allé discrètement acheter chez un bon faiseur de la Halle aux habits.

J'ai été assez heureux pour assister, — hier, — avec un billet de faveur, à une répétition générale du nouveau rôle de M. Gustave Planche.

Son avocat avait été convoqué.

Tous les amis de M. Planche étaient réunis dans le salon de M. Buloz, aux bureaux de la *Revue des Deux Mondes*.

Au signal donné, M. Planche, — endimanché, — ganté, — brossé, — frotté, — ciré,

— verni, — reluisant, — frais, — rose, — pommadé, — frisotté, s'est avancé gravement, et, d'un air du meilleur monde, a salué toute la compagnie.

— Bravo! bravo! c'est bien cela! s'est écrié M. de Mars.

— Oui, mais il ne faut pas me donner un coup de pied, en saluant la Cour... Et vous m'en avez donné un dans votre révérence! dit en bougonnant M. Buloz.

M. Gustave Planche salue pour la deuxième fois et va s'asseoir dignement près de son avocat. — La chaise craque. — Celui-ci lui dit :

— Aïe! prenez donc garde, sapristi! vous m'avez écrasé l'orteil... Asseyez-vous plus doucement... vous briserez la banquette!... Tenez-vous droit, mais sans roideur dans l'attitude... bon! de temps en temps, un petit air penché... Regardez avec assurance et sérénité... comme l'auguste modèle que vous

avez là devant les yeux, dans la personne de M. Buloz! (M. Buloz salue.)

L'avocat continue :

— C'est ici, cher client, qu'il faut bien faire attention... C'est le fameux passage de mon plaidoyer... vous savez?... il ne faut pas s'embrouiller... (D'une voix flûtée, comme à l'audience.) On a dit, messieurs... que ne dit-on pas dans cette déplorable petite presse, rédigée par des infimes petites gens d'esprit! on a dit que M. Gustave Planche était le Chodruc de la littérature... On vous a représenté cet homme, — ce grand talent, ce grand caractère, — comme mal vêtu, mal peigné... enfin, comme un Diogène au dix-neuvième siècle, messieurs! Vous avez l'homme devant vous, je ne vous dis que cela, jugez! (Sensation.) Ce Chodruc, ce Diogène, c'est le roi de la mode, c'est un de ces fantaisistes d'élé-

gance qui donnent le ton à leur époque, c'est le dandysme incarné, — c'est un second Brummel! (A part.) Ne rougissez donc pas comme cela!

— Dam! vous me faites jouer là un rôle absurde!

— Il le faut! C'est pour le décorum de la *Revue!* c'est pour les deux mondes!... Chut!... Je poursuis :

— Mal vêtu, cet homme? Voyez! son habit, son gilet, son pantalon, sont de Renard! son chapeau... voyez! il est neuf... Polycrasse, dites-vous?... Poli, oui, — crasse, non!... je n'en vois pas!... sa cravate blanche est immaculée... ses cheveux exhalent une odeur de patchouli que la Cour peut apprécier d'ici!... On dit qu'il ne se lave pas les mains... (A part.) Otez négligemment vos gants!... (M. Planche ôte ses gants.) Hein? Osez dire que ces mains-là ne sont pas propres! (On regarde les mains de M. Planche

avec curiosité. — Éclat de rire général. — L'avocat déconcerté s'arrête.) — Sapristi! j'espère qu'elles seront plus présentables le grand jour!... Comment! vous ne les avez pas lavées aujourd'hui?...

M. Planche. — Tiens! je les ai lavées hier!... et j'ai allumé mon poêle, ce matin!

L'avocat. — Bon... remettez vos gants... Cela dérange ma plaidoirie... Je reprends. — On a fait circuler dans le public, messieurs, je ne sais quelle histoire de savon donné, pour se laver, à M. Gustave Planche par madame Sand, et que mon client, ignorant l'usage qu'il en devait faire, aurait avidement mangé!...

M. Planche. — Tiens, est-ce que je savais, moi! Il était à la vanille!. . Je l'ai goûté et je l'ai trouvé bon! dam! (Explosion de rires. — M. Buloz tombe sur M. de Mars et l'aplatit. M. de Mars se trouve mal et va se

promener dans le jardin de la rue Saint-Benoît)

L'avocat. — En résumé, messieurs, voyez l'élégance de la taille de mon client ! (A part.) Levez-vous ! (M. Planche se lève.) Son linge blanc !... (L'avocat, par un geste de Périclès enlevant le voile d'Aspasie nue, déboutonne l'habit de M. Planche devant ses juges.) Considérez ! (Avec effroi.) Comment ! vous n'avez pas de chemise?

M. Planche, *vexé*. — Pas de chemise !... elle est chez la blanchisseuse, monsieur !... elle est chez la blanchisseuse !...

L'avocat. — Bien ! Je maintiens mon mouvement oratoire, qui sera foudroyant... Je continue. — Admirez, messieurs, sa désinvolture, sa grâce, sa juvénile élégance... (A part.) Marchez un peu dans le prétoire...

(M. Planche marche ; — au milieu du sa-

lon, il perd son pantalon. — M. Buloz se précipite chastement sur son critique; — les auditeurs rompent les rangs; — l'avocat enveloppe dans sa robe son client effarouché. — On porte Gustave Planche en triomphe.)

M. Buloz lève la séance en disant d'une voix émue : — Bien... bien!... le décorum de ma *Revue* sera sauvé... Encore sept répétitions, et Planche marchera tout seul... A demain, messieurs!

Mardi 2 Janvier 1849.

Voulez vous, Monsieur, me donner une bonne loge pour demain?

Je voudrais l'apprendre vers quatre heures. Je compte sur votre

obligeance et vous remercie.

T. à v.

Gustave Vaëz

Imp. Lith. V. Janson, 8, rue Dauphine, Paris

public des bals de l'Opéra : Les turbulents. — Les beaux esprits. — Les femmes qui s'émancipent. — Il ne faut pas jouer avec le feu. — Les Marguerite de Bourgogne. — Les danseurs. — Le goût dans les travestissements. — L'Opéra-Comique. — Les autres bals masqués.

X. La Courtille.

Ce que l'on pense généralement de la Courtille. — Ce qu'il en est. — Les Folies de Belleville. — Le Salon Favié. — Les femmes que l'on rencontre à la Courtille. — La descente de la Courtille.

LIVRE SECOND.

État moral.

CHAPITRE IV. — ORIGINE DES FEMMES DE BAL.

XI. La jeune fille de paris.

Influence des bals et guinguettes sur l'avenir de la jeune ouvrière de Paris. — Le dimanche d'un grand nombre de familles ouvrières de Paris. — Le dîner à la barrière. — La guinguette. — Le jeune ouvrier. — La jeune fille. — Départ du domicile naturel. — Le concubinage. — Effet du mariage lorsqu'il a lieu. — La misère. — Le goût du luxe. — Départ du domicile de l'amant. — La jeune fille chez elle. — Les bals qu'elle fréquente. L'horrible femme. — Rêves de l'ouvrière. — La toilette et la rouerie lui manquent. — Elle devient à son aise dans les habits de soie. — Mabille et Valentino.

XII. Suite du paragraphe qui précède.

Deux genres de parents. — Les parents entichés de leurs filles. — Les Cours de danse. — Les mauvais parents. — Fuite de la jeune fille. — Où elle se réfugie. — Ce qu'elle devient. — Abandon des parents. — Actes de bassesses de ces derniers. — Les jeunes filles vendues par leurs parents.

XIII. La fille de province.

Variété. — La domesticité. — Les rusées commères. — La femme qui devient lorette. — Celle qui se retire de l'arene.

Paris. — Typographie de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.

POUR PARAITRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE

EN VENTE

Salvandy.

SOUS PRESSE

Raspail.
Mlle Georges.
Odilon Barrot.
Musard.
Bouffé.
Montalembert.
Gavarni.
Michelet.
Plessy-Arnould.
Cavaignac.

Arnal.
De Morny.
Cormenin.
Granier de Cassagnac.
J. Sandeau.
Grassot.
Marie Dorval.
Crémieux.
Ligier.
Cousin.
Beauvallet.
Louis Blanc.
Persigny.
Frédéric Soulié.

Villemain.
Ravel.
La Guerronnière.
Madame Ancelot
Considérant.
Saint.Marc Girardi[n]
Quinet,
Ravignan.
Ricord.
Murger.
Bocage.
Lachambeaudie.
Rosa Bonheur.
Berlioz,
Henry Monnier.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.

Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.

Louis Véron.
Féval.—Gonzalès.
Ingres.
Engène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaitr[e]
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex Dumas fils.
Champfleury.—Lé[on] Gozlan.
Alexandre Dumas
Veuillot.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

70

HENRI HEINE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

DEUXIÈME ÉDITION

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

HENRI HEINE

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



HENRI HEINE

LES CONTEMPORAINS

HENRI HEINE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

En cette année de grâce et d'apoplexie, chers lecteurs, peu s'en est fallu que nos adversaires ne fussent au comble de la joie.

Le *biographe* a vu de près la mort.

Notre pauvre ami Molé-Gentilhomme venait à peine de quitter ce monde, que nous avons failli le suivre. Jugez quelles clameurs d'allégresse auraient salué notre départ !

« C'est un châtiment du ciel ! » se seraient écriés d'aimables journalistes.

Nous gageons même qu'ils eussent imprimé la phrase en toutes lettres, sans l'ombre de vergogne. Heureusement la Providence n'a pas cru devoir leur accorder ce magnifique triomphe... de style.

Compromise par l'excès du travail, notre santé s'est rétablie par deux mois de repos. Fort de notre droit et de notre conscience, nous remontons sur la brèche.

Vous espériez, messieurs, ne le cachez pas, que la publication des *Contemporains* serait interrompue.

Cela eût pleinement satisfait nombre de gens de lettres envieux.

Mais notre éditeur avait quatre volumes sous presse, juste de quoi remplir la lacune. Voilà ce qui vous a déplu, et vous vous êtes unis pour accabler des enfants qui recevaient le jour pendant la maladie de leur père. Sachant que nous n'étions plus là pour les défendre, vous comptiez les étouffer au berceau.

Sottise, messieurs, sottise!

L'aîné, dans une famille, protége au besoin le cadet. Soixante-quatre volumes sont là derrière les nouveau-nés. Ni vos injures ni vos insinuations perfides ne peu-

vent rien contre cette génération puissante qui a pris racine dans le sol de la publicité.

Que voulez-vous? c'est chose faite.

Plus vous déploierez d'animosité, plus nous trouverons de sympathie. Toutes vos attaques nous laissent debout, parce que le bon sens public est notre égide.

Ainsi l'on ne croit pas M. de Rovigo, de la *Chronique*, lorsqu'il parle d'un prétendu revirement dans notre opinion sur M. de Falloux. Un secrétaire, un chercheur de notes (M. de Rovigo l'appelle improprement un *ami* et plus improprement encore un *collaborateur*), n'a pu lui

signer, en notre nom, un brevet d'infaillibilité.

Mais on nous croira lorsque nous affirmerons que tous les renseignements pris sur nos personnages, quelle que soit leur source, et fussent-ils donnés par M. de Rovigo lui même, restent soumis à notre contrôle. Nous les admettons s'ils nous paraissent véridiques; nous les repoussons s'ils nous semblent faux ou passionnés.

On ne croit pas non plus à la candeur du *Journal des Débats,* auquel nous avons dit plus d'une vérité dure, lorsqu'il ouvre ses colonnes à des réclamations intéressées.

Mais on nous croira si nous protestons

que MM. Barni, Vacherot et Despois peuvent venir frapper à notre porte et nous demander, afin d'éviter tout scandale, la preuve des anecdotes que nous racontons [1].

Enfin l'on ne croit pas M. Taxile Delord, le détracteur acharné de M. de Falloux, lorsque la rage de voir notre sentiment contraire au sien lui dicte contre nous, dans le *Siècle,* des articles pleins de malveillance et de mensonge. Cet écrivain charivarique, aux yeux des hommes sages, ne passera jamais pour un aristarque de bon aloi.

[1] A ce sujet, nous aurons à mettre en cause, dans notre prochain volume, la *Revue de Paris* et d'autres feuilles aussi peu estimables, qui nous font l'honneur de nous poursuivre de leur haine.

Paillasse est mal venu quand il veut endosser la robe de docteur ès lettres.

Allez, allez, pharisiens du journalisme ! Vos traits s'émoussent contre notre cuirasse. Rongez la lime, usez vos dents de couleuvre, et que Dieu vous donne, un jour, la conscience que vous n'avez jamais eue !

Paris, 4 novembre 1856.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Au moment où nous mettons sous presse, un commissaire de police arrive chez notre éditeur et saisit le 69me volume de la collection, consacré à Gustave Planche. Nous attendons avec le plus grand calme l'issue de cet incompréhensible et nouveau procès.

HENRI HEINE

« Je confesse ouvertement et franchement que tout ce qui a rapport, dans mon livre *De l'Allemagne*, à la grande question divine, est aussi faux qu'irréfléchi.

« Aussi irréfléchi que faux est le jugement que j'avais répété, d'après mes maîtres des différentes écoles philosophiques, que le déisme, détruit en théorie par la

logique, ne subsiste plus que piteusement dans le domaine d'une foi agonisante.

« Non, il n'est pas vrai que la critique de la raison par Kant, qui a anéanti les preuves de l'existence de Dieu, telles que nous les connaissions depuis Anselme de Cantorbéry, ait anéanti en même temps l'idée même de Dieu. Le déisme vit; il vit de sa vie la plus véritable, la plus éternelle; il n'a pas expiré et il n'a pas été le moins du monde frappé à mort par la nouvelle philosophie allemande. Dans les toiles d'araignée de la dialectique berlinoise, une mouche même ne trouverait pas la mort, et d'autant moins un Dieu. »

Écrites, ou plutôt dictées par Henri Heine sur ce lit de douleur qu'il devait quitter bientôt pour s'étendre dans la bière,

es lignes trahissent un regret véritable.

On peut dire qu'elles servent de conclu-
ion définitive à ses œuvres.

Nous y trouvons le dernier mot de ses
octrines.

C'est le cri suprême d'une âme en butte
mille agitations et bouleversée par tous
es orages de la philosophie incrédule.

A l'heure où le poëte formulait en fa-
ur de l'existence de Dieu cette page élo-
uente, son être physique offrait déjà l'ap-
rence d'un cadavre, et le cadavre s'est
nimé pour maudire l'athéisme, l'athéis-
ne hideux et sombre, l'athéisme au ser-
ice duquel nous avions vu Henri Heine
onsacrer toutes les forces de son mer-
eilleux esprit, les traits les plus aigus

du sarcasme, la dialectique la plus amère et la plus fougueuse.

Un pas encore, et le pauvre moribond retrempait ses lèvres arides à la coupe fraîche et vive de la foi.

Le charme diabolique était rompu.

Si la vie du héros de ce livre se fût prolongée de quelques jours, nous n'aurions pas tardé sans doute à le voir saluer la religion, cette loi suprême dictée à l'homme par le ciel, et qui découle, même philosophiquement, de la croyance en Dieu.

Ainsi Henri Heine, quand la mort vint le prendre, n'était plus athée.

Il répudiait sa folie monstrueuse, et, nous le constatons avec joie, car, en dépit de nous-même, nous ne pouvions nous

empêcher de l'aimer, le charmant poëte, le tendre et spirituel impie !

Dusseldorf est sa ville natale.

Il naquit, le 1er janvier 1800, dans cette capitale du duché de Berg, qui faisait alors partie de l'apanage des princes électeurs du Palatinat.

« Je suis le premier homme de mon siècle, » a-t-il écrit en riant, sans réfléchir que l'année de sa naissance appartient encore au siècle des encyclopédistes[1].

Le père de Henri, négociant juif, mourut très-jeune.

Madame Heine resta veuve avec trois

[1] Une lettre imprimée de Henri Heine, que nous avons sous les yeux, porte la date de sa naissance au 13 décembre 1799. Si cette lettre n'est point apocryphe, il en résulte qu'il se contredit lui-même.

enfants. Notre poëte est l'aîné de la famille.

Son frère Gustave est aujourd'hui journaliste à Vienne, et l'on accorde à sa sœur Charlotte la réputation d'une femme que l'esprit et la beauté distinguent.

Henri avait pour oncle Salomon Heine, opulent banquier de Hambourg, sorte de nabab israélite, dont le fils, Charles Heine, devint plus tard le gendre de M. Fould.

Salomon, trente fois millionnaire, mourut à l'âge de soixante-seize ans.

Il ne laissa tomber, à aucune époque, entre les mains de son neveu, la moindre bribe de sa fortune colossale; jamais il ne lui pardonna de s'être fait poëte.

— Si ce garçon-là, disait-il, avait voulu apprendre quelque chose, il n'aurait pas

eu besoin de faire des livres, la dernière des occupations d'un homme raisonnable.

Cet axiome judaïque, lancé comme une pierre au front de l'intelligence, retombe de tout son poids sur la race absurde et brutale des adorateurs du veau d'or, qui se perpétue depuis Moïse jusqu'à nos boursicotiers actuels.

La mère de Henri Heine était fille du fameux docteur Gottschalk de Geldern.

On trouvait en elle une femme au caractère rigide et presque puritain; mais elle avait en même temps une âme dévouée et pleine de tendresse.

Elle adorait son fils Henri.

De son côté, le poëte conserva toujours pour sa mère le culte le plus touchant. Il lui a consacré bien des pages de son œu-

vre, principalement ces magnifiques strophes de *Germania*, qui commencent ainsi :

« De Harbourg, je fus dans une heure à Hambourg. C'était le soir. Les étoiles me saluaient ; l'air était frais et doux.

« Et, lorsque j'arrivai près de madame ma mère, sa joie fut presque de l'effroi : « Mon cher enfant ! » s'écria-t-elle en frappant ses deux mains, » etc.

Cette pièce, que nous regrettons de ne pas citer tout entière, est un chef-d'œuvre de sentiment et d'esprit.

Nous trouvons, dans un livre d'Alfred Meissner, une précieuse anecdote relative à cet amour filial du poëte. Le fait est tout récent : il date de l'an dernier.

Meissner, entrant un soir chez Henri Heine, le trouva sur son lit, dictant une

lettre. Cette lettre était pour sa mère.

Laissons le biographe allemand raconter lui-même.

« — Elle vit donc encore, lui demandai-je, la vieille femme qui est logée près de la porte de la digue?

« — Oh! oui, dit-il, elle est vieille, malade et infirme; mais elle a toujours gardé le cœur chaleureux d'une mère.

« — Et vous lui écrivez souvent?

« — Tous les mois.

« — Combien elle doit être affligée de votre état!

« — Elle! dit Heine, elle me croit toujours en aussi bonne santé que lorsqu'elle m'a vu pour la dernière fois. Elle est vieille et ne lit pas de journaux; les quel-

ques vieux amis qui viennent la voir sont dans le même cas. Je lui écris toujours des lettres gaies autant que possible; je lui parle de ma femme; je lui raconte combien je suis heureux. Pour qu'elle ne s'étonne pas de me voir seulement signer mes lettres, je lui dis que je souffre d'une maladie des yeux qui m'oblige à les ménager beaucoup. De cette sorte, elle est heureuse. Une mère, d'ailleurs, pourrait-elle jamais croire que son fils est aussi misérable que je le suis[1]? »

La maison où notre poëte reçut le jour

[2] *Souvenirs sur Henri Heine*, par Alfred Meissner (traduction de Ch. de Lorbac). Alfred Meissner, auteur de la *Femme d'Uria*, est un des plus beaux génies de l'Allemagne moderne. Henri Heine a dit de lui : « C'est une âme passionnée, et je suis convaincu qu'il saura, un jour, conquérir la popularité de Frédéric Schiller, dont il est l'héritier présomptif. »

existe encore à Dusseldorf; elle est située dans la rue de Bolker. Avec la naïveté d'orgueil qui le caractérise, Henri Heine s'écrie dans le *Tambour Legrand:*

« Cette maison sera un jour très-remarquable, et j'ai fait dire à la vieille femme qui la possède qu'elle ne la vende pour rien au monde. Elle n'obtiendrait pas aujourd'hui, pour toute sa maison, les profits que feront les servantes seulement avec les nobles anglaises, voilées de vert, qui viendront admirer la chambre où je vis pour la première fois la lumière, et le poulailler où mon père m'enfermait lorsque j'avais volé des raisins, et la porte brune sur laquelle ma mère m'apprenait à écrire les lettres avec de la craie. Ah! mon Dieu, madame, si je suis devenu un

grand écrivain, il en a coûté assez de peine à ma pauvre mère! »

Henri, dès l'âge de sept ans, fut envoyé à l'école du cloître des Franciscains, où il usa, dit-il, un nombre de culottes prodigieux.

Son plus cher camarade de classe était ce pauvre Wilhem, qui se noya dans la Düssel en allant y chercher un petit chat tombé du haut d'un pont.

« Le petit chat vécut encore bien longtemps! » soupire le poëte, après avoir donné une larme à son ami d'enfance.

Henri sut bientôt lire, et le premier livre qui lui tomba sous la main fut : *La vie et les actions de l'ingénieux hidalgo* DON QUIXOTTE DE LA MANCHA, *écrites par Miguel de Cervantès Saavedra.*

Il se passionna vivement pour cette épopée de chevalerie burlesque.

Levé chaque jour avant l'aurore, il s'échappait de la maison paternelle et courait se cacher sous les ombrages du jardin ducal, pour y dévorer tout à l'aise les surprenantes aventures de l'héroïque amant de Dulcinée.

Notre jeune lecteur choisissait de préférence l'allée solitaire qu'on appelait *Allée des Soupirs*.

Assis auprès d'un jet d'eau, sur un vieux banc garni de mousse, il passait là cinq ou six heures de suite à dévorer les chapitres de Cervantès, recommençant l'ouvrage quand il avait fini le dernier volume, et y trouvant un nouveau charme.

Dans sa candeur enfantine, Henri prenait tout au sérieux.

« Je répandais les larmes les plus amères, dit-il, quand le noble don Quixotte ne recueillait que de l'ingratitude et des horions pour sa grandeur d'âme. J'étais un enfant, et je ne connaissais pas l'ironie que Dieu a créée dans son œuvre et que le grand poëte a imitée dans le sien. »

Quand notre héros sut lire et écrire, on l'envoya sur les bancs de l'école secondaire.

Les colléges, sous le règne de la conquête française, prenaient, en Allemagne comme chez nous, le nom de lycée.

Nécessairement il apprit là beaucoup de choses qui ne devaient lui servir par la suite que d'une façon médiocre : l'histoire

de Rome et d'Athènes, par exemple; les dates chronologiques; le latin, cette langue morte si niaisement ensevelie dans les rudiments universitaires; les verbes irréguliers, qui se distinguaient pour lui des réguliers en ce qu'ils lui attiraient sur les doigts beaucoup plus de coups de férule; le grec, qu'il appelait, avec les moines du moyen âge, une invention du diable; et enfin l'hébreu, dont son origine israélite rendait l'étude extrêmement urgente.

Le recteur Schallmeyer, un bon vieux prêtre catholique, s'intéressait beaucoup au jeune élève.

Il entretenait avec la famille Heine des relations amicales, en mémoire d'un des oncles de Henri, qui avait été, quarante-

deux ans auparavant, son Pylade à l'université de Bonn.

L'abbé Schallmeyer enseigna beaucoup de littérature allemande au jeune homme, avec un peu de philosophie.

Heine reçut en outre les leçons du professeur Schramm, auteur d'un ouvrage sur la *Paix éternelle*.

Par une originalité d'antithèse assez curieuse, la classe de ce professeur n'était que disputes sans fin, querelles interminables, luttes, coups, batailles, plaies et bosses.

Il ne put donner à Henri que des notions géographiques très-incertaines, à une époque où le génie de l'Empire bouleversait continuellement les frontières.

Mais notre étudiant fit des progrès vé-

ritables dans la classe de français de l'abbé d'Aulnoy, émigré parisien, auteur d'une foule de grammaires, et coiffé d'une perruque rouge.

Ce brave homme était tout feu dans son enseignement.

Il se démenait comme un franc démoniaque pour expliquer l'*Art poétique* ou analyser l'*Histoire allemande*.

Henri approchait de sa seizième année.

Le cycle des études universitaires se trouvait révolu pour lui. On pensa très-sérieusement à son avenir, et le recteur Schallmeyer eut, à ce sujet, de longues et nombreuses conférences avec madame Heine.

— Croyez-moi, lui disait-il, ne laissons pas ce cher enfant dans le culte juif, et

destinons-le à l'Église. Il faut l'envoyer étudier la théologie catholique dans un séminaire de Rome.

Parmi les prélats romains de la plus haute volée, M. Schallmeyer comptait beaucoup d'amis.

Il promettait au jeune homme une belle position dans la carrière ecclésiastique, lui montrant en perspective la soutane violette et même le chapeau de cardinal.

Madame Heine, au nom de son fils, déclina ces propositions.

Bien que née dans le catholicisme, elle n'en observait les maximes qu'avec une grande tiédeur, et cultivait de préférence les idées égalitaires de Rousseau, ce qui ne l'empêchait pas de rêver pour Henri

les dignités mondaines les plus hautes et les plus éclatantes.

Elle ne pouvait songer à voir son enfant endosser la robe crasseuse dont s'affublent les prêtres d'Allemagne, braves gens qui cherchent à plaire à Dieu, et pas du tout aux hommes.

Avant de suivre notre héros sur la mer orageuse où il va lancer sa barque, en jetant un défi au ciel et aux tempêtes, arrêtons-nous quelques instants encore sur ses jeunes années, si calmes et si pures.

Le premier amour de Henri Heine, amour enfantin, passion chaste comme la pensée des anges, fut cette petite Véronique dont le nom revient à plus d'une page des *Reisebilder*.

Sous la conduite d'une vieille servante,

la pieuse Ursule, qui avait si longtemps porté Henri dans ses bras, les deux enfants allaient s'asseoir sur la place du château, devant la grande statue de marbre.

Henri se plaisait à graver sur le banc de bois le nom de sa petite amie, et, quand Véronique parlait, ses paroles retentissaient à son oreille comme le son d'une clochette.

Ou bien encore ils allaient se promener dans la grande galerie ducale, si pleine de tableaux, si curieuse à voir.

Mais, hélas! un jour, la mort faucha le gentil bouton de rose!

Ursule conduisit Henri dans la chambre de la chère petite défunte.

Comme elle était jolie dans son blanc

linceul ! Les cierges funèbres brûlaient autour d'elle, éclairant son visage pâle, qui semblait sourire. Des fleurs jonchaient la table sur laquelle était posé le corps de Véronique.

— Ma bonne Ursule, dit l'enfant, n'est-ce pas une image de sainte en cire ?

Puis, reconnaissant la figure de sa douce compagne d'enfance, il ajouta :

— Comme elle est sage ! Elle est donc endormie ?

— Non, dit Ursule, c'est la mort qui fait cela.

La mort ! Pour la première fois, au milieu de ses jeux et de ses rires, l'enfant voyait passer le noir fantôme. A dater de ce jour, il se promena seul et triste dans

la galerie ducale, et les tableaux ne charmaient plus ses regards ; ils lui semblaient tout décolorés.

Une autre impression d'enfance ne s'effaça jamais de l'esprit du poëte et lui inspira le *Tambour Legrand,* cette œuvre dictée par une muse aussi sensible qu'originale. Ce fut l'arrivée des Français à Dusseldorf.

Dans les rues de la ville, où règne une sourde stupéfaction, résonne tout à coup le bruit du tambour.

Henri sort de la maison de sa mère et s'assied devant la porte pour voir « la marche des troupes françaises, ce joyeux peuple de la gloire qui traversa le monde en chantant et en faisant sonner sa musique ; les visages graves et sereins des

grenadiers, les bonnets d'ours, les cocardes tricolores, les baïonnettes étincelantes, les voltigeurs pleins de jovialité, et le grand et immense tambour major, tout brodé d'argent, qui savait lancer sa canne à pomme dorée jusqu'au premier étage, et ses regards jusqu'au second aux jeunes filles qui regardaient par les croisées. »

Ce tambour major était M. Legrand, le héros du futur poëme. Il vint demeurer chez le père de Henri par billet de logement.

Notre héros ne tarda pas à faire ample connaissance avec ce gigantesque personnage. Celui-ci avait quelque teinture de la langue allemande. Narrant et tambourinant tout à la fois, il lui raconta les faits héroïques du grand empereur, Austerlitz,

Rivoli, Marengo, Saint-Jean d'Acre, les Pyramides, Lodi, Wagram, Iéna.

Henri prenait en affection ses terribles moustaches et ses yeux pleins de flamme. Il lui astiquait avec patience les boutons de son uniforme et lui blanchissait à la craie ses buffleteries.

Partout l'enfant accompagnait son ami le tambour major, à l'appel, au corps de garde, à la parade. Il ne le quittait plus.

Ceci décida de ses convictions politiques à venir.

M. Legrand lui avait inoculé la fièvre du bonapartisme, et voilà pourquoi, plus tard, Henri ne se laissa pas séduire par l'espérance d'être un *abbate* en petit manteau noir ou un *monsignore* romain.

Il partit, à l'âge de dix-sept ans, pour

l'Université de Bonn, où il commença ses études de droit, pour les achever ensuite à Berlin et à Gœttingue.

Le 20 juillet 1825, il fut reçu docteur.

A Berlin, l'élève bonapartiste du tambour Legrand proteste contre les doctrines antilibérales du professeur Schmalz. Il pousse l'irrévérence, au cours de ce dernier sur le *droit des nations*, jusqu'à étouffer sa voix, en tambourinant contre les vitres de la classe.

Henri, pour ce méfait, pense être expulsé de l'Université.

Mais il est incorrigible.

Peu de temps après, à Gœttingue, il se permet de nouveau de battre la charge sur les vitres au cours du professeur Saalfeld, qui osait attaquer la gloire de l'empereur

Napoléon par des phrases injurieuses.

Gœttingue offrait peu d'attraits au jeune homme.

Il nous apprend lui-même que la ville est fort belle, surtout quand on la regarde par le dos.

Si nous l'en croyons, les habitants se divisent en quatre classes, aux lignes de démarcation peu tranchées : étudiants, professeurs, philistins et bétail.

Quand aux dames, elles y ont de fort grands pieds.

Le savant Eichorn, si l'on en croit toujours Henri, fait le plus bel ornement de cette noble cité germanique, pourvue de dissertations creuses, de carrosses de promotion, de têtes de pipe, de conseillers auliques, de conseillers de justice, de con-

seillers de légation et de farceurs *ejusdem farinæ*.

Enfin arrive le jour où notre héros dit adieu à Justinien, à Hermogène et à cet excellent M. de Savigny.

Nous le voyons partir pour le pèlerinage de Broken.

Il raconte ce pèlerinage avec beaucoup de grâce dans la première partie des *Reisebilder*.

Or il était déjà poëte. Ses débuts lyriques datent de 1816, époque où il se trouvait encore au gymnase de Dusseldorf. Ils ont pour titre : *Songe fatal*, — les *Compliments*, — la *Noce*, — le *Cimetière*.

Ces quatre pièces appartiennent à une période de folles visions, qui s'évanoui-

rent bientôt pour faire place à une manière plus certaine et plus ferme.

Les *Deux Grenadiers* comptent également parmi les œuvres de jeunesse de Henri Heine.

Rien de plus remarquable, comme éloquence et comme courage, que cette protestation d'un enfant au milieu des fureurs teutomanes.

La pièce fut imprimée, en 1822, à Berlin, dans un premier recueil de poésies, qui a pour titre les *Nocturnes*.

Vers 1825 parurent les *Reisebilder*, et en 1827 les *Lieders*.

Aussitôt toute l'Allemagne en chœur salua Henri Heine comme un grand écrivain et comme un grand poete.

Ses vers étaient dans toutes les mémoires et dans toutes les bouches.

Il nous est difficile, à nous autres Français, d'avoir par les traductions une idée exacte de cette beauté musicale accomplie, de cette science de rhythme, de ce laisser aller apparent sous le contour le plus net et le plus précis, que les compatriotes de notre héros admirent dans ses œuvres lyriques ; mais ce que nous admirons aussi bien qu'eux, c'est le charme de ce contraste perpétuel de tendresse et de sombre amertume, fondues dans les nuances les plus délicates du style.

On se sent pris de vertige en face des abîmes de désespoir où glisse le pied du poëte.

Vous êtes sur le point de rouler avec lui

dans le gouffre, quand soudain il le referme d'un coup de sa baguette magique, et vous tombez mollement sur l'herbe verte, sur les fleurs diaprées.

Henri Heine eut la chance heureuse d'être traduit ou aidé dans les traductions qu'il fit lui-même par des écrivains de beaucoup de mérite, Loève-Veimar d'abord, puis Gérard de Nerval.

Sa prose allemande avait, du reste, entièrement dépouillé le pédantisme et la longueur soporifique des périodes, deux graves défauts dont le style de ses compatriotes ne se préserve guère.

Elle s'était faite à plaisir vive, coquette, pimpante et, pour tout dire, française.

On reproche à cette prose, il est vrai, de trop employer le fard ; mais c'est par

bravade et pour dépiter les vieux académiciens, à l'imitation d'une jeune fille de quinze ans qui s'amuse et pose des mouches, en carnaval, sur la fleur de pêche de ses joues.

Grâce à son incontestable valeur comme écrivain, Henri Heine fut très-vite accepté par la France comme un de ses enfants.

Toutefois, — chose pénible à dire, — peut-être a-t-il dû chez nous ses lettres de grande naturalisation moins aux qualités qu'aux défauts de son esprit.

L'audace de son impiété fit fortune.

« C'est un émule de Voltaire ! » s'écria la stupide cohorte des bourgeois irréligieux, faisant chorus avec tous les ba-

dauds du demi-savoir qui regardent le patriarche de Ferney comme un dieu.

Toujours on trouve là, pour applaudir, cette bande niaise, hypocrite et gourmée.

Henri Heine, par son étrange puissance d'ironie, passa pour un fils du dix-huitième siècle. L'ironie est son arme de prédilection. Entre ses mains elle s'agite, vole, scintille et frappe avec une rapidité si grande, que les coups pleuvent sans qu'il soit possible de voir de quel côté ils viennent et sans qu'on songe même à se garantir.

Parfois sa phrase monte jusqu'aux nues et se prend à éclater à la face du ciel avec une violence diabolique de blasphème, répandant au loin sa matière sulfureuse, comme une bombe de Ruggieri.

Vous croyez peut-être que les œuvres du poëte sont rigoureusement proscrites dans la plupart des États de l'Allemagne, sur cette terre prévoyante où la douane intellectuelle prend si vite l'alarme?

Il n'en est rien.

Tous ces habitants de la blonde Germanie sont d'une candeur antédiluvienne : ils ne soupçonnent même pas les dangers de l'ironie.

Se bornant à croire à la gravité des choses quand elles sont gravement dites, ils boivent ce poison subtil avec une tranquillité parfaite.

Ce qui provoque le rire ne peut jamais, à leur sens, être aussi destructif que ce qui provoque la colère.

Ils pardonnent tout à Henri Heine.

Ses phrases les plus coupables, ses moqueries les plus séditieuses, passent à leurs yeux pour de simples tours d'espiègle, pour des boutades d'enfant gâté.

Nous entendîmes, un jour, dire à l'un de ses compatriotes :

— Quel dommage ! s'il *voulait* être sérieux, quel grand poëte il *pourrait* devenir !

Et voilà comme tout s'explique.

Freligrath et tant d'autres sont mis à l'index outre Rhin, tandis que les œuvres de Henri Heine circulent en liberté.

Ses vers comme sa prose obtiennent un passe-port, en dépit des nombreuses irrévérences qu'ils se permettent à l'endroit de Sa Majesté le roi de Prusse, et des sarcasmes éternels dont ils poursuivent le roi

de Hanovre, ce vieux lord ultra-tory qui donne des lavements à ses chiens.

Le 28 juillet 1825, Henri Heine abjura la loi de Moïse et embrassa le protestantisme.

Cet acte si bizarre de son existence ne peut être révoqué en doute, bien qu'il soit impossible d'en donner une explication satisfaisante.

Qu'est-ce, en effet, qu'une abjuration? C'est un acte de foi.

Or, chez ce mordant sceptique, chez ce poëte dont la muse se drape dans la défroque voltairienne, un acte de foi nous semble la plus étrange des anomalies.

Lorsqu'on demandait à Henri Heine le motif qui l'avait déterminé à se faire protestant, il répondait :

— Que voulez-vous? Je trouvais intolérable d'avoir la même religion que Rothschild sans être riche comme lui. Pour le devenir, il eût fallu que je fusse aussi pauvre d'intelligence, et cela n'était pas possible.

Il se tirait ainsi d'affaire par un bon mot.

Ce poëte du scepticisme s'est raillé perpétuellement de tous les dieux et de Dieu. Jamais aucune idée, aucun sentiment, aucune croyance, n'ont pu stimuler son enthousiasme. Il s'est moqué de l'art, de la patrie, de la nature, de l'amitié, de l'amour, et de lui-même.

Son caprice d'artiste, sa *subjectivité fantasque*, comme on dit en Allemagne, n'ont rien épargné.

Parfois néanmoins son ricanement

s'arrête. Il s'attendrit, pleure et vous arrache des larmes ; puis tout à coup, à la strophe suivante, il part d'un éclat de rire et se gausse de vous qu'il a pris pour dupe.

Était-ce une sensibilité feinte? Il le déclare lui-même avec une cynique audace.

Mais ne le croyez pas. On n'imite jamais de cette façon les plus belles facultés de l'âme et du cœur. Il se moque de ses propres émotions, parce que le dualisme inexplicable de sa nature reprend le dessus. Il est sincère dans le sarcasme comme il est sincère dans les pleurs.

C'est un écrivain plus insaisissable que Protée.

De 1825 à 1830, Henri Heine prit al-

ternativement sa résidence à Naubourg, à Munich et à Berlin.

Les hommes les plus illustres de l'Allemagne comptèrent au nombre de ses amis. Nous citerons le prince de Puckler-Muskau, Ludivig, Hegel, Bœrne, le grand patriote, avec lequel Henri devait se brouiller mortellement plus tard; Ferdinand Freligrath, Charles Immermann, Christian Grabbé, Frédéric Hebel et le comte d'Auersberg, ce poëte lyrique millionnaire connu sous le nom d'Anastasius Grün.

Mais les ennemis qu'il s'attirait par sa verve impitoyablement railleuse étaient en aussi grand nombre.

Le poëte Herweg ne lui pardonna jamais, non plus que le professeur Massmann, de Berlin, « qui dédaigne le sa-

von, ce luxe de la parfumerie moderne. »

Il eut pour détracteurs impitoyables Gustave Pfizer, dont les poésies sont un excellent soporifique ; Ramner, le barbouilleur; Cornélius, le peintre; Franz Horn, le piétiste berlinois; Jahn, qu'il appelle « le grossier mendiant père Jahn, » et madame Pirch Pfeifer.

N'oublions pas Franz Litz et Meyerbeer, deux musiciens qu'il envoie très-irrévérencieusement au sabbat.

Notre héros se préoccupait fort peu de toutes ces haines amoncelées sur sa tête,

Hambourg abritait pour le moment ses pénates vagabonds, et il ne songeait qu'à plaire aux jolies filles, dont il faisait la rencontre sur la *Jungfernsteeg*, promenade de Hambourg, qui consiste en une

allée de tilleuls, bordée d'un côté par une rangée de maisons, et de l'autre par le grand bassin de l'Alster.

Heine se passionna surtout pour une jeune grisette, en robe d'indienne rayée de rose.

Elle se nommait Héloïsa.

C'était une gentille et frétillante créature, qui faisait tourner la tête aux gros agents de change et aux capitaines de navire.

Il la retrouva plus tard abîmée dans des orgies de marins, dans la fumée du punch, du tabac, dans le tourbillon de la danse et de la mauvaise musique des mauvais lieux.

Henri Heine, pour s'être mêlé trop activement de politique, se vit contraint, en

1828, de faire un voyage outre-Manche.

Pauvre John Bull ! ce fut pour ton malheur !

Écoutez comme le grand écrivain touche magistralement le portrait de ce peuple camus. La couleur est aussi vive que la ressemblance est parfaite.

« J'ai vu, dit-il, la chose la plus étonnante que puisse montrer le monde à l'esprit stupéfait ; je l'ai vue et ne cesse de m'étonner encore. Toujours se dresse devant ma pensée cette forêt de briques traversée par ce fleuve agité de figures humaines vivantes, avec leurs mille passions variées, avec leurs désirs frémissants d'amour, de faim et de haine. Je parle de Londres. Opulence fabuleuse et misère, orthodoxie et incrédulité, liberté et escla-

vage, cruauté et douceur, probité et filouterie, tous les contrastes vus dans leurs extrêmes les plus délirants, et, par-dessus tout, le ciel de brouillards gris, les machines bourdonnant de toutes parts, les chiffres, les lumières du gaz, les cheminées, les journaux gigantesques, les cruches de porter, les bouches serrées, » etc...

Tenez-vous à savoir comme il stigmatise Wellington? Il le cloue au pilori par une seule phrase :

« C'est la victoire de la sottise sur le génie. »

Après avoir souffleté leur héros, il n'est pas d'humeur à ménager leur poëte :

« O Walter Scott! s'écrie-t-il, l'Angleterre n'a fait que tuer Napoléon; toi, tu l'as vendu! »

Henri Heine repassa la Manche.

Sur les entrefaites, un grand coup de tonnerre éclata dans le ciel politique, où les diplomates myopes n'apercevaient aucun nuage. Le peuple de Paris avait chassé Charles X. Une révolution s'était faite en France.

Tous les rois de l'Europe tremblèrent pour leur couronne, et, d'un bout du continent à l'autre, les polices monarchiques firent la chasse aux patriotes.

Heine s'était lié, peu de temps auparavant, avec un vieux conseiller de justice de Berlin, sorti de la prison d'État de Spindlau.

Le récit des souffrances du vieillard lui donnait le frisson, car sa conduite personnelle était pour le moins aussi répréhen-

sible aux yeux du pouvoir. On allait peut-être lui donner des chaînes et le plonger à son tour dans un cachot politique.

Il résolut de passer en France, où l'aigle de Prusse n'irait pas le chercher.

Notre poëte rencontra dans une table d'hôte un commis voyageur en vins, qui hâta l'exécution de son projet de départ, en lui racontant que Paris, depuis les Trois Jours, se métamorphosait en un vrai pays de Cocagne, où l'on se gobergeait du matin au soir et du soir au matin.

— Vous verrez, lui dit-il, on y chante la *Marseillaise* à tue-tête : « En avant, marchons ! » ou bien encore : « C'est la Fayette en cheveux blancs ! »

Quel agréable concert pour un patriote !

Le premier mai 1831, Henri Heine passe

le Rhin, gagne la frontière, et s'intitule avec orgueil Prussien libéré.

Deux jours après, il arrive dans la capitale et se promène au milieu des enchantements révolutionnaires.

A cette époque, il n'était pas encore habile à parler notre langue. Son professeur fut une petite fleuriste du passage des Panoramas. Ensemble ils coururent les théâtres, et le poëte la choisit en tout pour *cicerone*.

Que de choses divertissantes ne virent-ils pas!

Déjazet, mademoiselle Georges, Arnal, Bouffé, Debureau, la marmite colossale au palais des Invalides, l'exposition des cadavres à la Morgue... et à l'Académie française!

« L'Académie, dit-il, est une crèche pour de vieux littérateurs retombés en enfance, établissement philanthropique dont l'idée se trouve aussi chez les Hindous, qui fondent des hôpitaux pour les singes âgés et décrépits. »

Un autre jour, il visite la Chambre des pairs....

« Cette nécropole où se trouve une collection complète de toutes les momies du parjure, si bien embaumées, qu'on voit encore sur leurs figures tous les faux serments qu'elles ont prêtés à toutes les dynasties des Pharaons de France. »

S'il raille nos institutions, il ne parle pas des hommes avec plus de retenue.

Au dire de ce malin poëte, madame Récamier est « une beauté célèbre du temps

des Mérovingiens, ultra-vestale, qui traîne partout à sa suite, comme pièce justificative, ce bon et excellent Ballanche, que tout le monde loue, et que personne ne lit. »

Henri Heine regrette de n'avoir pas vu Chateaubriand, parce que ce personnage, à coup sûr, l'eût beaucoup amusé.

M. Villemain, à l'entendre, « est un rhéteur ignare, un frivole bel esprit, qui s'est un peu frotté à la poussière des Pères de l'Église pour se donner une certaine odeur d'érudit religieux, mais qui n'en sent pas moins, à dix pas de distance, son voltairianisme renié. »

Il pousse le manque de respect jusqu'à dire que l'auteur de l'*Histoire de Crom-*

well ne se lave les mains qu'une fois l'an, le mardi gras, pour se déguiser.

Puis il assiste aux prêches des saint-simoniens, rue Taitbout.

Le premier, peut-être, il turlupina comme ils le méritaient ces grotesques apôtres qui voulaient ramener l'âge d'or sur la terre, et qui se sont contentés d'y propager l'âge *d'argent;* ces faux martyrs qui ne portent plus de croix, si ce n'est la croix de la Légion d'honneur; ces disciples de l'émancipation quand même, aujourd'hui métamorphosés en conseillers d'État, en ministres ou en directeurs de chemins de fer.

Son indépendance lui dicte parfois des jugements admirables. Voici comme il a parlé de Lamennais avant nous :

« Lamennais, ce prêtre effroyable, qui marie le fanatisme politique au fanatisme religieux, et qui donne la dernière consécration au désordre universel. »

Notre héros visite le Panthéon.

De là, comme la distance n'est pas longue, il se dirige vers la Grande-Chaumière, où les Catons en droit et les Brutus en médecine se livrent aux improvisations mimiques du cançan le plus échevelé avec des Sempronia giletières et des Porcia piqueuses de bottines.

Le père la Hire, directeur de l'établissement, lui rappelle avec avantage le père Duchêne, parce qu'il est toujours *bigrement* en colère.

Ce séjour des liaisons faciles et des

mœurs risquées ne déplaît point, du reste, à notre héros.

Nous le voyons y nouer connaissance avec une jeune personne peu virginale, mademoiselle Joséphine ou *Fifine*. Elle adore les Allemands et les pieds de mouton.

Bien plus, on le présente à un personnage illustre de l'endroit, « *lé diou* de la danse de céans, » comme dirait Vestris.

Parlez-nous des poëtes!

Ils savent merveilleusement se prêter à tout, même aux révérences de Chicard.

Malgré le décousu presque scandaleux de sa conduite, Henri ne laissa pas reposer sa plume. Bientôt les faiseurs du journalisme accoururent et rendirent hommage à son magnifique talent. Victor Bohain,

fondateur de l'*Europe littéraire*, lui demanda pour cette revue des articles sur l'Allemagne.

Très-souvent il invitait le poëte à sa table, et prenait soin d'arroser son esprit de libations copieuses.

C'était un amphitryon merveilleux que Victor Bohain.

« Et voilà pourquoi, sans doute, nous dit Henri Heine, il compta cent mille francs de frais de représentation aux actionnaires de son journal. »

Rarement on vit cerveau plus industriel et plus ingénieux, quand il s'agissait de plumer le pigeon de la finance.

Girardin l'égala peut-être, mais ne le dépassa jamais.

Dans chaque affaire nouvelle dont Victor jetait le plan, toujours il y avait un million à gagner, quelquefois plus, jamais moins. Aussi le surnommait-on *Messer Millione*.

Après le désastre de l'*Europe littéraire*, l'illustre Buloz, éternellement à la piste des plumes en chômage, hérita, pour sa revue, de la collaboration de Henri Heine. Il publia par fragments le livre *De l'Allemagne*, auquel l'auteur a donné à dessein le même titre que celui de l'ouvrage de madame de Staël.

Dans cette œuvre, Heine révéla le premier aux Français que la philosophie allemande ne prêche ni la piété ni la crainte de Dieu, et que son dernier mot, dit par Feuerbach, est l'athéisme.

Ces révélations excitèrent le plus vif étonnement.

Jusqu'alors on n'avait vu que du mysticisme dans le brouillard des doctrines philosophiques d'outre-Rhin ; mais comment garder cette erreur lorsqu'un poëte comme le nôtre s'écriait :

« Je n'avais jamais voulu croire que Dieu était devenu homme, et j'en crus Hegel sur parole, quand je lui entendis dire que l'HOMME ÉTAIT DIEU. »

Henri soumettait un jour au philosophe quelques considérations en faveur de l'immortalité de l'âme.

— Demandez-vous un pourboire, lui répondit froidement Hegel, avec la satanique puissance de paradoxe qui le distingue, pour avoir soigné madame votre

mère ou n'avoir pas empoisonné votre frère?

Henri Heine applaudit à ces doctrines désolantes jusqu'au jour où il les vit descendre dans le peuple. Il acceptait l'athéisme comme une mode originale, comme un moyen de distinction, comme l'apanage naturel d'une aristocratie lettrée.

Tant d'autres, à son exemple, donnent l'orgueil pour base à leurs folles convictions!

Mais, lorsqu'il entendit des tailleurs, des savetiers, nier l'existence de Dieu, il eut honte de frayer avec de tels compagnons et recula de dégoût.

Son entrevue avec le fameux Weitling [1]

[1] Auteur du petit livre appelé les *Garanties de la société*, catéchisme des communistes allemands.

chez le libraire Julius Campé, de Hambourg, fut peut-être la cause de sa volte-face philosophique.

Weitling était tailleur.

Il vint à la rencontre de Henri Heine, la casquette sur la tête, et lui tendit familièrement la main, comme à un collègue qui professait les mêmes principes de destruction sociale et d'athéisme.

L'amour-propre du poëte se trouva profondément humilié d'un tel compagnonnage.

Pendant l'entretien qu'ils eurent ensemble, le tailleur, assis sur un escabeau, se grattait la cheville de la jambe droite. Il la tenait élevée en l'air, de façon que son genou lui touchait au menton.

— Qu'avez donc à vous frotter ainsi?

lui demanda Heine avec un geste de répugnance.

— Oh! ce n'est rien! dit Weitling, sur le même ton que le chien de la Fontaine : les fers que nous avions aux pieds dans les cachots de la confédération germanique...

De ce que vous voyez sont peut-être la cause.

Henri Heine fit comme le loup.

Il s'enfuit, et, s'il était de ce monde, à l'heure où nous écrivons, peut-être courrait-il encore.

Les fers de l'illustre tailleur lui avaient donné tout à coup une panique singulière. Il songea qu'il commettait une grave imprudence de rester dans son pays, même en voyage de plaisir.

Depuis 1835, il était au ban de la Confédération en qualité de membre de la *Jeune Allemagne.*

On le vit repasser lestement la frontière de France.

L'indiscrétion Taschereau nous révéla, comme chacun peut se le rappeler, que, de 1836 à 1848, notre poëte crut pouvoir accepter sur les fonds secrets une subvention de cinq cents francs par mois.

Jugez avec quelle amertume la presse démocratique allemande lui reprocha de s'être mis aux gages de la police de Louis-Philippe!

Il n'en était rien pourtant.

Henri Heine eut tort d'accepter un traitement occulte, une pension mystérieuse; mais il suffit de lire la correspondance

adressée par lui à la *Gazette d'Augsbourg*[1], pour se convaincre qu'il sut garder dans ses appréciations sur le gouvernement français la plus complète et la plus digne indépendance.

Thiers, Guizot, Louis-Philippe, y sont peints sous leur véritable jour.

Il y a toutefois dans ces lettres, presque généralement politiques, certains jugements saugrenus, placés là comme épisodes, et qui, pour l'honneur de l'écrivain, devraient en être retranchés.

On devine que nous parlons de sa diatribe absurde contre Victor Hugo.

« Nous voyons en lui, dit-il, la gauche-

[1] Cette correspondance a paru, traduite en français. On l'a rassemblée en volume sous le titre de *Lutèce*.

rie d'un parvenu ou d'un sauvage, qui se rend ridicule en s'affublant d'oripeaux bigarrés, en se surchargeant d'or et de pierreries, ou en les employant mal à propos. En un mot, tout chez lui est barbarie baroque, dissonance criante et horrible difformité. »

Ah ! pauvre Henri Heine, où en était ton cerveau, quand tu as écrit ces lignes coupables?

Évidemment, il y a là du cauchemar ou de l'indigestion.

Mais, en revanche, notre poëte est fort spirituel dans ses comptes rendus artistiques. Le récit des rivalités de Spontini et de Meyerbeer est d'un comique désopilant.

Vous pouvez lire, en outre, dans les

Nuits florentines les portraits qu'il trace de Bellini et de Paganini. Ces deux morceaux soutiennent le parallèle avec ses compositions lyriques les plus estimées.

Tout à l'heure nous disions qu'une haine violente avait tout à coup pris la place de l'amitié qui unissait le poëte à Ludwig Bœrne.

Un dissentiment d'opinion commença la rupture.

Ils se dirent chacun leur fait, ainsi que cela se pratique d'ordinaire entre gens de lettres. Ludwig fit un livre sur notre héros, et celui-ci publia contre Ludwig un pamphlet dont chaque ligne était une blessure.

Dans ce combat coulèrent, non des flots de sang, mais des flots d'encre, ce qui parfois est pire.

M. S***, outragé comme époux par certaines révélations du poëte, lui envoya son cartel. Aucun arrangement n'était possible. Henri, après avoir essuyé le feu de son ennemi, tira en l'air, et M. S*** lui tendit la main, déclarant son honneur entièrement satisfait.

Ce duel eut pour résultat le mariage de l'auteur des *Reisebilder* avec une charmante et sensible personne qui, depuis longtemps, vivait avec lui sur le pied complet de femme légitime.

Il voulait, en cas de mort, lui laisser au moins l'héritage de ses œuvres, et il l'épousa le matin même du jour où il devait se battre [1].

[1] Les pourparlers entre les témoins durèrent juste assez longtemps pour laisser aux publications légales le temps de s'accomplir.

Mathilde avait été fort jolie.

L'embonpoint commençait à envahir ses charmes; néanmoins il lui restait une bouche mignonne et de vives œillades. A côté d'un excellent cœur, elle montrait un caractère très-léger.

Ses prétentions n'allaient pas jusqu'à trancher de la femme savante. Jamais elle ne lut une page des œuvres de son mari.

Le bruit courut alors que Henri Heine avait embrassé le catholicisme. On désigna même l'église où s'était passé l'acte d'abjuration. Des témoins affirmaient avoir vu le poëte à Saint-Sulpice.

Rien n'était plus vrai.

Seulement il ne franchit le seuil du temple que pour donner à son mariage civil la consécration religieuse.

Ainsi l'exigea Mathilde, issue d'une famille catholique très-orthodoxe.

L'archevêque de Paris n'accorda les dispenses qu'à la condition expresse que le futur époux s'engagerait à faire élever ses enfants dans la religion de leur mère.

Henri Heine souscrivit cette obligation de bonne grâce, et il s'y fût pleinement conformé, s'il y avait eu lieu.

« Mais, soit dit entre nous, écrit-il, comme je ne me connaissais pas une vocation trop décidée pour la paternité, lorsque je déposai ma plume après la signature du contrat, j'entendis ricaner dans ma mémoire les paroles de la belle Ninon :

« Ah ! le bon billet qu'a la Châtre ! »

Les rancunes politiques étaient un peu calmées à cette époque. Il fit en Allemagne

quelques excursions passagères, et les raconta d'une façon tout à la fois poétique et grotesque dans ce livre plein de cynisme intitulé Germania, *conte d'hiver*.

Ce fut alors qu'il fut victime d'un accident terrible.

Frappé d'une attaque d'apoplexie à la suite d'une querelle de famille, on le sauva difficilement, et presque aussitôt il sentit les premières atteintes de cette cruelle maladie de la moelle épinière à laquelle il devait succomber plus tard.

Les désordres qui se produisirent dans son organisation ne prirent pas tout d'abord un caractère bien alarmant.

Son médecin pensa qu'un voyage aux eaux de Cauterets pourrait vaincre la pa-

ralysie légère qui avait été le résultat de la congestion cérébrale.

Donc le malade partit pour les Pyrénées.

Il y écrivit *Atta Troll*, et revint beaucoup plus souffrant qu'avant son départ.

Quelle affligeante métamorphose, hélas! dans toute sa personne!

Henri avait été aussi beau qu'aimable. Sa figure était rose et pleine comme celle d'un dieu de l'Olympe. Une masse de cheveux blonds ombrageait son front large, et ces dames lui trouvaient une expression charmante dans le regard et dans le sourire. Il enchaînait victorieusement les cœurs.

C'était bien le poëte de l'amour.

Aujourd'hui, dans le ciel du platonisme;

demain, s'égarant jusqu'au sabbat ténébreux des sorcières, il chantait, tantôt avec la pureté des anges, tantôt avec la lasciveté des faunes.

Mais ce temps d'amour et de chansons ne devait plus reparaître.

En revenant des Pyrénées, le poëte n'avait plus rien de son visage fleuri d'autrefois. Il était pâle et maigre à faire peur. On eût cru voir le masque de Géricault. Sa physionomie décharnée se terminait par une barbe pointue et fauve, semée déjà de nombreux fils d'argent.

Lorsqu'il se présenta chez Gautier, son ancien camarade d'orgies, ce dernier ne voulut pas le reconnaître.

« Je cherchai dans mes souvenirs, dit l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*,

quel pouvait être cet hôte matinal qui me saluait de mon petit nom et me tendait la main avec la franche cordialité d'un vieil ami. Je ne parvins pas à mettre un nom sur cette figure ainsi changée.

« Mais, au bout de quelques minutes de conversation, à un trait d'esprit de l'inconnu, je m'écriai :

« — C'est le diable, ou c'est Heine! »

Le malheureux poëte avait déjà complétement perdu l'œil droit. Néanmoins il marchait encore sans trop de difficulté. Tous les jours, il se rendait de son domicile, situé rue Poissonnière, à un cercle du Palais-Royal.

Son logement n'avait pas ce qu'on est convenu d'appeler le cachet artistique.

Tout, dans son intérieur, était bour-

geois. On n'y voyait aucun encombrem de bric-à-brac. Des meubles en aca composaient le mobilier. Point de bleaux, point de statuettes. Sur une c sole, des fleurs artificielles mariaient le nuances dans de modestes vases de por laine.

Il y avait parti pris d'éviter l'excentriq Au nombre des amis intimes qui rendaient presque chaque jour visite, faut citer Alexandre Weill, Alphor Royer, la femme de celui-ci, et la cha mante madame A***, une camarade pension de Mathilde, pour laquelle not poète avait une tendre sympathie, et qu nommait *Élise aux yeux de feu.*

En compensation, il détestait l'époux cette adorable personne.

Monsieur A***, qui allait bientôt devenir directeur de l'un de nos théâtres les plus en vogue, n'était alors qu'un simple marchand de nouveautés de la Chaussée-d'Antin.

Personnage entièrement dépourvu d'éducation et, malgré cela, rempli d'outrecuidance, il agaçait au delà de toute expression les nerfs délicats du poëte malade.

Au printemps, Henri Heine transportait ses dieux lares à Montmorency.

Toutes ses connaissances venaient le trouver là par bandes joyeuses, afin de l'égayer un peu dans ses vives et continuelles souffrances.

Notre malade connaissait tant de monde !

En 1847, par exemple, à une époque

où le pays entier ignorait le nom de Proudhon, Henri Heine savait déjà par cœur le fougueux socialiste.

Un jour qu'il était allé à un banquet phalanstérien, il montra ce personnage à son ami Alfred Meissner, et cela dans des circonstances que celui-ci raconte avec beaucoup trop d'intérêt pour que nous ne lui accordions pas de nouveau la parole.

« Un homme trapu, dit-il, à la figure pleine et sereine, au front large et bombé, portant des lunettes bleues, se trouvait devant nous au milieu de la foule.

« Comme frappé de son apparition, Heine s'arrêta, et, me saisissant le bras, il me dit à mi-voix :

« — Regardez donc celui-là !

« Le personnage aux lunettes bleues

causait avec un inconnu. Nous pûmes entendre leur conversation.

« — Est-ce que vous étiez aussi là dedans? lui demandait ce dernier.

« — Non, répondit-il avec une grimace, je ne faisais que passer, et je me suis arrêté parce que cela ressemblait à un attroupement. Hélas! c'est toujours la même chanson parmi tous les sectaires : « Loué soit Jésus Christ, qui nous a délivrés du péché! Loué soit Saint-Simon, grâce à qui nous avons compris la vie! Loué soit Fourier, qui nous a révélé les lois sociales!... » Bêtise! Qui criera donc enfin : « Honneur et gloire au bon sens humain que personne n'adore? »

« L'homme aux lunettes bleues haussa les épaules et s'éloigna lentement.

« — Qui est ce monsieur ? demandai-je à Heine, dont la figure était éclairée en ce moment par une agitation intérieure.

« — Qui il est?... Il se nomme Proudhon parmi les hommes. A dire vrai, c'est un démon, me répondit-il. Mon âme s'est réjouie de le voir. La vie est si insupportable quand on n'y rencontre que des gens d'affaire, des individus qui ressemblent à tout le monde! Ces paroles de sa bouche m'ont fait du bien, après tant de belles tirades, de plates tirades. Il a raison, il a parfaitement raison.

« — Mais quel est cet homme ? demandai-je de nouveau avec une curiosité croissante.

« — Vous dites toujours l'homme, répliqua Heine ; mais vous avez bien entendu

que ce n'est pas un homme, malgré ses lunettes bleues. C'est le principe destructeur sous la forme d'un philosophe politique, d'un philosophe qui parle et qui écrit comme un poëte. Victor Hugo semble lui avoir cédé la puissance de son antithèse, Alexandre Dumas sa fantaisie calme. La gravité terrible de son œuvre, drapée ingénieusement et avec élégance, regarde avec une fierté d'aristocrate la bure monastique de la sécheresse allemande. Ses ouvrages, ou, — pour parler la langue de la police, — ses écrits incendiaires, se lisent comme des romans. Ils commencent à circuler de mains en mains. On s'amuse en les lisant, et pas un lecteur ne s'aperçoit que, pendant qu'il tourne les feuilles, il tombe des dents de dragon, qui, un

jour, pousseront magnifiquement et donneront une récolte bienheureuse. »

Ce jugement porté, pour ainsi dire, avant la lettre, est d'une vérité dont rien n'approche.

Henri Heine, après la Révolution de 1848, alla demeurer à la barrière de la Santé.

— Si je pouvais seulement y retrouver la mienne ! disait-il avec un triste sourire.

C'était là que Gérard de Nerval, notre excellent et doux Gérard, venait le visiter dans sa retraite et travaillait à ses traductions pendant que le peuple stupide hurlait dans la rue :

« — Des lampions ! des lampions ! ! »

Le souvenir de son pauvre collaborateur inspire à notre héros, dans la préface

de *Poëmes et légendes*, des paroles bien attendrissantes.

« C'était vraiment plutôt une âme qu'un homme, je dis une âme d'ange, quelque banal qu'en soit le mot. Cette âme était essentiellement sympathique. Il était d'une candeur enfantine ; il était d'une délicatesse de sensitive ; il était bon, il aimait tout le monde, il ne jalousait personne ; il n'a jamais égratigné une mouche ; il haussait les épaules quand par hasard un roquet l'avait mordu... Pauvre enfant ! tu mérites bien les larmes qui coulent sur ta tombe, et je ne peux retenir les miennes en écrivant ces lignes. »

La République supprima la pension de Henri Heine. Elle ne trouva pas en notre poëte un fervent admirateur.

Dans les derniers mois de 1849, il disait à Meissner, chaud républicain, qui l'entretenait des espérances de son parti :

— Ça ne durera pas longtemps. Un coup d'État prochain n'est un mystère pour personne ; mais on en parle tant, qu'on finit par ne plus y croire. Il se fera néanmoins. Le président suit les traditions de son oncle, et marche à un 18 brumaire. J'en suis bien aise !

Voyant la surprise de son interlocuteur, il lui prit la main :

— Patience ! vous allez me comprendre, poursuivit-il. Lorsque la République, il y a près d'un an, fut proclamée, le monde semblait croire qu'une chose qui n'était et ne pouvait être qu'un rêve deviendrait une réalité. Mais j'ai le malheur

de connaître trop bien la France, grâce à mon long séjour, et je crois voir assez clairement l'avenir qui nous est réservé. La République n'est qu'un mot, qu'une étiquette révolutionnaire. Cette société corrompue et amollie, comment aurait-elle pu se transformer si subitement? Son idéal était de gagner de l'argent, d'attraper de bonnes places, de se promener en voiture à quatre chevaux, d'avoir une loge aux théâtres, de se jeter d'un plaisir dans un autre. Où donc ces gens-là auraient-ils si soigneusement caché leur provision de vertus civiques ? Croyez-moi, Paris est bien napoléonien. Je veux dire que c'est le Napoléon d'or qui règne ici. Proudhon vous enseigne que la République est de droit divin, inviolable, immua-

ble, au-dessus des majorités et du suffrage universel. Mais une idée abstraite ne me séduit pas. Que serait l'amour s'il n'y avait point de femmes, l'amitié s'il n'y avait point d'amis? Renoncez à la République, mon cher, car il n'y a point de républicains.

Cette même année, Henri Heine alla loger rue d'Amsterdam. Sa maladie faisait d'horribles progrès.

Vénus l'avait tué! Vénus, *diva mater cupidinum*, la déesse cruelle!... cruelle surtout quand elle s'empare du poëte, cet être d'une sensibilité si exquise, d'une imagination si dévorante!

Pour Henri Heine, l'amour n'était pas une ivresse passagère, un saut brusque dans la débauche, suivi d'un prompt re-

tour : c'était une passion immense, qui allumait en lui un incendie vaste comme son cœur.

Doué d'un sentiment enthousiaste pour la beauté des femmes, il ne pouvait pas, lorsqu'il les rencontrait dans la vie, les saluer d'un simple rêve platonique : il embrassait, comme Pygmalion, la statue que le dieu venait d'animer, et la retenait avec frénésie dans ses bras.

Ce fut la cause de sa perte.

Il n'en convint jamais avec franchise; mais il se trahissait parfois en exhalant des plaintes.

Un jour, dit encore Alfred Meissner, nous pûmes l'entendre s'écrier tristement :

— Ces femmes ! ce sont des fleurs que ni l'ardeur du soleil ni le froid de la rosée

de la nuit ne peuvent flétrir. Mille papillons s'enivrent dans leur calice sans en amoindrir le parfum, sans en éteindre les couleurs. L'automne arrive, les fleurs brillent encore; mais on ne voit plus de papillons!

Il ne quitta désormais la chambre que pour être conduit en voiture dans son dernier logement, rue Matignon, aux Champs-Élysées. Le malheureux était presque aveugle. On lui lisait des romans pour le distraire de ses tortures. Il n'écrivait plus, il dictait.

— Qu'est-ce que fait votre maître? demandaient à son domestique les curieux du quartier.

— Mon maître est *dictateur*, répondait imperturbablement celui-ci.

Et le mot, répété à Henri Heine, le faisait éclater de rire sur sa couche douloureuse.

Un jour, Béranger vint le voir.

Madame A*** se trouvait au chevet du malade. Ravie de faire la connaissance du grand chansonnier, elle ne lui ménageait pas ses plus coquettes œillades.

— En vérité, monsieur, lui disait-elle, êtes-vous bien sûr d'avoir soixante-quinze ans? On vous en donnerait à peine cinquante.

— Ah ! madame, répliqua Béranger, vous en seriez trop convaincue, si vous vouliez me permettre de vous en donner la preuve.

Le poëte, presque mourant, se souleva sur son lit avec effort, et s'écria :

— Taisez-vous, vénérable polisson !

Peu à peu le vide se faisait autour de lui. Ces Parisiens ont tant de choses en tête! Sa verve s'épanchait alors en exclamations pleines d'amertume.

— Vous venez me voir, dit-il un soir à Berlioz, qui entrait dans sa chambre : toujours original!

Son agonie dura cinq années entières, pendant lesquelles il produisit encore deux incomparables chefs-d'œuvre : le *Romancero* et le *Livre de Lazare*.

Dans les derniers temps, il essaya de se convertir, et se fit lire la Bible.

« C'est à ce saint livre, dit-il dans les *Novissima verba*, que je dois la résurrection de mes sentiments religieux. Chose étrange! après avoir passé tant de folles années de ma vie à courir tous les bastrin-

gues de la philosophie, après m'être livré à toutes les cabrioles de l'esprit, après avoir dansé et papillonné avec tous les systèmes; sans y trouver une satisfaction, pas plus que Messaline dans une de ces nuits de débauche d'où elle sortait fatiguée, mais non assouvie; après toutes ces orgies de la raison, je me trouve tout à coup, comme par enchantement, placé côte à côte avec l'oncle Tom, le nègre dévot, et, animé d'une égale ferveur religieuse, je m'agenouille avec ce bonhomme noir devant la Bible... »

Hélas! il se moquait encore au seuil du repentir! Voilà pourquoi, peut-être, il ne le franchit pas, du moins sous le regard des hommes.

Peut-être en fut-il autrement sous l'œil de Dieu, qui sonde les reins et les cœurs.

Enfin ce noble esprit cessa de vivre et de souffrir. Henri Heine avait défendu toute pompe à ses funérailles. On respecta sa volonté dernière. Mais il n'avait pas défendu à ses amis et à ses admirateurs de lui dire au bord de la fosse un adieu suprême.

Il faisait froid : très-peu l'accompagnèrent jusqu'au champ du repos.

FIN.

. . . . ich allein bin unpäßlich, sogar stark unpäßlich. — Lesen Sie etwas was mich betrifft, so lassen Sie mich es mir gleich wissen.

Bien des choses à Madame Weil de ma part et de celle de Madame Heine.

Ihr freundschaftlich ergebener

Heinrich Heine.

(Traduction)

Mon cher Weil

. . . . moi seul je suis indisposé et même fort indisposé. Si vous lisez quelque chose qui me concerne, vous me ferez savoir tout de suite. Bien des choses à Madame Weil, de ma part et de celle de Mme Heine.

Votre bien dévoué

Henri Heine

(Tiré de la Collection Dentu)

Paris, Lith. de V. Janson, rue Dauphine 18.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

